Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LE FORGERON DE LA COUR-DIEU

Tome I

(1869)

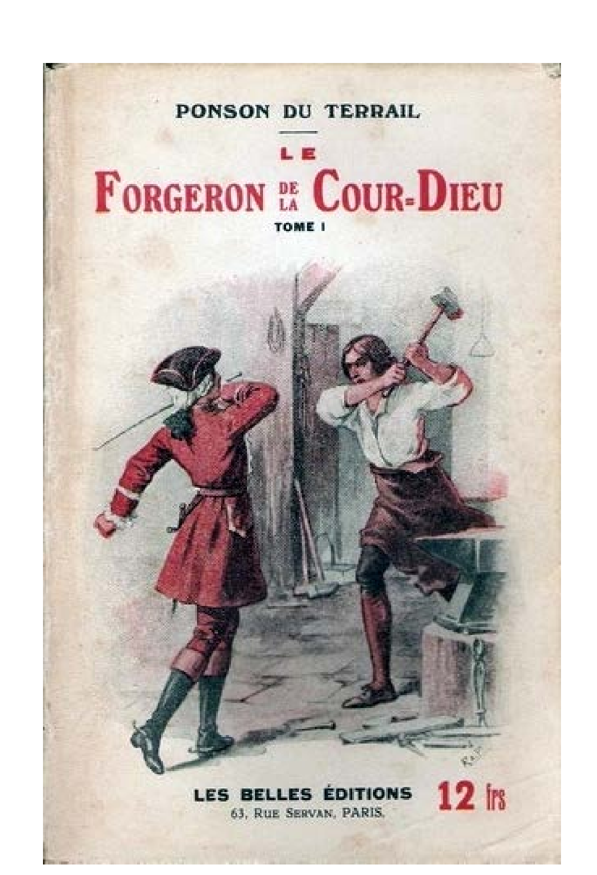


Table des matières

PROLOGUE

LA PUPILLE DES MOINES

I

Le jour était loin encore ; on venait de sonner « Matines », et les moines s'étaient rendus à la chapelle. La nuit était froide, claire, brillante, et la forge flamboyait.

Tandis que les moines priaient, Dagobert commençait sa besogne quotidienne.

Depuis quelque temps, il y avait de l'ouvrage à la forge du couvent.

On était à l'approche de la Saint-Hubert. Le prieur-abbé avait coutume de convier à cette fête tous les gentilshommes chasseurs des environs, et il y aurait dans trois jours des chevaux à ferrer.

Ce qui faisait que Dagobert s'était levé une heure plus tôt qu'à l'ordinaire, c'est qu'il tenait à terminer une grille en fer forgé que dom Jérôme, le prieur-abbé, voulait faire poser à l'intérieur des bâtiments conventuels, pour séparer une cour d'une autre.

Or, il faut vous dire que cela se passait en l'an de grâce mille sept cent quatre-vingts ; que Dagobert était le forgeron du couvent, et que le couvent de la Cour-Dieu, bâti en pleine forêt d'Orléans, renfermait une communauté de moines de l'ordre de Cîteaux.

Cependant Dagobert n'était ni moine, ni oblat, ni frère convers.

Dagobert était laïque.

C'était un garçon de vingt-deux ans, taillé en hercule, d'un visage mâle et hardi, qui n'était pas sans beauté.

De même que le royaume de France enclava pendant des siècles un royaume d'une lieue carrée dont le maître et seigneur se nommait le roi d'Yvetot, la puissante communauté qui courbait sous son obédience une demi-douzaine de villages avait, une enclave laïque au milieu de son domaine religieux.

Cette enclave, c'était la forge de Dagobert.

Le père de Dagobert s'appelait comme son fils, et tous leurs aïeux avaient porté le même nom.

De père en fils, d'oncle à neveux, les Dagobert étaient forgerons du couvent et se mariaient.

Cela remontait à plusieurs centaines d'années, et les gentilshommes de la province avaient coutume de dire : « Si l'ancienneté de la race fait la noblesse, les Dagobert sont aussi nobles que nous. »

Les abbés se succédaient au couvent, les Dagobert se transmettaient d'âge en âge et de génération en génération leur marteau de forgeron en guise de sceptre.

C'était une royauté héréditaire en présence d'une monarchie effective.

Or, à l'époque où commence notre histoire, le dernier des Dagobert, qui se nommait Jean, n'avait plus ni père, ni mère, ni frère, et il était célibataire.

Mais Jean Dagobert n'avait, nous l'avons dit, que vingt ans, et il avait bien le temps de se marier, pour continuer sa singulière dynastie.

Donc, la nuit était froide, les moines chantaient « Matines », et la lueur flamboyante de la forge se projetait sur les grands arbres de la forêt qui entourait le couvent de toutes parts.

Dagobert forgeait, forgeait, que c'était merveille ! et son marteau retentissait sur l'enclume avec un joyeux bruit, arrachant au fer qu'il battait des gerbes d'étincelles.

Cependant, un autre bruit domina tout à coup celui du marteau.

C'était le galop précipité d'un cheval.

Obéissant à un mouvement de curiosité, bien naturel chez un homme qui passait six mois entiers sans voir autre chose qu'une robe de moine, Dagobert mit le fer dans la forge, laissa tomber le marteau auprès de l'enclume et courut au seuil de sa porte.

Il aperçut un cavalier qui s'en venait du côté de Sully et galopait ventre à terre.

– Voilà sans doute un gentilhomme qui s'en va fêter la Saint-Hubert loin d'ici, pensa-t-il.

Mais, à son grand étonnement, quand le cheval fut auprès de la forge, il s'arrêta.

– Hé ! l'ami ! cria le cavalier.

Dagobert sortit tout à fait, mit la main à son bonnet et s'approcha du cavalier, qui se trouvait alors dans le cercle lumineux décrit au dehors par la forge.

Le cavalier était un homme à la barbe grisonnante, et, à la grande surprise de Dagobert, il avait en croupe une petite fille de neuf ou dix ans, qui paraissait accablée de sommeil et de lassitude.

Le cheval, dont le poitrail était frangé d'écume, paraissait également exténué.

– Mon ami, dit le cavalier, est-ce là le couvent de la Cour-Dieu ?

– Oui, mon gentilhomme.

– C’est bien toujours dom Jérôme qui est prieur-abbé ?

– Oui, certes.

Le cavalier prit la petite fille dans ses bras et mit pied à terre.

– Pauvre enfant ! dit-il en jetant sur elle un regard de tendresse, comme elle a froid !

Et il entra dans la forge, sans plus s’occuper de son cheval, qui se mit à brouter un brin d’herbe qui croissait maigre et chétif au bord de la route.

Puis il déposa doucement la petite fille à terre et la fit s’approcher du feu de la forge.

Dagobert regardait tour à tour l’enfant qui avait de grands yeux bleus pleins de douceur et de beaux cheveux blonds qui ruisselaient sur ses épaules en boucles touffues, – et le cavalier qui paraissait en proie à une vive émotion.

– Mon ami, reprit ce dernier, sonnez donc, je vous prie, à la porte de ce couvent, car il faut absolument que je voie dom Jérôme.

– Mon gentilhomme, répondit Dagobert, je sonnerais bien pendant une heure de suite qu’on ne m’ouvrirait pas.

– Pourquoi donc ?

– Parce que tous les moines, même le père portier, sont à la chapelle, où ils chantent « Matines ».

– Eh bien ?

– Et la règle leur défend d’ouvrir.

– Il faut pourtant que je voie dom Jérôme ! dit le cavalier avec un accent de douloureuse impatience.

– Les « Matines » finissent avec le jour, répondit Dagobert, et alors on vous ouvrira.

– Oh ! c'est impossible ! dit le cavalier.

Et, comme Dagobert le regardait :

– C'est impossible ! répéta-t-il, quand le jour viendra, il faut que je sois loin d'ici.

Ce personnage, qui paraissait avoir cinquante ans, était vêtu comme un homme appartenant à la noblesse de province.

Il portait l'épée, un habit de velours jaune, une veste rouge, un tricorne galonné d'argent, et il était chaussé de grandes bottes à l'écuyère.

Le tout était couvert de boue et de poussière et paraissait avoir fait une longue route.

La petite fille s'était assise devant le feu, sur un petit rondin de bois qui servait de siège à Dagobert quand il ne travaillait pas.

Sa jolie tête était peu à peu retombée sur son épaule, et ses yeux s'étaient fermés.

– Pauvre petite demoiselle ! comme elle a sommeil, murmura le forgeron avec cet accent de compassion généreuse qu'on ne trouve que chez la jeunesse. Vous feriez bien, mon gentilhomme, de me la laisser porter là-haut, sur mon lit, où elle dormirait tout à son aise ; je mettrais votre cheval à l'écurie avec une bonne brassée de luzerne, et vous-même, si un verre de mauvais vin...

Le gentilhomme ne répondit pas.

Il s’élança au dehors et alla sonner à la porte du monastère avec une énergie désespérée.

Mais la porte demeura close.

On entendait, dans le lointain, la voix sonore des moines qui psalmodiait les « Matines ».

Le gentilhomme sonna vainement pendant plus d’un quart d’heure.

Alors, il rentra découragé dans la forge, et Dagobert vit une larme brûlante qui roulait lentement sur sa joue.

La petite fille aux cheveux blonds s’était endormie.

* *

*

II

La douleur que manifestait en ce moment le gentilhomme paraissait si vive, que Dagobert n'osa lui dire un mot sur sa tentative infructueuse à la porte du couvent.

Il demeura debout, muet, tout son visage respirant une vive sympathie.

Le gentilhomme s'approcha de la petite fille et la toucha légèrement du doigt :

– Jeanne ! dit-il.

L'enfant rouvrit les yeux.

– Ô mon bon oncle, dit-elle, je suis si lasse ! laisse-moi dormir.

Et ses yeux se refermèrent, et sa jolie tête retomba sur son épaule.

Alors le gentilhomme regarda le forgeron avec une expression étrange.

– Je donnerais la dernière goutte de mon sang, dit-il, pour que la porte de ce couvent s'ouvrit.

Et Dagobert, qui se sentait ému jusqu'aux larmes de cette douleur mystérieuse et concentrée, lui dit :

– Vous êtes donc bien pressé, monseigneur ?

– Si pressé de repartir, dit le gentilhomme, que si je n'arrive pas à Paris ce soir même, tout est perdu pour moi...

– Ma foi ! dit Dagobert, qui saisit son marteau le plus lourd, voulez-vous que j'essaye de briser la porte du couvent ?

Et il décrivit un moulinet terrible au-dessus de sa tête avec cet outil cyclopéen qui, dans sa main, ressemblait à une baguette d'osier, tant il le maniait facilement.

– Non, dit le gentilhomme ; ce serait perdre un temps précieux et indisposer le prieur-abbé, de la protection duquel j'ai besoin.

Et, comme s'il eût obéi à une subite inspiration :

– Comment te nommes-tu ?

– Dagobert.

– Es-tu de ce pays ?

– Je suis né dans cette maison, et j'y mourrai.

– Tu as l'air d'un honnête homme.

– Ah ! pour ça, oui, dit fièrement Dagobert ; vous pouvez vous renseigner dans le pays à dix lieues à la ronde. On sait ce que sont les forgerons de la Cour-Dieu.

Un souvenir lointain et un peu confus parut traverser l'esprit du cavalier.

– N'est-ce pas vous autres, dit-il, qui avez, depuis des siècles et de père en fils, le privilège de demeurer ici et d'y battre le fer ?

– Oui, monseigneur.

– Alors, je vous connais. Vous êtes d'honnêtes gens, et je puis me fier à toi.

– Parlez, dit Dagobert avec une noble simplicité. Je n'ai jamais trahi personne, et je ne commencerai pas par vous.

Le gentilhomme tourna de nouveau sur la petite fille endormie un œil mouillé de larmes.

– Tu vois cette enfant, dit-il à Dagobert.

– Oui, monseigneur.

– Elle n'a que moi en ce monde pour veiller sur elle et la protéger.

– Vous êtes son oncle ? dit Dagobert, qui avait entendu les paroles de la petite fille.

– Son oncle et son père, tout ce qu'elle a au monde, et il faut que je me sépare d'elle.

– Ah ! fit Dagobert avec étonnement.

– Il faut que je l'abandonne pendant un an ou deux, plus peut-être, continua le gentilhomme, que ce soir je sois à Paris, que dans deux jours j'aie quitté la France sur un vaisseau qui part pour l'Amérique. Il y va de mon honneur et de la fortune de cette enfant, et je ne puis perdre une heure...

– Vous vouliez donc la confier à dom Jérôme ?

– Oui, dit le gentilhomme, et je te charge de ce soin.

En même temps, il tira un anneau de son doigt et prit dans sa poche un portefeuille.

L'anneau portait des armoiries gravées sur son chaton.

Le portefeuille renfermait des billets de caisse pour une somme de dix mille livres.

Il tendit le tout à Dagobert.

– Quand les portes du couvent s'ouvriront, lui dit-il, tu réveilleras l'enfant, tu la prendras par la main et tu la conduiras à dom Jérôme.

Ce portefeuille contient une somme destinée à son éducation.

Il suffira à dom Jérôme d'examiner les armoiries qui sont gravées sur cette bague pour savoir qui je suis et quelle est cette enfant.

– Je ferai ce que vous me demandez, répondit Dagobert que l'émotion du gentilhomme avait gagné peu à peu.

– Maintenant, dit ce dernier, qui avisa dans un coin de la loge un grand crucifix en bois noir qui pendait au mur, lève la main et fais-moi un serment.

– Parlez, dit Dagobert.

– Nous sommes en un temps d'orage, poursuivit le gentilhomme ; de sourds murmures commencent à s'élever de toutes parts ; ceux qui sont jeunes verront des temps nouveaux et bien des choses changées. Un vent de liberté s'élève dans le lointain, de l'autre côté de l'Océan, et ce vent passera les mers, et quand il soufflera sur la France, il bouleversera bien des choses, relevant ce qui était tombé, renversant ce qui est debout.

Qui sait, lorsque cette heure sonnera, si ce monastère perdu au milieu des bois ne s'écroulera pas, ensevelissant sous ses décombres les quelques prêtres qu'il abritera encore ?

Alors, cette enfant que voilà n'aura même plus la protection de ce vieux moine à qui je la confie aujourd'hui.

– Je veillerai sur elle, moi, dit fièrement Dagobert.

Et il eut un regard si mâle, si franc, si hardi, que le gentilhomme eut foi en lui.

– Eh bien ! dit-il, jure-le-moi sur cette image du Christ, notre Sauveur.

Dagobert étendit la main :

– Je le jure, dit-il, et que je perde à tout jamais ma part de paradis, si je viole mon serment !

– C'est bien, dit le gentilhomme. Et maintenant, adieu, mon garçon, et que Dieu te garde et garde ma pauvre enfant !

En prononçant ces derniers mots d'une voix entrecoupée, il s'approcha de la petite fille.

Dagobert le vit se pencher sur elle, frémissant, en proie à une émotion sans égale.

Puis ses lèvres effleurèrent les boucles blondes de la chevelure et le front rose de l'enfant, qui ne s'éveilla point.

– Adieu, dit-il, adieu, Jeanne… adieu…

Et, comme s'il eût douté de lui-même et de sa force d'âme, il s'élança hors de la forge et rejoignit son cheval qui continuait à tondre l'herbe du chemin.

Dagobert l'avait suivi ; il voulut lui tenir l'étrier.

– Adieu ! répéta l'inconnu.

Puis il serra, la main noircie du forgeron, donna un coup d'éperon à sa monture et partit au galop, laissant Dagobert au milieu de la route.

Le forgeron le suivit des yeux dans le lointain.

Il n'était pas jour encore, mais quelques lueurs indécises commençaient à lutter dans le ciel avec la clarté tremblotante des étoiles.

Dagobert demeura sur la route jusqu'au moment où le cavalier, ayant traversé dans toute sa longueur la demi-lune de terres défrichées à l'entour du couvent, fut rentré dans la forêt et eut disparu à ses yeux.

Alors il revint dans la forge, où la petite fille dormait toujours.

– Je vais la coucher dans mon lit, se dit-il.

Il la prit dans ses bras et elle ne s'éveilla point. Un sommeil de plomb s'était emparé de ce jeune corps brisé par la fatigue.

Puis, le robuste forgeron gagna un escalier de bois, qui, du fond de la forge, montait à l'unique étage de la maison, lequel, du reste, n'avait qu'une pièce.

Une vaste chambre, dans l'alcôve de laquelle il y avait deux lits jumeaux.

Sur l'un de ces lits, que protégeaient tous deux des rideaux de serge brune, il y avait une croix et une branche de buis bénit.

C'était le lit de la mère défunte du forgeron.

Il écarta le crucifix et la branche de buis et posa la petite fille sur le lit.

Puis il redescendit pour se mettre à la besogne.

Le chant des moines s'élevait toujours, grave et sonore, au-dessus du monastère, répercuté par les échos de la vieille basilique, et montait vers le ciel dans la nuit silencieuse.

Dagobert, qui se levait chaque matin avant que l'office nocturne fût terminé, avait fini par discerner parfaitement, aux changements de rythmes et d'airs dans le chant, l'état plus ou moins avancé de l'office.

– Ils en ont encore pour une heure, murmura-t-il, la petite fille a le temps de dormir un brin.

Il prit la corde du soufflet et se mit à raviver le feu couvert d'une cendre brune ; mais comme son feu était rouge, et qu'il allait reprendre son marteau, un singulier scrupule l'arrêta.

– Non, pensa-t-il, tant pis pour l'ouvrage ! J'éveillerais la petite demoiselle.

Et il laissa la barre de fer dans le feu, le marteau auprès de l'enclume, et alla s'asseoir sur le pas de sa porte, les yeux tournés vers le massif de forêt qui s'étend au couchant de la Cour-Dieu.

Mais alors il fut témoin d'un singulier phénomène.

Du côté de l'occident, une lueur rougeâtre s'élevait dans le ciel, au-dessus des chênes séculaires de la forêt.

Ce ne pouvait être l'aurore, et cependant cette lueur grandissait à vue d'œil, et, en quelques secondes, le ciel parut être tout en feu.

– C'est un incendie ! pensa Dagobert. Qu'est-ce donc qui brûle ? Est-ce un château, une chaumière, une meule de blé, un village ou une portion de forêt ?

Si Dagobert avait douté, il n'eût pas douté longtemps, car tout à coup un bruit lugubre domina le chant des moines, et le tocsin envoya par-dessus les arbres de la forêt les bouffées de son glas sinistre.

Dagobert connaissait le son des cloches, comme il connaissait l'heure aux étoiles.

Il reconnut le son de celle qui réclamait ainsi du secours.

C'était la cloche d'un village qui s'élève de l'autre côté de la forêt, à trois lieues environ de la Cour-Dieu et qu'on nomme Trainou.

La lueur grandissait toujours.

On eût dit qu'un soleil gigantesque s'allumait à l'horizon.

En même temps aussi, le tocsin était répété par d'autres cloches, celles de Fay et de Loury, probablement.

Ce bruit lugubre parvint sans doute à faire trembler les vitraux de l'église du monastère et à troubler les moines dans leur prière.

Car soudain les chants cessèrent.

– Les moines vont aller au feu, pensa Dagobert, qui, lui aussi, se fût précipité pour porter secours, s'il n'eût fait au gentilhomme le serment de veiller sur la petite fille.

En effet, peu après, les portes du couvent s'ouvrirent toutes grandes.

Le prieur-abbé, mitre en tête, et revêtu de son surplis, sortit le premier.

Puis, derrière lui, une centaine de moines rangés deux par deux et dans le plus grand ordre.

Tous portaient une corde à la ceinture, et, à la main, un seau à puiser de l'eau.

Ce n'était pas la première fois que les moines portaient secours aux incendiés, et depuis un an on les avait vus quitter leur monastère plus de vingt fois en pareille circonstance.

* *

*

La petite fille dormait toujours.

III

Dom Jérôme, le prieur-abbé de la Cour-Dieu, était un moine de haute taille, aux larges épaules, à la barbe grisonnante, mais à l'œil plein de jeunesse et d'énergie.

Il en était alors un peu des couvents comme des régiments, qui avaient deux chefs, un de droit, un de fait.

Le colonel était un grand seigneur qui achetait son grade et son régiment, et en laissait le commandement et l'administration à un lieutenant-colonel, officier de fortune.

De même, un couvent avait un chef réel, le prieur, qui sortait de la plèbe des moines et devait son élévation à son mérite, et un abbé commendataire, presque toujours cadet d'une grande maison, et qui ne mettait pas les pieds dans son abbaye.

Dom Jérôme était, qu'on nous pardonne le mot, un moine de fortune.

Son énergie, sa sagesse l'avaient bientôt fait remarquer, et, en quelques années, de simple moine qu'il était, il s'était vu élever à la dignité du prieur.

Quant à l'abbé titulaire, on ne l'avait jamais vu.

Dom Jérôme n'était pas vieux dans l'état monastique. Il n'y avait guère que quinze ans qu'il avait pris le froc. Son entrée au couvent était une histoire mystérieuse.

Un soir de décembre, par une pluie battante et un froid de loup, deux cavaliers, après avoir longtemps galopé dans la forêt, s'arrêtèrent à la porte du couvent.

L'un était vêtu comme un gentilhomme ; l'autre, bien qu'il n'eût pas de livrée, paraissait être un domestique, un serviteur plutôt, car le premier, en mettant pied à terre, lui tendit affectueusement la main et lui dit :

– Adieu, mon vieux Mathieu, adieu pour toujours... ne l'oublie pas... je prierai pour toi...

Le serviteur répondit par un sanglot.

Il se jeta sur la main que son maître lui tendit et la couvrit de baisers et de larmes.

– Non, non, disait-il, il est impossible, monseigneur, que vous quittiez ainsi le monde : vous riche, vous noble, vous aimé et estimé...

– Il le faut, dit le cavalier. Adieu...

Et, d'un geste d'autorité, il imposa silence au serviteur, qui cherchait dans sa pauvre et simple cervelle et dans son cœur une parole éloquente, un de ces mots qui pussent encore ébranler sa résolution.

– Adieu ! répéta-t-il, adieu... et va-t-en.

Le serviteur, fondant, en larmes, prit le cheval de son maître par la bride et s'en alla au pas, tournant parfois la tête et regardant cet homme qui se tenait immobile, sous la pluie, à la porte du monastère, ce sépulcre des vivants d'où il ne devait sortir que mort.

Celui-ci attendit que le serviteur et les deux chevaux eussent disparu à la lisière de la forêt qui enserrait de toutes parts les terres du couvent.

Alors il souleva le lourd marteau de fer et le laissa retomber sur la porte de la Cour-Dieu.

Le lendemain, les moines comptèrent un nouveau frère, qui commença, selon l'usage, son noviciat par les travaux les plus durs et les plus grossiers.

Dix ans après, dom Jérôme, qui n'était autre que ce cavalier mystérieux, était élevé à la dignité suprême.

Quel nom avait-il porté dans le monde ?

Nul ne le savait.

Quel orage du cœur, quelle catastrophe épouvantable avait forcé cet homme brillant de force, et de jeunesse à se réfugier dans la vie monastique ?

Personne n'eût pu le dire.

Mais ce que l'on disait partout à dix lieues à la ronde, partout où la suzeraineté des moines se faisait sentir, c'est que jamais le couvent n'avait été plus sagement administré, plus sévèrement discipliné, et que dom Jérôme était un homme juste et bon.

Les vassaux de l'abbaye n'étaient plus accablés de corvées et de tailles ; on ne molestait plus le pauvre diable qui tuait un lièvre ou un chevreuil ; on ne rencontrait plus de moines ivres par les chemins, et les fillettes des villages voisins pouvaient se promener, le dimanche, sous les grands arbres de la forêt sans crainte de mauvaise rencontre.

Quand les incendies éclatèrent, on vit une chose inouïe.

Les moines, conduits par leur chef, s'en allèrent porter secours, abandonnant leurs travaux et leurs prières.

Cependant le brave garçon ne put se défendre d'un mouvement de mauvaise humeur.

– Bon ! se dit-il, quand donc m'acquitterai-je de la promesse que j'ai faite au gentilhomme, et quand donc mènerai-je

la petite fille à dom Jérôme, car, en ce moment, il n'y a pas moyen de l'aborder.

Pendant cette réflexion, Dagobert fit mine d'éteindre sa forge et de fermer sa porte, afin d'aller, lui aussi, porter secours aux incendiés.

Mais quand le dernier moine eut défilé devant lui, au lieu de quitter sa maison, il remonta au premier étage.

Le jour avait grandi, et les clartés rougeâtres de l'aurore entraient par la fenêtre percée au levant.

Cette clarté douce et sereine se projetait sur le milieu de l'alcôve et dorait le frais visage de la petite fille, qui n'avait pas cessé de dormir, en dépit du son bruyant des cloches.

Dagobert s'arrêta au milieu de la chambre et se prit à la contempler.

Combien de temps demeura-t-il dans cette contemplation ?

Il ne le sut pas lui-même.

Mais, le soleil était monté à l'horizon, le tocsin avait cessé de retentir, et le gigantesque panache de fumée qui s'élevait au-dessus du bois commençait à décroître, qu'il était toujours là, en présence de la petite fille.

S'il l'eût osé, il se serait mis à genoux devant elle comme devant un enfant Jésus.

Enfin, elle poussa un soupir, s'agita un moment et ouvrit les yeux.

D'abord elle promena autour d'elle un regard égaré et murmura :

– Mon oncle !

Puis, apercevant Dagobert, elle le reconnut :

– Ah ! fit-elle, c'est vous qui frappiez sur du fer avec un marteau ?

– Oui, demoiselle, balbutia Dagobert, plus décontenancé et plus ému que s'il avait été en présence d'une femme de vingt ans.

– Alors, je suis dans votre maison ?

– Oui, demoiselle.

– C'est votre chambre ?

– Oui.

– Mais où est mon oncle ?

Dagobert eut le frisson. Il ne savait pas comment expliquer à l'enfant le départ du gentilhomme.

Enfin, il s'arma de courage, et dit, en adoucissant sa rude voix, qu'il parvint à rendre caressante :

– Votre oncle est parti, mais il reviendra ; et il m'a recommandé d'avoir bien soin de vous en son absence.

– Ah ! fit-elle, sans témoigner trop d'inquiétude.

Puis, regardant encore Dagobert :

– Vous êtes tout noir, dit-elle en souriant, et en faisant allusion à son visage et à ses mains noircies par la fumée de la forge ; mais vous n'avez pas l'air méchant, pourtant.

– Oh ! chère demoiselle, balbutia Dagobert de plus en plus ému. Ainsi, je ne vous fais pas peur ?

– Oh ! non…

– Et vous resterez avec moi jusqu'à ce que votre oncle revienne ?

– Sans doute.

Dagobert serait demeuré longtemps encore en extase devant elle si un bruit ne s'était pas fait entendre au-dessous de lui.

– Hé ! Dagobert ! criait une voix ; vite, Dagobert ! Il y a de la besogne, mon garçon.

– Restez là, demoiselle, dit Dagobert ; je remonte à l'instant.

Un homme venait d'entrer dans la forge, ayant au bras la bride d'un gros cheval percheron. Cet homme était vêtu en courrier.

– Vite, un fer, mon petit Dagobert, dit-il ; il faut que j'aille à Pithiviers, et je n'ai pas de temps à perdre.

– Ah ! c'est vous, père Bon-Enfant ! dit Dagobert, qui reconnut à qui il avait affaire.

Ce courrier était l'homme qui portait deux fois par semaine, à cheval, les lettres d'Orléans à Pithiviers. Il y avait bien trente ans qu'il faisait ce métier, et tout le monde le connaissait.

Il était une pratique de Dagobert et avait coutume de lui faire ferrer son cheval.

C'était un gros homme à face rubiconde qui avait dépassé la cinquantaine et dont le nez enluminé trahissait la passion dominante, aussi bien que son air avenant et plein de bonhomie justifiait son nom.

– Mon cheval s'est déferré en sortant de Fay, où j'ai perdu un bout de temps, dit-il.

– Avez-vous le fer ?

– Non, il est resté sur la route. Je ne m'en suis pas aperçu de suite.

Dagobert prit la corde de son soufflet pour raviver son feu.

– J'avais peur que tu ne fusses parti comme les autres, dit le courrier.

– Où cela ? demanda Dagobert.

– Au feu, pardine !

– Non, je n'y suis pas allé. Savez-vous ce qui brûle, père ?

– Tu veux dire ce qui a brûlé, mon garçon ?

– C'est la même chose. Eh bien ?

– Eh bien ! c'est le château de Beaurepaire, à une demi-lieue de Trainou ; il ne reste que les quatre murs.

– Ce beau château tout neuf ?

– Oui.

– Et qui n'avait pas encore été habité ?

– Il l'était depuis une semaine.

– Ah !

– Les maîtres étaient venus de Paris.

– Bah ! fit Dagobert, c'est des gens riches, probablement, et ils en seront quittes pour rebâtir leur château.

– Tu te trompes, dit le courrier en hochant la tête, ils sont morts.

– Dans l'incendie ?

– Oui, on vient de me le dire, à Sully-la-Chapelle, en passant.

– Mais combien étaient-ils ?

– Trois. Un homme d'âge, une dame et un enfant. Je ne sais pas si c'était un petit garçon ou une petite fille. On ne me l'a pas dit.

Dagobert tressaillit.

– Toujours est-il, poursuivit le courrier, qu'on ne les a pas retrouvés. Les domestiques se sont sauvés, mais les maîtres, personne ne les a vus pendant l'incendie.

– Mais, dit Dagobert, comment s'appelaient-ils, ces maîtres ?

– Le comte et la comtesse des Mazures.

– Et ils étaient de Paris ?

– Oui, mais ils ont tout plein de parents dans la contrée.

– Ah !

Tout en causant et interrogeant le courrier, Dagobert avait paré le pied déferré, nettoyé la fourchette et rajusté le fer.

Tandis que la corne fumait en dégageant une forte odeur de roussi, le courrier ajouta :

– Il faut tout de même que ce soient des gens considérables... car le bailli de Fay-aux-Loges m'a donné un pli cacheté pour le vice-lieutenant qui commande la ville de Pithiviers, et il m'a bien recommandé de ne pas perdre de temps en chemin.

– Mais quel rapport y a-t-il entre l'incendie du château de Beaurepaire et ce pli cacheté ?

– Il paraît que le bailli annonce en toute hâte, le malheur au vice-lieutenant, pour qu'il en fasse porter la nouvelle à Paris.

– Ah ! je comprends, dit Dagobert.

Et il riva le dernier clou du fer neuf.

Le courrier sauta en selle aussitôt et partit.

Mais Dagobert n'eut pas le temps de remonter dans sa chambre pour y rejoindre la petite fille.

Une bande de bûcherons sortit de la forêt.

Eux aussi revenaient du feu, et ils causaient avec une telle animation que sa curiosité, éveillée déjà par le récit du courrier, cloua Dagobert sur le seuil de sa forge.

– Hé ! camarades, dit-il, quand ils passèrent, vous venez du feu ?

– Oui, Dagobert, répondirent les bûcherons, qui tous le connaissaient.

– Sait-on qui a mis le feu ?

– Par dieu ! oui, on le sait.

– Qui donc est-ce ?

– Ce sont les maîtres du château.

À cette révélation inattendue, Dagobert ne put retenir une exclamation d'étonnement, et sa curiosité fut surexcitée au plus haut point.

IV

– Comment ?

– Ils ont écrit au bailli de Fay une lettre sur l'enveloppe de laquelle ils avaient mis : « N'ouvrir qu'à six heures du matin seulement. »

– Et… dans cette lettre ?

– Il y avait qu'ils se donnaient volontairement la mort.

– Ça fait que quand on a ouvert la lettre, tout était brûlé ?

– Justement, mon garçon.

Dagobert laissa partir les bûcherons, qui continuèrent leur chemin, et il remonta tout pensif auprès de la petite fille. Celle-ci s'était rendormie.

Le forgeron la contempla un moment encore avec un religieux silence :

– Comme elle dort bien ! pensait-il. On dirait que c'est un ange du bon Dieu qui est descendu, dans ma maison.

Alors il se souvint de la promesse qu'il avait faite au gentilhomme.

En ce moment les moines rentraient à la suite du prieur-abbé.

Dagobert ferma la porte et entra résolument dans le couvent.

Il ne s’amusa pas à bavarder dans les cours avec les moines, qui, tous, s’entretenaient par groupes de quatre ou cinq du terrible événement de la nuit.

Il s’en alla droit au réfectoire, où dom Jérôme prenait un frugal repas.

Quand il vit entrer Dagobert, il le regarda sévèrement :

– Tu n’étais point avec nous ? dit-il.

– C’est vrai, répondit le forgeron.

– Pourtant, d’ordinaire, poursuivit dom Jérôme, quand une ferme brûle, tu es le premier au feu.

– C’est vrai, dit Dagobert, mais cette fois, je ne le pouvais pas.

– Et pourquoi ?

Dagobert jeta un regard furtif sur le moine qui servait à table son supérieur.

– Monseigneur, dit-il ensuite, je venais supplier Votre Grâce de m’écouter...

– Parle.

– Seul à seul.

Dagobert avait un air mystérieux qui impressionna assez vivement le prieur-abbé.

– Soit, dit celui-ci.

Et il fit un signe au moine, qui sortit sur-le-champ. Alors, Dagobert reprit :

– Monseigneur, cette nuit, bien avant l’incendie, bien avant l’aube, comme je venais de me lever, et tandis que j’allumais le feu de ma forge, j’ai entendu retentir le galop d’un cheval.

– Après ? dit l'abbé.

– Un cavalier s'est arrêté à ma porte et a mis pied à terre en toute hâte.

– Pour faire ferrer son cheval, sans doute.

– Non, monseigneur, il m'a donné la bride à tenir et il a sonné, à tour de bras à la porte du couvent, disant qu'il avait absolument besoin de vous parler… et comme l'on chantait « Matines » dans ce moment-là, la porte du couvent est demeurée close.

– Et quel était ce cavalier ?

– Un homme d'un âge mûr, qui avait en croupe une charmante petite fille, et qui m'a remis pour vous un portefeuille et cette bague.

Ce disant, Dagobert mit sous les yeux de l'abbé l'anneau du gentilhomme, et posa le portefeuille sur la table.

Dom Jérôme était moine depuis bien longtemps ; s'il avait été jadis battu par les orages de la vie, l'austère vie du cloître avait ramené sur son visage ce calme qui vient de la paix du cœur.

Et cependant, à peine eut-il vu cette bague, que le vieux moine pâlit, qu'un tremblement convulsif agita tout son corps, et que ce fut d'une voix étranglée qu'il dit à Dagobert :

– Où est-il ? où est-il ?

– Le gentilhomme ?

– Oui.

– Il est parti, me confiant l'enfant.

– Quel enfant ? murmura dom Jérôme, dont le trouble allait croissant.

– La petite fille qu’il avait en croupe.

– Ah ! c’est juste... Et il est parti ?

– Oui, monseigneur.

– Mais il t’a dit qu’il reviendrait ?

– Non, il ne reviendra pas. Seulement, il m’a dit que Votre Grâce comprendrait en voyant les armoiries gravées sur cette bague.

Le trouble, l’émotion de dom Jérôme étaient à leur comble.

– Mais, dit-il, pourquoi t’a-t-il laissé cette petite fille ?

– Pour que je vous la confie, monseigneur.

– À moi ?

– À vous.

Dom Jérôme tournait et retournait la bague dans ses doigts.

Tout à coup il s’aperçut que le chaton se dévissait. Alors une sueur glacée inonda son front, et il murmura :

– Pardonnez-moi, mon Dieu, j’avais tout oublié, même cette bague, dans le calme profond où mon amour pour vous m’avait enseveli.

Alors il regarda Dagobert :

– Où est l’enfant ? dit-il.

– Chez moi. Je l’ai couchée sur le lit de ma mère, et elle dort comme un ange du ciel, la chère petite.

– Tu es un brave garçon, Dagobert, reprit le moine. Retourne à ta forge ; veille sur cette enfant, et reviens dans une heure. J’ai besoin d’être seul, de réfléchir... laisse-moi.

Dagobert, stupéfait, fit un pas de retraite. Comme il allait franchir la porte du réfectoire, dom Jérôme le rappela.

– Quelqu'un est-il entré chez toi depuis ce matin ? demanda-t-il au forgeron.

– Non, monseigneur.

– Personne n'a vu l'enfant ?

– Personne.

– C'est bien. À tout à l'heure.

Dagobert s'en alla.

Alors dom Jérôme fit un violent effort sur lui-même, domina son émotion, retrouva peu à peu la sérénité de son visage et sortit à son tour du réfectoire.

Au lieu de gagner sa cellule, il se rendit à la chapelle. Il avait glissé le portefeuille sous sa robe et il tenait la bague mystérieusement dans le creux de sa main.

Au milieu du chœur brûlait nuit et jour une lampe.

Dom Jérôme prit un cierge sur l'autel, l'approcha de cette lampe et l'alluma.

Puis il passa dans la sacristie et s'y enferma.

Qu'avait-il donc besoin de la lueur de ce cierge, puisque les rayons du soleil pénétraient soyeux à travers les vitraux ?

Une fois seul dans la sacristie et la porte fermée au verrou, dom Jérôme s'assit devant une petite table sur laquelle il posa son cierge.

Puis il se mit à dévisser le chaton de la bague.

Cette bague était une de ces lourdes et massives chevalières qui rappelaient les anneaux des praticiens romains.

Le chaton avait la largeur d'une pièce de quinze sous, et il recouvrait une cavité assez grande pour loger une fève ou un pois.

Alors dom Jérôme vit que la bague renfermait une petite boule blanchâtre qui tomba sur la table.

Le calme, qui était un moment revenu sur le visage du prieur-abbé, avait de nouveau disparu.

Son visage était baigné de sueur ; il avait les lèvres frémissantes, et au moment où la boulette blanche s'échappa du chaton ouvert, il prit son front à deux mains et murmura :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi... j'ai fui le monde, et le monde me poursuit... je voulais vivre tout en vous, et ceux qui m'ont aimé jadis viennent troubler la solitude où je m'étais réfugié.

Et le moine se mit à genoux.

Les mains jointes, les yeux levés au ciel, il pria longtemps.

Et à mesure qu'il priait, son visage se rassérénait, et on eût dit que la paix descendait peu à peu dans son cœur.

Puis il se leva, prit dans ses doigts la boule blanche qui n'était autre qu'un papier roulé.

Un papier plus mince que de la pelure d'oignon et qui, une fois déroulé, offrit la surface d'une feuille de papier à lettre.

À première vue, ce papier était complètement vierge. Cependant, le moine l'approcha du cierge, et tout aussitôt le blanc prit une teinte grise, puis des signes noirs, imperceptibles d'abord, apparurent au milieu, et enfin la feuille transparente se trouva couverte d'une écriture fine, serrée, qui se dégageait, nette et lisible, à la flamme du cierge.

L'encre sympathique dont on avait tant abusé pendant la première moitié de ce siècle, et qui avait servi de complice à tant de forfaits, à tant de mignons péchés, osait braver la sainteté du cloître et en franchir le seuil. Et dom Jérôme, dont le cœur battait à outrance en ce moment, se mit à déchiffrer ce mystérieux billet.

Le papier pelure d'oignon, couvert d'une microscopique écriture, contenait les lignes suivantes :

« Mon cher Amaury,

« Pardonne-moi d'aller troubler la paix profonde que tu as cherchée au fond d'un cloître.

« Tu avais abandonné les choses de ce monde et voici que forcément je viens t'y arracher.

« J'écris ces lignes pour le cas où il me serait impossible de parvenir jusqu'à toi.

« Voici près de vingt ans que nous ne nous sommes il vus, mon cher Amaury ; mais, si absorbant que soit l'amour de Dieu, tu ne peux m'avoir oublié.

« N'avons-nous pas eu le même amour, les mêmes dettes, les mêmes tourments ?

« Tu t'es réfugié dans un cloître ; je suis resté, moi, debout, affrontant l'orage.

« Eh bien ! voici que le vaillant, l'altier, celui que le monde n'a pu terrasser, vient chercher son frère d'armes sous sa robe de prêtre et lui tend les mains en lui disant :

« Viens à mon aide !

« Tu voulais oublier le passé ; tu le fuyais. Le passé remonte jusqu'à toi.

« Amaury, je t'en prie, au nom de notre vieille amitié, au nom de « celle » que tous deux nous avons aimée et par qui nous avons souffert, prends pitié d'une pauvre, créature qui n'avait plus que moi dans le monde et qui n'aura plus que toi demain, car, lorsque tu liras ces lignes, je serai parti.

« Où vais-je ?

« En Amérique. Reviendrai-je jamais ?

« Je l'ignore.

« L'enfant que je te confie est morte pour tous. Cette croyance est l'unique moyen de lui sauver la vie.

« Dans quelques heures, à trois lieues de ton couvent, une lueur immense montera à l'horizon.

« Un château brûlera.

« Quand les secours arriveront, il sera trop tard pour sauver personne.

« Demain, les gens qui auront vu l'incendie de près, diront qu'un gentilhomme, sa femme et leur enfant, une petite fille de neuf à dix ans, ont péri dans les flammes.

« Laisse-les dire, Amaury.

« Si les gentilshommes des environs viennent te demander des messes pour eux, ne les repousse pas.

« Mais, pendant ce temps, mon ami, élève dans l'ombre, avec sollicitude, la petite fille que je te confie.

« C'est la « sienne ».

« Ce n'est pas à toi que j'ai besoin de dire que la fatalité pèse toujours sur cette race à laquelle toi et moi avions si longtemps dévoué notre vie et notre sang. Je te laisse le peu d'argent

dont j'ai pu disposer, car tu dois être pauvre, à présent. Cet argent est destiné à l'éducation de l'enfant.

« Quand elle aura vingt ans, peut-être serai-je de retour, et alors ta tâche sera accomplie.

« Mais si tu n'as point entendu parler de moi, il faudra, mon ami, que tu te résignes à un grand voyage, que tu enfreignes la règle austère de ton ordre, que tu ailles à Paris, que tu recherches cette maison où nous nous sommes vus pour la dernière fois et qui est, comme tu le sais, dans la rue de l'Abbaye, au faubourg Saint-Germain.

« Dans cette chambre où les deux mousquetaires vécurent si longtemps de la même vie d'espérance d'abord et de douleur ensuite, il y a une cheminée dont la plaque du foyer fleurdelisée.

« La suie et la fumée ont dû couvrir depuis longtemps les emblèmes et l'inscription qui la couronne.

« Tu arracheras cette plaque, et derrière tu trouveras une cachette.

« Dans cette cachette il y a un coffret.

« Ce coffret renferme un parchemin, et ce parchemin, c'est la fortune, l'avenir, le nom de l'enfant que je te confie.

« Voilà, mon ami, ce que ton vieux camarade Raoul de Maurelière attend de celui qui se nommait autrefois Arnoux de Beauvoisin.

« Raoul. »

Dom Jérôme avait pris connaissance de cette étrange lettre avec une avidité fiévreuse.

Quand il fut arrivé à la dernière ligne, le moine joignit les mains :

– Ô tortures du passé, murmura-t-il, souvenirs de ma vie brisée, j'avais cru cependant que vous n'oseriez jamais franchir les portes de ce monastère !

Puis un soupir souleva sa poitrine, son front se courba plus encore, sa voix émue devint rauque et caverneuse :

– Elle est donc morte ! se dit-il. Et il se mit à genoux et dit encore :

– Pardonnez-moi, mon Dieu, d'implorer votre miséricorde pour elle.

Il demeura longtemps prosterné sur les dalles de la sacristie. Longtemps le prêtre lutta contre les souvenirs de l'homme.

Quand il se releva, Dieu sans doute lui avait tendu la main, car le calme était revenu sur son visage, car une douce sérénité brillait dans son regard.

L'homme s'était évanoui, et le prêtre reprenait sa marche grave et lente vers le repos éternel promis à ceux qui ont fait abnégation des biens de la terre.

Alors dom Jérôme reprit cette lettre qu'il avait laissée tout ouverte sur la table et dont les caractères, tracés à l'encre sympathique, s'étaient effacés de nouveau.

Il en refit une petite boule qu'il remit dans le chaton de la bague laissée par le cavalier, referma ce chaton, éteignit le cierge et sortit de la sacristie d'un pas ferme et la tête haute.

Il traversa la chapelle, puis le préau aux galeries ogivales, donna sa bénédiction aux moines qui se courbaient sur son passage, et gagna ainsi la porte extérieure du couvent.

Quand il eut franchi cette porte, le prieur-abbé se dirigea vers la forge de Dagobert.

La forge flamboyait, mais le marteau ne retentissait point sur l'enclume.

Debout sur le seuil, les yeux tournés vers le couvent, le forgeron attendait avec impatience que dom Jérôme l'envoyât chercher.

Et cependant il pâlit légèrement en voyant entrer le prieur.

– Où est la petite fille ? dit celui-ci.

– Là-haut, répondit Dagobert d'une voix tremblante.

– Ah !

– Elle dort encore, ajouta le forgeron ; pauvre chère demoiselle, comme elle était belle !... Si vous aviez vu ses petites mains bleuies par le froid...

– Et elle dort toujours ?

– Oh ! reprit Dagobert, je le crois bien. Il faudra la secouer pour la réveiller...

Dom Jérôme se dirigea vers l'escalier qui conduisait à l'unique étage de la maison.

Dagobert le suivit et, à mesure qu'il montait derrière le moine, son cœur battait plus violemment.

Dom Jérôme s'arrêta au seuil de cette chambre où il était entré pour la dernière fois le jour où la mère de Dagobert était morte.

Un moment, il demeura immobile, n'osant avancer.

Puis enfin il fit un pas vers ce lit sur lequel la petite fille dormait toujours, les lèvres entr'ouvertes et souriantes.

Alors un nuage passa sur son front.

Peut-être que les traits de l'enfant rappelaient à son souvenir une radieuse image de femme.

Mais le prêtre triompha encore de l'homme.

Il se tourna vers Dagobert et lui fit signe d'approcher.

– Mon ami, lui dit-il tout bas, cette enfant t'intéresse, n'est-ce pas ?

– Oh ! répondit Dagobert, je crois que je donnerais pour elle ma dernière goutte de sang.

– Tu es un brave garçon et un homme de cœur, Dagobert, poursuivit dom Jérôme, et je crois que tu ne failliras pas à la mission que je vais te donner.

Dagobert tressaillit d'enthousiasme.

Dom Jérôme poursuivit :

– Le cavalier qui est venu cette nuit et a sonné inutilement à la porte du couvent ignorait la règle sévère à laquelle notre ordre est assujetti.

– Ah ! fit Dagobert.

– Tu sais qu'aucune femme, fût-ce cette petite fille, ne peut franchir le seuil de notre couvent ?

– C'est vrai, dit le forgeron.

– Et cependant, poursuivit le prieur-abbé, ce cavalier, qui est loin d'ici déjà et qui ne reviendra peut-être jamais, avait compté sur moi pour veiller sur cette enfant, et il est parti plein de foi en mon amitié et mon dévouement.

Dagobert regardait dom Jérôme, et son cœur battait de plus en plus vite.

Le moine reprit :

– Te sens-tu capable d'aimer cette enfant comme tu aimais ta mère, comme tu eusses aimé ta sœur, si Dieu t'en avait donnée une ?

– Oh ! certes oui, répondit Dagobert.

– De veiller sur elle à toute heure ?

– Oui, monseigneur.

– De la protéger et de la défendre au besoin ?

– Je vous l'ai dit, répliqua simplement Dagobert ; je ne la connaissait pas il y a quelques heures et maintenant je donnerais pour elle la dernière goutte de mon sang.

– Eh bien ! reprit le prieur, ta maison est sa maison désormais ; je te la confie.

En même temps, il rendit à Dagobert le portefeuille laissé par le cavalier, ainsi que l'anneau ; et, lui montrant ce dernier objet :

– Je suis vieux, dit-il, je puis mourir. Après ma mort, tu ouvriras le chaton de cette bague.

– Bien, monseigneur.

– Tu trouveras dedans un papier roulé réduit à des proportions infimes ; à première vue, ce papier te semblera blanc ; mais en l'exposant à la flamme d'un cierge ou d'une bougie, tu verras ressortir les lettres et tu pourras lire ce qu'il contient. Ce papier t'apprendra le voyage que tu dois entreprendre, si je n'étais plus de ce monde quand l'époque de ce voyage viendra.

Dagobert serra le portefeuille et la bague dans le bahut où il plaçait le peu d'argent qu'il avait épargné à la sueur de son front.

– Ce n'est pas tout encore, dit dom Jérôme. C'est dans trois jours la Saint-Hubert.

– À cette époque, une foule de gentilshommes des environs viennent au couvent prier le patron des chasseurs et tu auras des chevaux à ferrer.

– Je ne recule pas devant la besogne, dit fièrement Dagobert...

– Eh bien ! acheva dom Jérôme, jusqu'à la St-Hubert, jusqu'après le départ de ces gentilhommes, il faut que tu tiennes l'enfant cachée, que personne ne la voie, pas même mes moines.

– Mais, monseigneur, dit naïvement Dagobert, pour trois ou quatre jours, c'est bien. Mais après... si je dois la garder... faudra-t-il la priver éternellement d'air et de lumière ?...

– Non, dit le moine, mais nous trouverons une fable d'ici-là, un moyen pour que cette enfant n'excite pas la curiosité. N'as-tu donc pas de parents ?

– J'ai une cousine à Chateauneuf.

– Eh bien ! la petite passera pour sa fille.

Cette conversation eut lieu à voix basse.

Néanmoins la petite fille s'agita un moment sur le lit.

– Elle va s'éveiller, dit Dagobert.

Alors, dom Jérôme, frémissant, prit la main de l'enfant et y mit un baiser.

Puis il s'élança hors de la chambre, comme s'il se fût rendu coupable d'une mauvaise action. En ce moment, l'enfant ouvrit, les yeux, et, voyant Dagobert, elle se prit à lui sourire.

PREMIÈRE PARTIE

L’ORAGE DU LOINTAIN

I

Six ans après les événements que nous venons de raconter, par une tiède après-midi de novembre, tandis que le cor retentissait dans les profondeurs de la forêt, du côté de Trainou, un jeune homme mit pied à terre dans une allée forestière qui portait ce nom singulier et d'aspect sinistre : la « Route de la Femme morte ».

Cette route, qui existe encore aujourd'hui, est à peu près parallèle à la vaste échancrure au milieu de laquelle s'élevait le couvent de la Cour-Dieu.

L'habit vert galonné d'argent, le couteau de chasse, les bottes à l'écuyère et le petit tricorne incliné sur l'oreille du jeune homme, attestaient qu'il faisait partie de la joyeuse société de veneurs qui, à cette heure même, appuyaient à cor et à cri une vaillante meute courant un cerf sur ses fins.

C'était un grand et beau garçon de dix-neuf à vingt ans, aux cheveux blonds, qu'il portait sans poudre, au teint bistré par le hâle des champs, mais aux mains fines et délicates.

Son œil bleu était quelque peu mélancolique, et une vague lassitude, plutôt morale que physique, paraissait répandue sur toute sa figure.

Il y avait un grand quart-d'heure que notre jeune veneur était là, immobile, perdu dans une rêverie profonde, aussi insensible aux piétinements de son cheval qu'aux joyeuses fanfares qui paraissaient se rapprocher peu à peu comme si la chasse se fût dirigée vers lui, lorsqu'un autre bruit plus distinct, et, par conséquent plus rapproché, le fit tressaillir.

Il se souleva à demi, s'appuya sur un de ses coudes, allongea le cou, avança un peu la tête et prêta l'oreille.

Bientôt le bruit devint plus net et plus clair, et un sourire glissa sur les lèvres du veneur.

– Ce doit être Benoît le bossu, se dit-il.

En effet, peu après les branches s'écartèrent et une créature humaine se trouva d'un bond sur la route.

C'était un jeune garçon de quinze ou seize ans, à qui la nature n'avait certes pas fait de largesses.

Un buste très court, surmonté d'une bosse énorme, une petite tête de fouine, des cheveux jaunes, de longues jambes tordues et des mains larges à couvrir une assiette, tel était ce personnage.

Il était hideux à première vue.

Cependant, si on le considérait plus attentivement, on voyait luire un œil bleu plein de douceur, on remarquait un visage intelligent, et qui, sur un autre buste, n'eût pas été sans beauté.

Enfin, dans cette charpente osseuse et disgraciée, on devinait une force herculéenne, une souplesse merveilleuse, une agilité que les fauves de la forêt devaient envier.

En deux bonds, comme un chevreuil, Benoît le bossu franchissait une allée forestière ; comme lui, il sautait par-dessus une touffe de hêtre ou de chêne.

En temps de neige, il prenait les lièvres à la course.

Un animal blessé était perdu si Benoît se mettait à ses trousses.

Cet étrange garçon était un peu bûcheron, un peu braconnier.

Sa mère l'avait mis au monde, en forêt, par une nuit d'hiver. Orphelin dès son enfance, il avait toujours vécu dans les bois.

À dix lieues à la ronde, il n'y avait pas un vieux chien de chasse qui en sut autant que lui sur les ruses et les habitudes du gibier. Il appuyait les chiens comme personne. Les piqueurs en détresse s'adressaient à lui ; nul ne savait mieux relever une défense.

Aussi lui pardonnait-on de colleter un lièvre, de prendre une bécasse à l'abreuvoir et des perdrix au lacet.

Il eût fallu chercher longtemps pour lui trouver un ennemi, et si le petit drôle eût été ambitieux et cupide, il eût trouvé une condition de piqueur ou de valet de chiens et de larges profits, car tout le monde aurait voulu l'avoir à son service.

Mais Benoît avait l'humeur indépendante ; il n'aimait pas à coucher dans un lit et disait que sa maison était la forêt. Il dînait d'un peu de pain, d'une assiette de soupe par-ci par-là, de quelques nèfles sauvages qu'il trouvait dans les bois, et ne dormait jamais mieux que sur un fagot à l'ombre d'un taillis.

Tel était donc le personnage qui venait d'apparaître tout à coup aux regards du jeune gentilhomme qui semblait fuir la chasse.

Il avait bondi si près du veneur, qu'il s'imagina que celui-ci dormait tout à l'heure, et, portant la main à sa casquette, il lui dit :

– Excusez-moi, monsieur le comte, je vous ai peut-être réveillé.

– Mais non, dit le jeune homme en souriant, je ne dormais pas. Bonjour, Benoît.

– Vous n'entendez donc pas la chasse, monsieur Lucien ?

– Oh ! si fait, dit le jeune homme, que Benoît avait d'abord nommé M. le comte, et que maintenant il appelait familièrement, de son petit nom.

– Elle vient vers nous, reprit Benoît, dont les yeux brillaient. Montez à cheval, monsieur Lucien. Je connais un faux chemin qui nous mènera droit à l'hallali.

Mais Lucien ne bougea pas.

– Non, mon pauvre Benoît, dit-il, je m'intéresse médiocrement aujourd'hui à la chasse de ma belle cousine et de ses amis. Je suis las et je me trouve fort bien ici.

– Comment ! dit Benoît, vous n'irez pas à la mort du cerf ?

– Non ; et tout à l'heure, reprit Lucien, quand le soleil sera couché et que le vent fraîchira, je remonterai sur Pistache et je m'en irai à Beaurepaire.

– À travers bois ?

– Non, en passant par Sully.

Un sourire, moitié railleur et moitié affectueux, vint aux lèvres du bossu...

– C'est-à-dire en passant par la Cour-Dieu, dit-il.

Lucien tressaillit, et il regarda même le bossu avec une certaine inquiétude.

Celui-ci tortillait sa casquette dans sa main d'un air embarrassé :

– Monsieur Lucien, dit-il enfin, il y a longtemps que vous me connaissez, n'est-ce pas ? et on n'a jamais dû vous dire de mal de moi.

– Je sais que tu es un brave garçon, dit Lucien en souriant.

– On peut se fier à moi, allez !

– Ah ! vraiment ? dit le gentilhomme avec mélancolie.

– Et si j'osais vous parler franc...

– Eh bien ! parle... dit Lucien.

– Vous me le permettez ?

– Oh ! de grand cœur.

– Eh bien, voyez-vous, monsieur Lucien, reprit le bossu, peut-être bien que vous avez tort de passer si souvent autour du mur du couvent.

– Pourquoi donc ?

– Et de faire ferrer si souvent votre cheval à Dagobert.

Lucien ne put s'empêcher de rougir.

– Ah ! dame ! reprit le bossu, vous m'avez permis de parler franc.

– Oui, certainement, dit le jeune homme.

– Alors, je peux continuer.

– Oui, parle.

– Eh bien, croyez-moi, poursuivit Benoît le bossu, Dagobert est un brave garçon ; il n'y a même pas meilleur que lui, mais il a le poignet solide, voyez-vous, et si on le chagrinait...

– Qui songe à le chagriner ? dit vivement Lucien.

– Rapport à mam'selle Jeanne.

Lucien devint cramoisi.

– D’aucuns disent, que c’est sa nièce, continua Benoît, d’aucuns sa filleule ; ce qu’il y a de bien sûr, c’est qu’il veille sur elle nuit et jour.

– Ah ! fit Lucien.

– La Pupille des moines, comme on appelle Mlle Jeanne, n’est faite ni pour un paysan comme moi, ni pour un seigneur comme vous monsieur Lucien. Quand Dagobert lui parle, il est toujours tête nue. Mais nous savons bien que les gentilhommes du pays ne songeraient pas à en faire leur femme. Alors, vaut mieux passer tout droit son chemin et ne pas faire jaser le monde, voyez-vous.

Et son petit sermon terminé, Benoît le bossu reprit son humble attitude.

Lucien demeura un moment pensif. Cependant peut-être eût-il répondu à Benoît, si, en ce moment, la futaie voisine n’eût retenti des sons éclatants du cor, des aboiements furieux des chiens, et si le cerf n’eût traversé comme une balle la ligne de forêt dans laquelle ils étaient tous deux.

Les chiens passaient après lui ; puis un piqueur qui avait lancé son cheval à fond de train et dont l’habit rouge disparut dans les halliers.

Alors le jeune gentilhomme se dressa lestement, détacha son cheval et sauta en selle.

En même temps trois cavaliers, ou plutôt une amazone et deux jeunes gens qui galopaient à ses côtés, apparurent dans la ligne.

Benoît, obéissant à ses instincts, s’était jeté sous bois à la suite des chiens, criant :

– Taïaut ! taïaut !

De telle façon que, le petit braconnier disparu et le gentilhomme se trouvant en selle, on eût pu croire qu'il n'avait pas quitté la chasse un seul instant et s'était tenu constamment à la tête des chiens.

– Ah ! dit l'amazone, voilà Lucien.

– D'où sors-tu donc, comte ? dit un des deux jeunes gens.

– As-tu vu passer le cerf ? dit l'autre.

– Oui, à l'instant, dit Lucien.

– Alors, fit l'amazone, il ira se faire prendre dans les étangs de la Cour-Dieu.

– Je le crois, comme vous, ma belle cousine, dit Lucien.

L'amazone, qui était une grande et belle jeune fille à l'œil noir, aux cheveux d'ébène, au teint doré, et qui maniait son cheval avec une énergie fougueuse et toute masculine, regarda alors le jeune gentilhomme.

– Mais d'où venez-vous donc ? lui dit-elle d'un ton presque impérieux.

Lucien s'était remis du trouble que lui avaient fait éprouver les paroles de Benoît le bossu.

– Pardonnez-moi, ma chère Aurore, dit-il, mais il y a une heure le vent a tourné et je n'ai plus rien entendu.

– Ah ! vraiment ?

– Seulement, j'ai pensé que le cerf reviendrait forcément par ici et je suis accouru.

Mlle Aurore haussa imperceptiblement les épaules, et rendant la main à son cheval, elle lui fit franchir le fossé sans daigner répondre à celui qui l'appelait « ma belle cousine ».

II

À la voir galoper sous bois, franchir les fossés, sauter hardiment les jeunes taillis et se rire des obstacles qu'elle rencontrait à chaque pas, on eût dit Diane chasseresse elle-même.

Lucien et les autres veneurs la suivaient.

Mais elle avait la tête, et son ardent petit cheval irlandais buvait l'air à pleins naseaux, hennissait et semblait vouloir arriver à l'hallali avant les chiens.

Le cerf était sur ses fins ; il commençait à ruser et à se faire battre ; les chiens devenaient plus furieux ; et Mlle Aurore galopait toujours et gagnait à chaque minute du terrain sur la chasse.

Entre la route de la « Femme-morte » qu'elle venait de traverser et l'étang, se trouvait une large clairière pleine de jeunes bourgeons, au milieu de laquelle le cerf se mit à croiser ses pieds et à ruser comme un lièvre.

Puis, par une brusque manœuvre qui n'était pas dans les habitudes de ses pareils, lesquels avaient coutume, la clairière franchie, d'aller prendre l'eau aux étangs, en traversant les terres du couvent, le noble animal, comme s'il eût compris que l'eau serait sa dernière étape, revint tout à coup sur ses pas, passa la tête haute au milieu des piqueurs et des veneurs et remonta au petit galop vers la futaie.

Cela fut si inattendu que chiens et veneurs se trouvèrent un moment abasourdis.

Puis tous firent volte-face, M[lle] Aurore en tête, qui se mit à fouetter son cheval.

Lucien avait suivi par la rampe côte à côte de sa belle cousine.

– Ah çà ! dit un des deux autres veneurs, est-ce qu'il va nous ramener à Trainou, par hasard ?

– C'est un cerf enchanté, dit l'autre en riant.

– Un cerf hydrophobe, dit Lucien à son tour.

– Pardieu ! fit un des gentilhommes, par le temps de philosophes et de beaux esprits qui court, voilà-t-il pas que les cerfs se mettent à raisonner ?

– Philosophe ou non, dit la belle amazone, messieurs, c'est moi qui le porterai bas.

Et elle passa sa main gantée sur le pommeau d'une petite carabine damasquinée qu'elle portait à l'arçon de sa selle.

Le cerf parut un moment revenir sur ses voies, mais tout à coup on vit apparaître Benoît, qui criait en bondissant au milieu des taillis :

– Il s'en va du côté des ruines ; il va prendre les traces de Bilby.

En effet, le dix cors, appuyant brusquement à gauche, avait sauté la route des Trois-Thomas et piquait en droite ligne sur les champs.

À la musique infernale des chiens, on comprenait que la meute était sur ses derrières.

Bientôt le piqueur sonna la « vue », et l'amazone et ses trois compagnons, revenant sur leurs pas, se lancèrent au triple galop dans la route de la « Femme-morte ».

Tout cela fut l'affaire de quelques minutes.

En moins de temps qu'il n'eût fallu pour le raconter, le piqueur cessa brusquement de sonner, les chiens mirent bas tout à coup ; on entendit des voix humaines qui juraient et s'injuriaient ; et lorsque M[lle] Aurore et ses compagnons arrivèrent à la lisière de la forêt, ils furent témoins d'un étrange et odieux spectacle.

Le cerf était tombé sur les genoux au milieu d'un trèfle incarnat laissé pour graine ; les chiens haletants formaient un carré autour de lui. Une demi-douzaine de paysans furieux brandissaient des serpes, des bêches et des socs de charrue, et le piqueur, intimidé, se tenait à distance.

Que s'était-il passé ?

Une chose qui paraîtrait bien simple aujourd'hui.

Une chose qui était inouïe alors.

Le cerf avait débuché dans les champs. Les chiens, qui le serraient de près, l'avaient suivi, et derrière les chiens, le piqueur. Et piqueur, chiens et cerf étaient entrés dans le trèfle à graine, piétinant et fourrageant la récolte.

Alors un paysan qui coupait ses fagots auprès et d'autres qui se trouvaient dans les champs voisins étaient accourus.

Avec une adresse de jongleur, le paysan, courant au-devant du cerf, lui avait lancé sa serpe dans les jambes, et l'animal, atteint mortellement, était tombé sur les genoux.

Cet acte d'audace, à une époque encore féodale, avait électrisé les autres paysans, qui étaient accourus pour prêter main-forte au premier.

Le piqueur, qui levait son fouet pour frapper l'insolent, avait reculé tremblant devant ces hommes résolus à lui faire un mauvais parti.

Les chiens eux-mêmes n'osaient approcher du cerf qui pleurait silencieusement.

– Ah ! manants ! ah ! misérables ! disait le piqueur, vous serez châtiés de la belle manière.

– Valet, répondait le paysan à la serpe, si tu fais un pas, je te tue.

Le piqueur avait bien une carabine à deux coups à l'arçon de sa selle, mais il n'osait en faire usage.

Ce fut en ce moment que Mlle Aurore, l'œil en feu, les narines frémissantes, arriva au triple galop de son cheval.

Alors, la voyant escortée par trois cavaliers, les autres paysans, effrayés, lâchèrent pied et prirent la fuite.

Seul l'homme à la serpe demeura debout, la tête haute, bravant l'orage qui allait fondre sur lui.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, chétif de taille, maigre et fluet, mais dont l'œil brillait d'une sombre énergie.

Mlle Aurore leva son fouet sur lui.

– Ah ! misérable ! dit-elle, c'est toi qui as osé porter bas mon animal de chasse ?

Le jeune homme à la serpe croisa ses bras sur sa poitrine, osa soutenir le regard en courroux de la belle amazone et lui dit :

– Frappez, si vous voulez, puisque c'est vous qui êtes les plus forts, mais nous aurons notre tour tôt ou tard.

– Comtesse, s'écria l'un des deux gentilhommes qui l'accompagnaient et qui arrivèrent avant Lucien, un moment arrêté par un fossé que son cheval avait refusé de franchir, comtesse, cinglez-moi donc ce drôle au visage.

Mais le regard du paysan, un regard plein de défi, lui avait servi de cuirasse. Le bras levé de Mlle Aurore ne retomba point.

– Comtesse, dit l'autre cavalier, voulez-vous que je mette pied à terre et que je fustige ce manant ?

– Non, dit Mlle Aurore, pas encore ; je veux auparavant savoir pourquoi il a osé nous braver ainsi.

– Je ne vous ai point bravés, madame, répondit le paysan, et je jure devant Dieu que je ne savais pas à qui étaient ces chiens. Mais ce champ est à moi ; j'attends de ma récolte le pain de mes enfants, et j'ai cru avoir le droit d'arrêter vos chiens.

– Tu te trompes, misérable ! s'écria le piqueur, à qui le renfort qui lui arrivait rendait de l'audace.

Et le piqueur allait à son tour, avec son fouet, sur le paysan, quand Mlle Aurore l'arrêta.

– Sais-tu qui je suis ? dit-elle.

– Vous êtes Mlle Aurore des Mazures, répondit le paysan.

– Ignores-tu donc que je puis te faire emprisonner ?

– Vous le ferez si tel est votre bon plaisir, dit le paysan. Ce sera une goutte de fiel que vous ajouterez à la coupe d'amertume déjà pleine que nous portons chaque jour à nos lèvres et qui débordera bientôt.

L'altière jeune fille eut une exclamation de colère.

– Vous l'entendez, messieurs, dit-elle, il raisonne… il fait le bel esprit… C'est un paysan philosophe !

– Et qui mérite une correction sévère, aussi vrai que je me nomme Nestor de Beaulieu ! dit un des deux cavaliers ; n'est-ce pas, Michel ?

L'autre cavalier, à cette interpellation directe, répondit avec un grand flegme :

– En d'autres temps, comtesse, je vous aurais priée de faire grâce à cet homme ; mais aujourd'hui que le peuple relève partout la tête, que ces gens-là osent nous insulter à chaque instant, j'estime qu'il faut faire un exemple sévère.

– Eh ! fit l'amazone en regardant le chevalier Michel de Valognes, c'est votre avis, chevalier ?

– Oui, comtesse.

Et le chevalier dit au piqueur :

– Çà, La Branche, déshabille-moi ce drôle et inflige-lui une douzaine de coups de fouet pour commencer. Ensuite, tu l'attacheras à la queue de ton cheval, et nous le conduirons ainsi jusqu'à Sully, où nous le remettrons dans les mains du bailli.

Mais le paysan n'eut le temps ni de se mettre sur la défensive, ni de demander grâce, ni de chercher à prendre la fuite, car un auxiliaire lui arriva tout à coup, sur lequel il ne comptait, guère.

Cet auxiliaire, c'était Lucien, le cousin de la belle Aurore, celui que Benoît le bossu appelait « monsieur le comte ».

Le jeune homme, qui arrivait sur le théâtre de cette scène singulière, au moment même où le chevalier Michel de Valognes s'exprimait ainsi, poussa son cheval au milieu du cercle, et dit d'une voix claire et impérieuse :

– La Branche, tu es à mon service et dois m'obéir. Je te défends de toucher à un cheveu de cet homme.

Mlle Aurore et les deux gentilshommes jetèrent un cri.

– Mille pardons, ma belle cousine, dit froidement Lucien, sans daigner regarder les deux gentilshommes ; mais je vous ferai humblement observer trois choses :

La première, c'est que c'est mon piqueur à qui l'on donne un ordre que je trouve par trop froidement barbare en l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-sept.

La seconde, c'est que les chiens que voilà sont miens, que le cerf qu'ils chassaient est par conséquent mon animal de chasse, et que si quelqu'un a été outragé, c'est moi.

Les yeux de Mlle Aurore flamboyaient de courroux, tandis qu'un sourire ironique crispait ses lèvres :

– En vérité, mon beau cousin, dit-elle, les deux raisons que vous venez de me donner sont si bonnes qu'elles me mettent en goût de vous demander la troisième.

– Celle-là vaut encore mieux que les deux premières, ma chère cousine, dit Lucien avec calme.

– Ah ! vraiment ?

– Sans doute, reprit Lucien, et vous serez de mon avis.

– Voyons.

Et Mlle Aurore déchirait du bout des dents l'extrémité de ses gants de daim.

– Cet homme est chez lui, puisque ce champ lui appartient, dit Lucien.

– Qu'importe !

– Charbonnier est maître en sa maison, ma cousine.

– Palsambleu, ma chère comtesse, s'écria Hector de Beaulieu, muet jusque-là, vous ne connaissez donc pas votre beau cousin ?

– Je croyais le connaître, ricana Mlle Aurore.

– C'est un philosophe, un ami du peuple, un disciple fervent de Jean-Jacques et de Voltaire.

Lucien se tourna vers le gentilhomme :

– Mon cher baron, dit-il, je n'ai pas l'humeur assez chagrine pour me fâcher de vos railleries ; cependant laissez-moi vous dire que je les trouve pour le moins inopportunes, surtout en me souvenant que vous êtes mon hôte et celui de ma mère.

Cet homme a peut-être eu tort, mais nous aurions mille fois plus tort que lui si nous suivions les conseils de notre ami le chevalier.

Depuis que Lucien était intervenu, le paysan avait perdu son attitude insolente et son air de résignation audacieux.

Il avait maintenant la tête basse, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux baissés.

– Ah ! monsieur Lucien, murmura-t-il, pardonnez-moi ce coup de promptitude. Si j'avais su que c'était votre chasse, jamais je n'aurais fait cela.

– Va donc, lui dit Lucien, et si une autre fois mes chiens te causent quelque dommage, souviens-toi que je suis homme à t'indemniser.

Mlle Aurore était pâle de colère.

Elle se tourna enfin, tandis que le paysan s'en allait, vers M. de Beaulieu et le chevalier de Valognes :

– Messieurs, dit-elle, ne trouvez-vous pas que c'est un véritable affront que vous fait là mon cousin Lucien ?

– C'est tellement ma pensée, répondit le flegmatique chevalier, que je pars dès ce soir.

– Et moi aussi, dit M. de Beaulieu.

– À votre aise, messieurs, dit froidement Lucien.

– Et moi, dit Mlle Aurore, je vais retourner à la Billardière et prier mon père de s'excuser auprès de ma tante. Venez-vous, messieurs ?

Et Mlle Aurore ne daigna même pas saluer son cousin.

– Comme il vous plaira, ma cousine, dit Lucien.

Puis s'adressant au piqueur :

– Toi, dit-il, couple tes chiens et rentre à Beaurepaire.

Sur ces derniers mots, le jeune gentilhomme salua, donna un coup d'éperon et s'éloigna au petit trot de son cheval, remontant vers la forêt et l'allée de la Femme-morte.

Mlle Aurore le suivit des yeux.

– Quand on pense, dit-elle avec un accent de haine dédaigneuse, que c'est là le mari qu'on rêve pour moi... Jamais !

– Il n'y pense pas plus que vous, chère comtesse, ricana le chevalier.

Aurore tressaillit.

– Il a d'autres amours, ajouta Michel de Valognes avec un sourire ironique.

Aurore pâlit, mais elle ne répondit pas.

M. de Valognes se pencha alors à l'oreille de son compagnon.

– Le comte nous a traités du haut en bas, pardieu ! dit-il, mais je vous jure que cela lui coûtera cher.

Et tous trois se remirent en route, non pour regagner la forêt, mais pour aller prendre la route de Sully-la-Chapelle.

III

Faisons maintenant plus ample connaissance avec les différents personnages que nous venons d'entrevoir.

Lucien s'appelait le comte des Mazures.

M[lle] Aurore, fille unique et cousine germaine de Lucien, portait un titre assez rare dans la noblesse française.

Elle avait été créée comtesse en Bavière, en récompense des services de son père, longtemps attaché à la maison bavaroise, et qui n'était revenu d'Allemagne que depuis quelques années.

Lucien et sa mère, la vicomtesse douairière des Mazures, étaient venus habiter le château de Beaurepaire au commencement de 1781 ; il y avait, par conséquent, un peu plus de six ans.

C'était ce même château de Beaurepaire qui avait été brûlé l'hiver précédent, c'est-à-dire au début de cette histoire, et dont il n'était resté que les quatre murs.

Le comte et la comtesse des Mazures avaient, dit-on, péri dans les flammes avec leur unique enfant.

Autour du château il y avait un vaste domaine, et ce domaine arrivait, par héritage, au vicomte et au chevalier des Mazures, frères du défunt.

Le vicomte était mort, laissant une veuve et un fils, celui-là même qui devait s'appeler par la suite le comte Lucien des Mazures.

Le chevalier, longtemps au service de la Bavière, nous venons de le dire, était pareillement venu avec sa fille recueillir sa part de succession.

Tous étaient étrangers au pays, le comte défunt ayant acheté cette terre de Beaurepaire l'année qui précéda l'incendie mystérieux que nous avons raconté.

La veuve du vicomte et son fils eurent le château.

Le chevalier, qui était veneur passionné, se fit construire à un quart de lieue de distance, un pied-à-terre sur la lisière même de la forêt.

Bien que la terre de Beaurepaire fût considérable et estimée à plus d'un million, le bruit courut alors que les héritiers du gentilhomme mort dans les flammes avaient éprouvé de vifs mécomptes, qu'ils avaient cherché vainement une cassette en fer qui, selon eux, devait contenir des sommes considérables en billets de caisse.

Mais le temps avait effacé peu à peu toutes ces rumeurs, éteint tous ces bruits, et, à l'époque où nous sommes parvenus, les deux branches de la maison des Mazures menaient un assez grand train et étaient fort bien vues dans la province.

Mlle Aurore surtout enchaînait tous les cœurs par sa beauté hardie, ses goûts un peu masculins, son esprit mordant et plein de finesse, et plus d'un gentillâtre de la contrée soupirait en songeant que le bruit courait depuis longtemps déjà que la belle chasseresse échangerait au premier jour son titre de comtesse de Bavière pour celui de comtesse française en épousant son jeune cousin Lucien des Mazures.

Il y avait cependant encore, au-dessus de ces existences menées au grand soleil, comme un petit nuage, comme un point noir plein de mystère.

Lucien était souvent à la Billardière – c'était le nom du petit castel bâti par le chevalier, – Mlle Aurore plus souvent encore à Beaurepaire.

Mais ni la mère de Lucien, ni le chevalier ne se visitaient jamais, et ils évitaient même avec soin de se rencontrer, et si pareille chose leur advenait, par aventure, ils se saluaient froidement comme des étrangers.

À part cela, on menait assez joyeuse vie dans les deux châteaux.

Lucien invitait beaucoup de monde à ses chasses, et jusqu'au printemps dernier on n'avait pas vu un jeune homme plus gai et plus énamouré de la vie.

Les paysans l'adoraient presque autant qu'ils haïssaient Mlle Aurore, qui était fière et hautaine.

Cependant, depuis quelques mois, un revirement presque subit s'était opéré chez Lucien.

Sa gaieté s'était subitement changée en mélancolie, son ardent amour de la chasse avait paru faire place à des préoccupations plus graves.

Il s'était montré plus froid, plus réservé avec sa cousine, jusque-là compagne inséparable de ses plaisirs.

Aurore, à qui tout le monde parlait d'amour, en avait conclu que Lucien devenait homme, que sa beauté souveraine l'impressionnait au plus haut point et qu'il l'aimait avec passion. La jeune comtesse des Mazures aurait volontiers, du reste, joué avec cet amour comme un chat avec une souris.

Résignée dès longtemps à devenir la femme de Lucien, mais habituée à le voir plier devant elle, elle le tenait en médiocre estime, le jugeait faible et naïf, et se promettait de le réduire au servage le plus complet le lendemain de leur mariage.

On comprendra donc aisément quel avait été son étonnement en voyant Lucien lui résister tout à coup.

L’esclave osait se révolter et lui parler haut.

La colère qui avait sur-le-champ envahi le cœur de Mlle Aurore parut d’un bon augure à MM. de Beaulieu et de Valognes. C’étaient deux petits hobereaux des environs, très amoureux tous les deux de Mlle Aurore, et qui saisissaient volontiers l’occasion de briller aux dépens de Lucien.

Le plus intelligent des deux, la plus forte tête, comme l’on dirait de nos jours, était, sans contredit, le chevalier Michel de Valognes.

C’était un grand garçon taillé en Hercule, aux cheveux rouges, au visage flegmatique, à l’œil bleu sans chaleur.

Le beau sang-froid qu’il avait toujours à son service faisait de lui un tireur remarquable, et ce mérite lui avait valu l’amitié de Lucien.

Après le départ de ce dernier, Mlle Aurore, rouge de honte et de dépit, avait poussé son cheval en avant, le fouettant d’une main fiévreuse, si bien que le noble animal, irrité de cette injuste correction, était parti à fond de train, laissant bien loin derrière lui les honnêtes percherons des deux gentilshommes de province, que leurs cavaliers éperonnaient cependant sans relâche.

– Ma foi ! mon cher, dit alors le chevalier en se tournant à demi sur sa selle, la comtesse finira bien par s’arrêter, du moins je l’imagine ; mais vouloir la suivre est folie, car nos chevaux sont épuisés.

– Cela est vrai, dit M. de Beaulieu.

– Et puisqu’elle nous laisse seuls, si vous voulez, nous allons en profiter.

– Comment l'entendez-vous ?

– Nous allons causer.

– Ah ! fit M. de Beaulieu, qui ne comprenait pas encore.

Le chevalier reprit :

– Jouons cartes sur table, baron.

– Je ne demande pas mieux.

– Vous êtes amoureux de la comtesse ?

– Amoureux fou, chevalier.

– C'est comme moi, baron.

– Ah ! fit M. de Beaulieu en regardant de travers son compagnon.

– Eh bien ! écoutez-moi, baron, au lieu de me faire ces vilains yeux. Je gage que nous allons nous entendre.

– Comment cela ?

– Écoutez-moi bien. Vous pas plus que moi n'avions, il y a une heure, la moindre chance d'être écoutés.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr.

– Et maintenant ?

– Attendez donc, et suivez mon raisonnement.

– Parlez...

– Votre baronnie est fort hypothéquée, et il en faudrait bien une douzaine pour produire le revenu de Beaurepaire.

– Je ne dis pas non.

– Je ne suis pas riche non plus, poursuivit Michel de Valognes, et nous ne pourrions guère lutter... Cependant, en nous entendant bien... en nous liguant...

– Que voulez-vous dire ?

– Je crois que nous pourrions brouiller M[lle] Aurore et son cousin... mais là... les brouiller à tout jamais.

– Bon !

– Ce qui ferait la partie belle.

– Oui, dit M. de Beaulieu, mais elle ne pourrait nous épouser tous les deux...

– J'avais prévu cette observation.

– Ah ! vraiment ?

– Et je vais vous répondre. Ruinons d'abord les espérances de Lucien.

– Et puis ?

– Et puis, dame ! chacun pour soi.

– Au fait, dit M. de Beaulieu, vous avez raison. Mais...

– Mais quoi ?

– Comment croyez-vous à ce résultat ?

– Lucien est amoureux.

– De sa cousine, parbleu !

– Non.

À cette brève réponse, le baron fit un véritable soubresaut sur sa selle.

– Et de qui donc ? fit-il.

– Avez-vous jamais rôdé aux environs du couvent ?

– J'y suis allé vingt fois en ma vie pour le moins.

– Alors vous connaissez Dagobert ?

– Parbleu ! Il m'a souvent ferré mon cheval.

– Avez-vous remarqué quelquefois au fond de la forge une jeune fille… une petite paysanne, une orpheline, dont Dagobert est le parrain et qu'il a adoptée.

– Ma foi, oui, dit M. de Beaulieu. C'est même une fort jolie fille. Eh bien ?

– Eh bien ! Lucien en est amoureux.

– Plaisantez-vous ?

– Non, de par Dieu !

– Et sa cousine l'ignore ?

– Absolument. Aussi, si vous le voulez, nous le lui apprendrons dès ce soir. Je connais la belle comtesse. Elle est fière, hautaine, implacable. Elle ressentira pour son cousin une subite et insurmontable aversion.

– Bah ! les parents arrangeront cela tôt ou tard.

– Vous vous trompez… Aurore est maîtresse absolue de ses volontés et de sa main.

– Dieu vous entende ! soupira le baron.

Comme ils parlaient ainsi, ils venaient de sortir des terres labourées au milieu desquelles la jeune amazone avait cherché son chemin et qu'une étroite bande de bois séparait de la route. La route, si l'on peut appeler ainsi une voie boueuse et défoncée, était de l'autre côté de la lisière du bois, et les deux jeunes gens aperçurent Mlle Aurore qui les attendait au milieu.

– Je vous demande pardon, messieurs, leur dit-elle ; je devrais me souvenir que mon cheval va plus vite que les vôtres.

– Chère comtesse, dit le chevalier, nous avons essayé vainement de vous rejoindre.

– Aussi, je vous ai attendus. Savez-vous par où ont passé les chiens ?

– Mais, dit le chevalier, La Branche les a couplés, d'après l'ordre de son maître. Il a mis le cerf en travers de son cheval et il a gagné probablement la route des Trois-Thomas qui mène en droite ligne à Beaurepaire.

– Et Lucien ?

Le chevalier eut un mauvais sourire.

– Ce chemin-là est trop court pour lui, dit-il.

– Hein ? fit l'amazone.

– Pour s'en retourner à Beaurepaire, le comte en connaît un autre plus long, mais plus agréable.

– Que voulez-vous dire, chevalier ?

– Oh ! comtesse, fit M. de Beaulieu, en souriant, Michel est une mauvaise langue... ne l'écoutez pas.

La jeune fille fronçait les sourcils.

– Messieurs, dit-elle, je n'ai jamais pu deviner les énigmes, et je vous prie, chevalier, de vous expliquer plus nettement. Quel est le chemin dont vous parlez ?

– Celui du couvent, comtesse !

– Comment ! non seulement il est philosophe, mais il est dévot aussi ? dit Aurore avec un sourire dédaigneux.

– Ce n'est pas tout à fait cela.

– Qu’est-ce donc ?

– Il y a un excellent forgeron à la porte du couvent.

– Ah ! son cheval est donc déferré ?

– Il se déferre très souvent, comtesse.

– Je ne vous comprends pas, chevalier.

– Dagobert, le forgeron, a une jolie filleule, comtesse.

Cette fois Mlle Aurore pâlit ; tout son sang afflua à son cœur, et elle regarda le chevalier avec des yeux effarés.

– Plaisantez-vous donc, monsieur ? dit-elle.

– Non, comtesse, Lucien, notre ami, votre cousin… votre… fiancé… est amoureux d’une petite paysanne que dans la contrée l’on appelle la Pupille des moines.

Mlle Aurore eut un cri étouffé.

Sa fierté patricienne se révolta, son visage pâle s’empourpra, son œil eut une gerbe d’éclairs.

– Ah ! je vous jure bien, messieurs, dit-elle, que si pareille chose était vraie, je ne serais jamais comtesse des Mazures !

– Cela est vrai, madame, dit le chevalier, et je vous en donnerai la preuve.

– Quand ? fit l’altière jeune fille.

– Quand vous voudrez.

– Eh bien ! tout de suite, alors, dit-elle.

Et son visage exprima une telle indignation que les deux rivaux de Lucien sentirent une douce joie pénétrer dans leur cœur.

IV

Pendant ce temps, en effet, le comte Lucien des Mazures, que cette singulière altercation avec sa cousine et les deux gentilshommes avait quelque peu ému, s'en allait par la Cour-Dieu.

Il prit une ligne de forêt transversale qu'on appelait la route des Trois-Thomas, trouva un faux chemin vers le milieu et poussa son cheval sous bois.

Mais il n'avait pas fait cent pas à travers les broussailles, qu'il entendit courir derrière lui.

Il se retourna et reconnut Benoît, qu'il avait perdu de vue il y avait environ une heure, lorsque le cerf avait pris la plaine.

Benoît arrivait en bondissant, selon son habitude.

– D'où sors-tu donc ? lui demanda Lucien.

– Ah ! monsieur le comte, répondit le bossu, vous pensez bien que je ne veux pas me faire écharper par les gens de Sully.

– Comment cela ?

– S'ils savaient que j'étais avec vous et Mlle Aurore, ils me feraient un mauvais parti.

– Et pourquoi ça ?

– Mais, dame ! parce qu'ils en veulent à Mlle Aurore.

– Ah ! et à moi aussi ?

– Oh non ! monsieur le comte, dit vivement Benoît, pas à vous, je vous jure.

– Et pourquoi en veut-on à ma cousine ?

– Parce qu'elle est dure au pauvre monde. Aussi voyez-vous, monsieur le comte, poursuivit Benoît, quand vous chasserez seul, vous pouvez compter sur moi, si vous avez besoin d'un coup de main ; mais quand vous chasserez avec Mlle Aurore, non.

L'enfant parlait avec une brutale franchise.

– Alors, dit Lucien qui avait mis son cheval au pas et s'appuyait sur le pommeau de sa selle, j'ai bien fait d'intervenir tout à l'heure ?

– C'est-à-dire, monsieur le comte, répondit Benoît, que vous avez évité de grands malheurs, peut-être.

– Vraiment ? fit Lucien.

– L'homme que vous avez sauvé du fouet du piqueur se nomme Jacques Brizou ; et Jacques Brizou disait l'autre dimanche au cabaret, de Sully qu'il faudrait en finir avec les seigneurs de la Billardière un jour ou l'autre.

– Qu'entendait-il donc par là ?

– Il entendait qu'on mettrait le feu au château.

Lucien ne s'indigna pas ; il demeura tout pensif et courba la tête.

Benoît avait fait sa petite confidence, et il n'avait plus rien à dire.

Tous deux arrivèrent à cette clairière dans laquelle le cerf avait fait un brusque retour.

– Adieu, monsieur Lucien, dit alors le bossu.

– Tu me quittes ?

– C’est-à-dire que je vas rentrer en forêt.

– Tu ne viens pas jusqu’à la Cour-Dieu ?

– Oh ! ben je m’en vas aller avec vous jusqu’à la Cour-Dieu.

Et Benoît eut un malin sourire sur ses lèvres minces.

– Car, il n’y a pas à dire, fit-il, faut que vous preniez ce chemin-là...

Lucien fit un mouvement brusque sur sa selle.

– Mais, poursuivit Benoît, n’oubliez pas mes conseils, monsieur, ne vous frottez pas à Dagobert.

– Vraiment ! dit Lucien, qui s’efforça de sourire, je ne sais pas ce que tu veux dire avec ton Dagobert.

– Suffit ! je m’entends !

La clairière était coupée par un large fossé creusé pour l’écoulement des eaux.

Benoît le franchit d’un bond.

Quant à Lucien, il fut obligé de rassembler son cheval et de le faire sauter.

Alors Benoît s’écria :

– Ah ! décidément, monsieur Lucien, vous avez une seule chance, et vous ne voudriez point passer par la Cour-Dieu, qu’il faudrait y aller maintenant.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce que votre cheval est déferré d’un pied.

– Lequel ?

– Le pied montoir du devant.

– Ah ! c’est juste, fit Lucien, qui s’aperçut alors que son cheval boitait légèrement.

Lucien et Benoît prirent alors à travers champs pour arriver à la forge.

Par extraordinaire, aucun filet de fumée ne s’élevait au-dessus du toit, le feu paraissait éteint.

– Faut que Dagobert n’y soit pas, dit Benoît dont le malicieux sourire reparut.

– Tu crois ?

– À moins qu’il ne travaille dans le courent.

– Ah !

– Sans cela nous entendrions son marteau d’ici.

Et, en effet, Lucien et Benoît arrivèrent à la porte de la forge, dont un des volets était fermé.

– Hé, Dagobert ? cria Benoît.

Dagobert ne répondit pas.

Mais Lucien sentit tout à coup son cœur battre à outrance, car la fenêtre de la chambre supérieure s’ouvrit, et une créature idéale de beauté s’y montra, disant :

– Mon parrain n’y est pas.

C’était mam’zelle Jeanne, la jeune fille mystérieuse, sur laquelle le forgeron veillait comme un dragon sur un trésor, et qu’on appelait dans la contrée la Pupille des moines.

Elle aperçut Lucien, qui avait respectueusement ôté son chapeau, et un léger incarnat colora son front et ses joues.

– Où est donc Dagobert, mam’zelle ? dit Benoît.

– Avez-vous besoin de lui ?

– Oui, dit Lucien, mon cheval est déferré.

– Il se déferre souvent, votre cheval, monsieur, répondit-elle avec un sourire mutin.

À son tour Lucien se sentit rougir.

– Alors, reprit Benoît, qui vint au secours du questionneur, Dagobert n'y est pas ?

– Il est au couvent, répondit Jeanne. Dom Jérôme l'a fait demander.

– Alors, fit Lucien, je vais l'attendre.

Mamzelle Jeanne referma la fenêtre et disparut un moment ; mais le bruit de son pas léger se fit bientôt entendre dans l'escalier.

Elle descendit dans la forge, et, entrebâillant la porte, elle dit à Lucien :

– Entrez vous chauffer, monsieur, car vous devez avoir froid, le temps est dur.

En même temps ses petites mains blanches saisirent la corde du soufflet gigantesque et le mirent en mouvement.

Puis, avec une pince de fer, elle remua le charbon couvert de cendres et bientôt le charbon s'alluma.

Lucien avait, attaché son cheval à la porte, et, assis sur l'enclume, il causait avec la jolie filleule de Dagobert, peu pressé de voir arriver le forgeron.

Benoît le bossu les contempla et murmura à part lui :

– Ils sont pourtant bien gentils tous les deux. On dirait qu'ils sont faits l'un pour l'autre.

V

Pénétrons maintenant à l'intérieur du couvent, et voyons pourquoi dom Jérôme avait fait venir Dagobert.

Le prieur était malade.

Vert et robuste jusque-là, il s'était senti tout à coup atteint d'un mal inconnu, mystérieux, qui se traduisait par une sorte d'anéantissement physique et moral.

Vers quatre heures du soir, un moine était venu chercher Dagobert.

– Sa Grâce, lui avait-il dit, est souffrante encore plus que de coutume aujourd'hui, et elle vous mande auprès d'elle, ayant d'importantes choses à vous dire.

Dagobert avait suivi le moine.

Il avait trouvé dom Jérôme assis dans sa cellule, auprès de la fenêtre qui donnait sur le préau, suivant d'un œil mélancolique un dernier rayon de soleil qui tremblotait au-dessus des toits.

Le prieur fit signe au moine de le laisser seul avec Dagobert.

– Votre Grâce est donc plus souffrante aujourd'hui ? dit le forgeron.

– Je me sens plus faible, répondit dom Jérôme. Cependant, je connais mon mal, et sais bien que je ne suis pas en danger de mort.

– Ah ! dit le forgeron qui eut un accent de joie.

– Je t'ai fait venir, mon garçon ! poursuivit dom Jérôme, parce que je veux causer avec toi de choses très importantes. Assieds-toi.

Dagobert, qui s'était tenu debout jusque-là, obéit.

– Tu devines, n'est-ce pas, qu'il s'agit de Jeanne ?

– Oui, fit le forgeron d'un signe de tête.

Et il attendit.

– Le mal dont je souffre, reprit dom Jérôme, est une fièvre lente que j'ai gagnée pendant ma jeunesse dans les pays lointains, au temps où j'étais soldat.

Durant de longues années, ce mal m'avait laissé en repos.

Une fois cependant, il y a quinze ou vingt ans, un de ses retours m'atteignit. J'ai même été malade pendant plus de six mois.

Pourtant, mon ami, si je dois mourir, ce ne sera pas du mal dont je souffre, et j'ai la ferme espérance de vivre longtemps encore pour le service de Dieu, la prospérité de mon couvent et le bonheur de l'enfant qui nous été confiée.

Dagobert leva sur le moine un regard anxieux.

– C'est pour te parler d'elle, poursuivit dom Jérôme, que je t'ai fait venir. Quel âge a-t-elle maintenant ?

– Environ dix-sept ans, répondit le forgeron.

– Nous avons donc encore trois années à attendre pour nous conformer aux volontés de mon pauvre ami, murmura dom Jérôme comme se parlant à lui-même.

Mais Dagobert l'entendit et le regarda d'un air respectueusement interrogateur.

– Trois ans ! reprit dom Jérôme, c'est quelquefois trois siècles !

Peut-on savoir ce qui se passera d'ici à trois ans ?

Voilà sept ans qu'« il » est parti, continua-t-il, faisant allusion au gentilhomme qui avait laissé Jeanne à Dagobert.

Hélas ! puisqu'il n'est pas revenu, c'est qu'il est mort. À quoi bon alors attendre plus longtemps ?

Il faut donc nous préparer à un grand voyage, mon ami.

– Je suis prêt à suivre Votre Grâce au bout du monde, répondit Dagobert.

– Non pas au bout du monde, mais à Paris, reprit dom Jérôme.

Tu le sais, un prieur-abbé ne peut quitter son couvent sans la double autorisation de son supérieur et de l'évêque de son diocèse.

J'ai fait cette demande, et je pense qu'elle me sera accordée.

Dans un mois, si je ne me trompe pas sur mon mal, mes forces commenceront à revenir, et je pourrai me mettre en route.

– Et nous emmènerons la demoiselle ? dit Dagobert.

– Sans doute. Nous irons chercher sa fortune d'abord et ensuite...

Dagobert tressaillit, car dom Jérôme s'était subitement arrêté.

– Ensuite ? dit le forgeron dont la voix s'altéra légèrement.

Dom Jérôme était devenu tout rêveur :

– Jeanne, dit-il enfin, est une fille de grande naissance, et elle sera certainement fort riche.

– Ah ! fit le pauvre Dagobert.

– Il ne manquera pas de beaux gentilshommes loyaux et braves qui se disputeront sa main... car il faudra songer à la marier, mon ami, à lui trouver un protecteur digne d'elle...

– Sans doute, fit Dagobert d'une voix étranglée.

– Et dis-moi, continua dom Jérôme, ne vois-tu pas déjà rôder, par-ci par-là, à l'entour du couvent, de jeunes et brillants cavaliers qui, sous prétexte de chasser ou de te faire ferrer leurs chevaux...

Dagobert tressaillit et un nuage passa sur son front.

– Pourquoi te troubles-tu ? demanda dom Jérôme avec étonnement.

Quelques gouttes de sueur venaient au front de Dagobert.

– Votre Grâce a raison, dit-il enfin, plus d'un gentilhomme vient rôder autour de ma forge, moins pour faire ferrer son cheval que pour regarder la demoiselle... Un surtout...

– Ah ! fit dom Jérôme, un surtout ?

– Oui, monseigneur.

– Jeune ?

– Vingt ans.

– Beau ?

– Oui, dit encore Dagobert.

– Riche, sans doute ?

– Je le crois.

– Et noble ?

– On l’appelle le comte des Mazures.

Ce fut un coup de théâtre. Dom Jérôme se leva de son fauteuil où le mal le clouait ; il se leva violemment, l’œil en feu, et une indignation subite éclata sur son visage, qui retrouva en ce moment toute sa virilité d’autrefois.

– Quel nom as-tu prononcé là ? s’écria-t-il.

– Le comte des Mazures, répéta Dagobert stupéfait.

– Oh ! le misérable ! dit dom Jérôme.

Cette épithète était tellement en désaccord avec la réputation dont Lucien jouissait dans la contrée, que Dagobert protesta tout court.

– Il est impossible, dit-il que Votre Grâce ne fasse pas quelque méprise. Le comte Lucien des Mazures est un jeune homme doux et bon que tout le monde aime, et pour qui l’on se ferait tuer volontiers.

Et Dagobert, dans sa rude franchise, se mit à faire l’éloge de Lucien, à raconter tout ce qu’il savait de son caractère, de ses mœurs, de ses habitudes, ajoutant d’une voix émue :

– Certes, monseigneur ; hier encore, si vous m’aviez dit : La demoiselle sera riche autant qu’elle est noble et, il lui faut chercher un époux, j’aurais répondu : Celui qui l’aime et qui est digne d’elle...

– Il l’aime ! exclama dom Jérôme.

– Je le crois, balbutia Dagobert.

– Mais où l'a-t-il vue ? où l'a-t-il rencontrée ? demanda dom Jérôme avec une animation croissante.

– Eh ! monseigneur, répondit Dagobert, quand je travaille et que je suis tout seul, la demoiselle descend de sa chambre ; elle vient s'asseoir dans un coin de la forge, elle jase avec moi comme un petit merle, et ça n'est pas d'aujourd'hui, comme vous pensez bien, car voilà sept années qu'elle vit sous mon toit.

– Après ? après ? fit dom Jérôme d'une voix pleine d'angoisse.

– Dame ! un jour, il y a six mois de cela, un jeune homme est venu faire ferrer son cheval. C'était M. Lucien. La demoiselle était dans la forge. Ils se sont vus, ils ont causé. Puis, le jeune homme est revenu quinze jours après, puis encore la semaine qui a suivi... Que voulez-vous que j'y fasse ?

– Rien, dit dom Jérôme.

Puis, après un moment de silence :

– Maintenant, dit-il, écoute-moi bien.

– Oui, monseigneur.

– Tu n'es qu'un paysan et un forgeron, mon pauvre Dagobert, mais tu es un honnête homme.

– Ça, je m'en vante.

– Un abîme creusé par les préjugés sociaux existe entre toi et Jeanne...

Dagobert ne répondit pas.

– Eh bien ! poursuivit, dom Jérôme, j'aimerais mieux la voir devenir la femme de Dagobert le forgeron que celle du comte des Mazures.

– Mais..., balbutia Dagobert frémissant.

– Toute cette race a du sang sur les mains, acheva dom Jérôme, avec un accent d'horreur.

Et comme Dagobert jetait un cri, le moine reprit :

– J'ai quitté ce monde, j'ai offert à Dieu ce qu'il me laissait de vie, je suis devenu prêtre, et un prêtre ne doit avoir que des sentiments d'indulgence, d'amour et de charité. Eh bien ! malgré moi, en t'écoutant, je sens le vieil homme reparaître en moi et parler plus haut que le prêtre.

» Dagobert, Dagobert ! écoute-moi, continua dom Jérôme d'une voix fiévreuse, la demoiselle n'est plus en sûreté chez toi. Si le comte des Mazures y revient, et dusses-tu lui fendre la tête avec ton marteau...

– Ah ! monseigneur, dit Dagobert, je vous jure que ce mot-là me suffit.

Dom Jérôme joignit les mains.

– Mon Dieu ! murmura-t-il, rendez-moi donc un peu de force ; faites que, pour la dernière fois de ma vie, je puisse encore monter à cheval et aller à Paris. Après, mon Dieu, quand j'aurai rempli la promesse faite à mon vieux frère d'armes, je reviendrai m'ensevelir ici.

Dagobert le regardait toujours, et une angoisse indicible lui serrait le cœur.

– Qu'as-tu fait de la bague ? lui demanda dom Jérôme ?

– La voilà, répondit Dagobert.

Et il tendit sa main gauche, à l'annulaire de laquelle il avait passé le joyau. Mais au premier coup d'œil, ce n'était plus un anneau d'or. C'était une bague de fer bruni. Et comme dom Jérôme lui en témoignait sa surprise :

– Le meilleur moyen de ne jamais la perdre, dit-il, était de la mettre à mon doigt. Seulement, un pauvre diable comme moi, ayant un anneau d'or, eût attiré l'attention et éveillé la curiosité. Je l'ai laissée noircir dans ma forge et une couche de fumée couvre les armoiries.

Dom Jérôme fit un signe de tête pour approuver ce qu'avait fait Dagobert.

– Maintenant, lui dit-il, tu m'as entendu et compris, n'est-ce pas ?

– Oui, monseigneur.

– Dans un mois au plus tard, nous nous mettrons en route.

– Oui, monseigneur.

– Et d'ici-là veille sur Jeanne.

– Oh ! comptez sur moi.

Et l'œil de Dagobert eut un éclair de dévouement et de fidélité. Le forgeron s'en alla.

Comme il arrivait à la grille du couvent, le frère portier lui dit :

– On a besoin de toi, Dagobert.

– Où cela ?

– À la forge.

Le cœur de Dagobert se prit à battre.

Quand il fut hors du couvent, il vit un cheval attaché à la devanture de la forge.

Un homme était auprès.

Dagobert reconnut Benoît le bossu et le cheval de Lucien.

Alors, la haine au front, il entra brusquement dans la forge.

Lucien était assis auprès de Jeanne rougissante.

VI

Rejoignons maintenant la comtesse Aurore que nous avons laissée en compagnie du baron Nestor de Beaulieu et du chevalier Michel de Valognes, sur la route de Sully-la-Chapelle.

Pâle et frémissante de colère, Aurore demandait au chevalier la preuve de ce qu'il avançait.

Le chevalier avait répondu :

– Cette preuve, je suis prêt à vous la donner, comtesse.

– Sur-le-champ ?

– Sur-le-champ.

– Alors, dit l'altière jeune fille, parlez, je vous écoute.

– Ce n'est point une parole, c'est un fait qui sera ma réponse, dit le chevalier.

– Un fait ?

– Oui.

– Expliquez-vous, monsieur !

– Comtesse, reprit M. de Valognes, si vous voyiez Lucien entrer à la forge de la Cour-Dieu seriez-vous convaincue ?

– Oui et non.

– Ah !

– Sans doute, reprit Aurore. Il peut bien se faire qu'en effet le cheval de Lucien soit déferré.

– Mais si, tandis que le forgeron ajustera le fer et posera le pied du cheval, si vous voyiez Lucien assis dans la forge, causant avec la donzelle et lui faisant les doux yeux...

– Oh ! alors, je ne douterais plus, répondit Aurore, dont les yeux étaient pleins d'éclairs.

– C'est là précisément, ce que je veux vous montrer.

La comtesse Aurore avait déjà tourné bride et elle galopait dans la direction de la Cour-Dieu.

– Ah ! ça mon cher, dit alors le baron qui avait rangé son cheval tête à tête de celui du chevalier, vous êtes donc, bien sûr de votre fait ?

– Très sûr.

– Vous croyez que le cheval de Lucien est déferré ?

– Je n'en sais rien, mais je suis certain qu'il est à la forge.

– Dieu vous entende !

– D'ailleurs, dit le chevalier, qui ne risque rien, n'a rien.

Bientôt il ne fut plus possible de trotter, et, peu après, le chevalier s'arrêta et dit :

– Il faut laisser nos chevaux ici.

La comtesse mit pied à terre.

Enfin, il arriva le premier à la lisière du bois, et se retournant il dit à Aurore :

– Voyez, comtesse.

Aurore s'approcha, et, appuyée à un tronc d'arbre, elle vit distinctement, aux dernières clartés du jour, le cheval de Lucien attaché à la porte de la forge, dont elle était séparée par une distance, d'à peine cent pas.

La forge ne fonctionnait pas. Dagobert était encore au couvent.

Cependant Aurore crut voir confusément un homme et une femme assis dans la forge.

– Oh ! nous avons le temps, dit le chevalier ; il n'est pas près de partir. Attendons la nuit.

En novembre, la nuit arrive rapidement et tout d'un coup.

Il n'y avait pas dix minutes que la comtesse et ses compagnons étaient cachés derrière les derniers arbres de la forêt que les dernières lueurs du crépuscule s'éteignirent.

Alors la forge s'éclaira, et la comtesse put voir distinctement ce qui se passait à l'intérieur.

Tandis que Benoît le bossu se tenait respectueusement à l'extérieur, auprès du cheval, Lucien était assis auprès de la jeune fille et causait avec elle.

La comtesse sentit tout son sang affluer à son cœur, et ses doigts crispés se mirent à froisser le manche de sa cravache.

– Eh bien ! dit le chevalier, doutez-vous encore maintenant ?

– Non, non, dit-elle avec un accent de haine ; mais je me vengerai cruellement... soyez tranquille !

– Comtesse, dit à son tour M. de Beaulieu, maintenant que vous avez vu, je crois que nous ferions bien de rejoindre nos chevaux.

– Non, dit-elle d'un ton impérieux, je veux voir encore... je veux voir jusqu'au bout.

* *

*

Ce fut en ce moment-là que Dagobert sortit du couvent, chancela à la vue du cheval de Lucien, sentit un nuage passer sur son front, puis entra dans la forge comme un ouragan.

À sa vue, Jeanne rougit plus encore... Quant à Lucien, il pâlit légèrement et se leva avec une certaine vivacité.

– Mon bon Dagobert, dit-il, voici plus d'une heure que je t'attends... j'ai encore besoin de tes services.

La physionomie ouverte du jeune homme, son accent un peu ému bouleversèrent Dagobert.

– Monsieur le comte, dit-il, je n'ai plus de fers, et il est trop tard pour en forger un.

– Ah ! fit le jeune homme avec indifférence.

– Mais, poursuivit Dagobert, il y a à Sully un excellent maréchal, et qui est mieux outillé que moi. C'est à une lieue d'ici. Passez-y. Ça ne vous détournera pas beaucoup.

La voix de Dagobert tremblait tandis qu'il parlait ainsi, et Lucien qui, en toute autre circonstance, se fût étonné peut-être, Lucien baissait la tête.

– À propos, monsieur le comte, dit encore Dagobert, puisque je vous trouve, je vais vous faire une commission.

– À moi ?

– Une commission que j'ai pour vous, répéta Dagobert.

Et il fit un pas vers la porte. Ce que voyant, Jeanne, qui était, toute tremblante aussi, comprit que Dagobert ne voulait pas parler devant elle, et elle se dirigea en toute hâte vers l'escalier.

Dagobert la suivit des yeux.

Mais, quand elle eut disparu, il revint vers Lucien qui était pâle d'émotion.

– Monsieur le comte, lui dit-il, ce n'est pas précisément une commission que j'ai à vous faire.

– Ah ! qu'est-ce à dire ?

– C'est un bon conseil que j'ai à vous donner.

La fierté aristocratique de Lucien se révolta.

– Par exemple ! dit-il, voilà qui est curieux.

– Curieux ou non, dit Dagobert, il faudra que vous m'écoutiez, monsieur le comte.

Le forgeron avait dans la voix un accent d'autorité qui domina un instant le jeune homme.

– Voyons, dit-il, je t'écoute, Dagobert.

– Vous avez un mauvais cheval, monsieur le comte.

– Tu crois ?

– Et vous feriez bien d'en changer.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il use trop de fers.

Lucien se redressa.

– C'est-à-dire, fit-il, que tu trouves peut-être que je viens trop souvent ici ?

– Je ne voulais pas vous le dire, monsieur le comte.

Le forgeron, en parlant ainsi, évitait de regarder Lucien en face.

Mais le jeune homme l'entendit et reprit d'une voix ferme :

– Écoute-moi, Dagobert, je suis jeune, je suis noble, je suis riche...

– Je sais tout cela, monsieur le comte.

– Et j'aime ta filleule.

Dagobert dit encore :

– Je le sais.

– Je ne suis pas de mon siècle, poursuivit Lucien. Je méprise les préjugés de ma caste. Je veux épouser la femme que j'aime.

Dagobert ne répondit pas.

– Autant te dire cela aujourd'hui que demain, continua le jeune homme. Veux-tu que je fasse ta filleule comtesse ?

Il s'attendait à voir tomber Dagobert à ses genoux. Il n'en fut rien.

Le forgeron, tandis que Lucien parlait, s'était appuyé à son enclume et, machinalement, il avait saisi son marteau.

Aux derniers mots de Lucien, il s'empara de cet outil formidable et le fit pirouetter au-dessus de sa tête.

– Monsieur le comte, dit-il, écoutez-moi bien, ma filleule n'est pas faite pour vous. Je ne suis qu'un pauvre forgeron et vous êtes un grand seigneur ; mais je suis dans ma maison comme mon père y était avant moi, mais je ne suis point votre vassal et je ne vous dois point obéissance. Je vous prie... et je vous défends au besoin de remettre jamais les pieds ici.

– Dagobert.

– C'est mon dernier mot, dit le forgeron.

Et brandissant toujours son marteau, il ajouta d'une voix sourde et sans éclats :

– Monsieur le comte, vous m'avez entendu. Je vous jure que si vous insistiez pour rester, tout noble que vous êtes et tout manant que je suis, je vous assommerais !...

Il avait dit cela à voix basse, si basse même que Jeanne, qui cependant était aux aguets dans sa chambre, n'avait rien entendu.

– Sortez ! ajouta-t-il.

Lucien était pâle de colère et de honte.

Il ne bougeait pas.

– Mais partez donc ! répéta le forgeron, qui décrivit un moulinet terrible avec son marteau au-dessus de sa tête.

VII

Lucien était gentilhomme : il avait l'orgueil de caste.

Il sentit donc, aux menaces de Dagobert, le rouge de la honte lui monter au visage, et il porta la main à son couteau de chasse, qui remplaçait en ce moment son épée.

Dagobert eut un éblouissement.

Avant que Lucien eût dégainé, le forgeron avait jeté son marteau, fait un bond sur le gentilhomme et l'avait saisi par le milieu du corps.

On le sait, Dagobert était d'une force herculéenne et proportionnée à sa haute taille.

On disait volontiers dans le pays : « Fort comme Dagobert. »

Il appréhenda donc Lucien des Mazures à la taille, l'enleva de terre comme il eût fait du plus petit de ses marteaux, et le serra si fort que le jeune homme en perdit la respiration et ne put crier.

Sortir de la forge, placer Lucien sur son cheval, lui mettre la bride à la main, en lui disant :

– Mais allez-vous en donc ? fut pour le forgeron l'histoire de dix secondes.

Ahuri, meurtri, sans voix, sans haleine, Lucien se trouva donc en selle avant d'être revenu de sa stupeur.

Benoît le bossu, épouvanté du visage bouleversé de Dagobert, se mit à lâcher le cheval, sur la croupe duquel, en même temps qu'il plaçait Lucien en selle, le forgeron appliqua une claque vigoureuse qui produisit l'effet d'un coup de fouet.

Le cheval, qui était chatouilleux, se cabra à demi et bondit en avant.

La nécessité de conserver l'équilibre força Lucien de prendre son assiette ordinaire, et il se trouva à trente pas de la forge, avant d'avoir même pu tirer son couteau de chasse.

Dagobert était déjà rentré dans la forge et il en fermait la porte.

Alors un sentiment de rage indéfinissable s'empara de Lucien. Malgré Benoît, qui lui disait :

– Il faut vous en aller, monsieur le comte.

Malgré le sentiment de son impuissance, Lucien était tellement furieux qu'il fit faire volte-face à son cheval et revint vers la forge, en disant :

– Manant, tu ne périras que de ma main.

Dagobert avait fermé sa porte.

Une porte de chêne, toute parsemée de gros boutons et derrière laquelle s'arc-boutaient à l'intérieur deux belles barres de fer.

Néanmoins le jeune homme hors de lui se mit à frapper du pommeau de son couteau de chasse en criant :

– Ouvre, misérable, ouvre ! ou je te ferai périr sous le bâton.

Ce ne fut pas la porte qui s'ouvrit, mais une fenêtre.

La fenêtre de la chambre de Jeanne.

La jeune fille s'y montra et d'une voix désolée, elle cria à Lucien :

– Monsieur le comte, au nom du ciel, allez-vous en et n'exaspérez pas mon parrain.

– Non, mademoiselle, répondit Lucien avec emportement, votre parrain m'a outragé, alors que je lui disais que je vous aime... et que je voulais...

Jeanne n'en entendit pas davantage.

Toute rouge et toute confuse, elle avait refermé précipitamment la fenêtre.

Mais, au même instant, une autre fenêtre s'était ouverte.

La fenêtre de la chambre de Dagobert.

Et le forgeron cria à Lucien :

– Monsieur le comte, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Allez-vous en.

– Je te ferai périr sous le bâton ! répéta Lucien hors de lui ; je mettrai le feu à ta maison...

– C'est vous qui avez le feu dans la tête, répliqua Dagobert, et je vais vous éteindre.

– Gare là-dessous, monsieur Lucien ! cria Benoît le bossu, qui vit Dagobert disparaître un moment, puis revenir à la fenêtre un broc de terre à la main.

Mais Lucien n'eut pas le temps de se garer.

Le broc était plein d'eau, et son contenu, versé par les mains de Dagobert, tomba comme une douche salutaire sur la tête échauffée du noble comte.

Lucien se calma presque subitement.

Il jeta un cri d'étonnement plutôt que de colère et obéit à cette première sensation désagréable qu'on éprouve au contact d'un corps glacé, qu'il soit solide ou liquide.

Cependant, il est probable que ce dernier procédé de Dagobert ne lui eût pas fait lâcher pied, si un éclat de rire n'eût traversé l'espace et ne fût venu jusqu'à lui.

Un éclat de rire moqueur, strident, qui paraissait venir de la lisière du bois.

Et Lucien sentit ses cheveux inondés d'eau glacée se hérisser subitement.

L'éclat de rire n'était qu'un prélude.

Bientôt des ombres s'agitèrent à la lisière du bois et les éclats de rire redoublèrent.

Ce fut comme un dérivatif, et Lucien tourna toute sa fureur vers cet endroit.

Il mit son cheval au galop à travers les terres.

Soudain il se fit une lueur au bord de la forêt.

Une de ces torches que les chasseurs avaient coutume de porter, soit à l'arçon de leur selle, soit dans leurs fontes, s'éclaira tout à coup.

Et Lucien s'arrêta, la rage au cœur, la honte au front.

À la lueur de la torche, il venait d'apercevoir sa belle cousine la comtesse Aurore, assise sous un arbre, en compagnie du chevalier et du baron.

C'était ce dernier qui avait allumé la torche et la tenait en main.

La comtesse riait d'un rire nerveux où perçaient le dédain et la colère.

– Vrai Dieu ! mon cousin, dit-elle, vous ressuscitez à ravir, à vous tout seul, les romans de la chevalerie. Vous faites le siège d'un château-fort, à la seule fin d'enlever une belle demoiselle, c'est du pur moyen âge, cela !…

Puis, riant de plus belle :

– Il est vrai, poursuivit, la comtesse, que le château fort est une simple forge et la damoiselle une petite gardeuse d'oies et de moutons. Bravo, mon cousin !

Et sur cette dernière raillerie, la comtesse s'enfonça dans les bois, et ses deux compagnons la suivirent.

Alors, fou de colère, Lucien s'élança à leur poursuite, n'écoutant plus Benoît qui l'avertissait que le bois était très fourré sur le bord des terres, et que son cheval y passerait difficilement.

Guidé par la clarté de la torche que le baron emportait, Lucien poussait son cheval.

Celui-ci se rua au milieu des épines, cherchant un chemin et ne parvenant qu'à faire une trouée.

Durant près d'un quart d'heure, embarrassé dans des broussailles, dans des branches d'arbre et de ronces, au milieu d'une obscurité presque complète, Lucien, ivre de rage, essaya de rejoindre la comtesse et ses compagnons.

Mais ceux-ci avaient regagné par un sentier l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux.

Lucien ne s'était pas encore dégagé, qu'avec un dernier éclat de rire de la comtesse, lui arriva le bruit retentissant du galop des chevaux, qui avaient regagné la route de Sully.

– Oh ! dit-il, on ne se bat pas avec une femme, mais on se bat avec un homme, et le chevalier Michel de Valognes fera connaissance avec mon couteau de chasse.

Il avait fini par sortir des broussailles, en y laissant une partie de ses vêtements mis en lambeaux, et le cheval avait trouvé le sentier suivi par la comtesse.

Lucien gagna donc la route.

Une fois là, et bien que son cheval fut déferré et boiteux, il lui mit l'éperon au flanc.

La route faisait un coude, nous l'avons dit déjà.

Parvenu à ce coude, Lucien vit briller dans l'éloignement la torche de M. de Beaulieu qui galopait en avant, comme un coureur.

Et, à la lueur de cette torche, Lucien vit distinctement sa cousine, et le chevalier chevauchant côte à côte.

Benoît le bossu ne l'avait point quitté.

Il avait sans cesse bondi à côté de lui, essayant parfois de le calmer.

– Monsieur Lucien, disait-il, monsieur Lucien… arrêtez-vous, que je vous parle.

Lucien finit par entendre cette voix.

– Que veux-tu ?

– Est-ce que vous allez courir après eux ?

– Certainement.

– Il ne faut pas faire cela, monsieur Lucien…

La voix grave et mélancolique de Benoît fit tressaillir Lucien, et ramena presque subitement un peu de calme et de présence d'esprit dans son cœur et dans son cerveau.

– Tenez, monsieur Lucien, reprit Benoît, voici la route des bois Thomas.

Au lieu de nous en aller par Sully ; allons-nous en droit à Beaurepaire par les bois. Je sais bien que votre cheval est déferré ; mais vous le tiendrez sur l'herbe, et il ne se gravera pas le sabot plus qu'il ne le ferait sur la route d'ici à Sully.

– Tu m'accompagneras donc ? dit Lucien.

– Oui, parce que je veux jaser un brin avec vous, monsieur Lucien.

Benoît avait subitement pris un certain ascendant sur le jeune gentilhomme.

– C'est une soirée de malheur, voyez-vous, monsieur Lucien, continua le bossu lorsqu'ils eurent quitté la route pour prendre le chemin de la forêt ; et tout cela ne serait pas arrivé si vous m'aviez écouté voici deux heures.

Lucien ne répondit pas, tant il sentait la justesse de ce reproche.

Le Bossu s'était de nouveau placé à la gauche du gentilhomme, lequel, avait, en prenant un autre chemin, mis son cheval au pas.

– Je ne connais pas M. de Beaulieu, reprit Benoît. Je n'ai donc pas de mal à en dire. Mais je connais M. le chevalier de Valognes.

– Ah ! fit Lucien.

– C'est un méchant homme.

– Tu crois ?

– Et qui est amoureux de mam'zelle Aurore.

Lucien tressaillit.

– C'est lui qui aura tout dit à la comtesse.

– Quoi donc ?

– Que vous alliez souvent rôder autour de la forge de Dagobert.

À ce nom, la colère apaisée de Lucien se réveilla.

– Oh ! celui-là, dit-il je le châtierai.

Benoît n'était qu'un pauvre garçon, né dans les bois et allant pieds nus.

Néanmoins il eut le courage de ne pas être de l'avis d'un gentilhomme.

– Si vous faites cela, monsieur Lucien, dit-il, vous aurez tort.

– Tort, dis-tu ?

– Dagobert est dans son droit...

– Oh ! par exemple !

– Dagobert est un paysan comme moi, voyez-vous, monsieur Lucien, mais nous avons notre honneur tout comme les nobles. Vous voulez séduire sa filleule...

À ces mots, Lucien fit un brusque mouvement sur sa selle et faillit perdre l'équilibre.

– Ah ! tu crois cela ? fit-il.

– Pardine !

– Eh bien ! tu te trompes, Benoît.

– Oh ! monsieur Lucien...

– J'aime Jeanne...

– Ah ! vous voyez...

– Mais je n'en veux pas faire ma maîtresse...

Benoît tressaillit à son tour et regarda Lucien comme s'il eût vainement cherché le sens mystérieux de ses paroles.

– Écoute, reprit le jeune homme, je n'ai pas de préjugés de race, moi ; Jeanne est belle, elle est vertueuse, je l'aime et j'en veux faire ma femme.

Benoît étouffa un cri d'étonnement.

– Et c'est au moment où je lui disais cela, continua Lucien, que Dagobert m'a traité comme tu as vu...

– Êtes-vous bien sûr qu'il vous ait entendu ?

– Sans doute.

– Qu'il vous ait compris ?

– Je parlais clairement, ce me semble.

– C'est drôle tout de même ça, fit Benoît.

Et le bossu tomba en rêverie profonde.

Puis tout à coup, relevant la tête :

– Écoutez, monsieur Lucien, dit-il, je sais bien que Dagobert a mal agi, si c'est comme vous le dites, et qu'il s'est mis dans un mauvais cas ; mais c'est égal, il faut que vous me fassiez une promesse.

– Laquelle ?

– De ne pas porter plainte contre lui, et de ne rien faire que vous ne m'ayez revu.

– Que veux-tu donc faire ?

– Je vais aller trouver. Dagobert.

– Et puis ?

– Et nous nous expliquerons.

– Ah !

– Et je serai demain matin à Beaurepaire, et je vous dirai ce qu'il en est. Me le promettez-vous ?

– Soit.

– À demain donc ?

– À demain, répondit Lucien.

Le bossu lâcha la croupe du cheval sur laquelle il s'appuyait.

– Au revoir, monsieur Lucien, dit-il encore.

Et il s'éloigna, redescendant en courant la ligne forestière des bois Thomas.

VIII

Dès lors, Lucien se trouva seul en forêt.

Son cheval, comme tous les percherons, avait le pas allongé. Il était descendu dans cette partie de la forêt qui forme une sorte d'entonnoir et qu'on appelle les Malzigues.

Malgré l'obscurité de la nuit, Lucien aperçut un poteau indicateur au milieu d'un rond-point.

À ce rond-point aboutissaient quatre routes.

L'une venait de Sully, l'autre de Chambon, une troisième de la Cour-Dieu, et la quatrième du château de Beaurepaire, qui n'était plus distant que d'une demi-lieue.

Comme il arrivait sur le poteau, le jeune comte des Mazures tressaillit.

Une masse noire, venait de se mouvoir tout à côté.

Lucien avança encore, et il reconnut un homme à cheval.

– Holà ! cria-t-il en portant la main à sa fonte, dans laquelle était une carabine.

– Mon cher comte, répondit une voix railleuse, n'ayez aucune crainte, je ne suis pas un malfaiteur.

Lucien eut un mouvement de joie sauvage.

Il avait reconnu cette voix.

C'était la voix du chevalier de Valognes.

Et le chevalier poussa son cheval à la rencontre de celui de Lucien.

– Ah ! c'est vous ? fit ce dernier dont la voix se prit à trembler de colère.

– C'est moi, mon cher comte.

– Vous avez pris, ce me semble, un singulier chemin.

– En le prenant, je savais que je vous rencontrerais.

– En vérité !

– Car j'ai un message pour vous...

– Et de qui ?

– Vous le devinez, n'est-ce pas ?

– Peut-être.

– C'est un message de la comtesse.

– Verbal ou écrit ?

– Écrit, mon cher. Elle s'est fait un pupitre du pommeau de sa selle, le baron l'a éclairée avec une torche, et je lui ai donné une feuille arrachée à mes tablettes. Le billet est au crayon, mais d'une écriture fort lisible.

– Donnez, fit dédaigneusement Lucien, je le lirai quand j'y verrai clair.

– Oh ! dit le chevalier, j'ai une torche dans ma fonte. Si vous le désirez, je vais battre le briquet.

– C'est parfaitement inutile, répondit Lucien, d'autant plus que j'ai à vous parler...

– À moi ?

– Oui, chevalier, et de choses beaucoup plus pressées.

– Vraiment !

– Chevalier, reprit Lucien, j’ai à vous dire que vous êtes un lâche !

L’apostrophe était rude ; mais elle ne déconcerta pas M. de Valognes.

– Et pourquoi donc suis-je un lâche ? demanda-t-il froidement.

– Un lâche et un traître ! dit Lucien.

– Si c’est une provocation, mon cher comte, dit le chevalier sans se départir de son calme, vous prenez mal votre temps, et elle est même inutile.

– Vous ne vous battrez pas ?

– Au contraire. Par conséquent, je trouve qu’il est bien inutile de m’outrager. Demain, je serai à vos ordres.

– Et dans quel endroit vous plaît-il nous égorger ? demanda le chevalier qui avait toujours l’accent railleur.

– Ici, chevalier.

– Au fait, l’endroit est charmant. Seulement, vous pensez bien que je ne vais pas y coucher pour vous attendre, et comme le chemin que vous suivez est également le mien, nous allons faire route ensemble.

– Les chemins sont à tout le monde, dit sèchement le jeune comte des Mazures.

Et il rangea son cheval d’un côté, sur la ligne forestière, tandis que le chevalier côtoyait le fossé opposé.

Tous deux continuèrent leur route au pas, sans se presser, comme il convient à deux hommes qui dans quelques heures, mettront l'épée à la main.

Depuis que Benoît le bossu avait quitté Lucien, celui-ci était allé constamment au pas.

Le bossu, nous l'avons dit, courait comme un dératé, et il connaissait tous les chemins de forêt qui abrègent la distance. Au lieu de redescendre la ligne des bois Thomas jusqu'à la route de Sully, il s'était jeté dans un sentier qui tombait directement dans la vente en exploitation, traversait les terres du couvent et aboutissait à la forge.

Il ne lui avait pas fallu un quart d'heure pour franchir cette distance.

Dagobert avait rouvert la devanture de sa forge, et il s'était remis à travailler fort tranquillement et comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Benoît était entré.

– Ah ! te voilà, garnement ? lui dit le forgeron.

– Pourquoi me parles-tu mal, Dagobert ? lui dit le bossu. Je ne t'ai jamais fait de mal.

– Non, mais tu étais avec ce comte de malheur que j'ai jeté à la porte.

– Et tu as eu bien tort, Dagobert.

– Ah ! tu crois ?

– Certainement, dit Benoît, car c'est un brave jeune homme, bon et pas fier, M. Lucien.

– Je ne dis pas non.

– Et qui aime mam'zelle Jeanne...

– Tais-toi.

Et l’œil de Dagobert étincela de colère.

– À preuve qu’il veut l’épouser, dit encore Benoît.

Il s’attendait à une exclamation de Dagobert. Il s’imaginait que le forgeron allait manifester soit de l’étonnement, soit de l’incrédulité.

Rien de tout cela n’arriva. Dagobert continua à battre son fer.

– Je te dis qu’il veut l’épouser, répéta Benoît stupéfait de ce calme.

– Je le sais, dit froidement Dagobert.

– Eh bien !

– Eh bien ! je ne veux pas, moi.

– Tu... ne... veux pas ?

– Non.

– Mais... c’est de la folie !...

Dagobert quitta son marteau, remit le morceau de fer dans la forge, s’approcha de Benoît, lui posa sa large main sur l’épaule et lui dit :

– Regarde-moi et écoute-moi bien. Jamais M. le comte des Mazures ne sera le mari de Jeanne.

– Mais... pourquoi ?

– Parce que non seulement je ne le veux pas, mais parce que quelqu’un de plus haut placé que moi, en qui j’ai foi comme en Dieu, ne le veut pas non plus.

– Et... ce quelqu’un...

– C’est dom Jérôme, répondit Dagobert.

Et comme Benoît demeurait stupéfait, Dagobert lui dit encore :

– Je suis sûr que c’est le comte qui t’envoie.

– Oui, dit Benoît.

– Eh bien ! maintenant que tu m’as entendu, va lui porter ma réponse.

Et Dagobert prit Benoît par les épaules et le poussa hors de la forge.

IX

– Monsieur Lucien, dit Benoît qui était un peu essoufflé, j'ai pensé que je vous rattraperais, c'est pour ça que je suis venu.

Et Benoît, qui était non moins ému, s'arrêta, attendant que le jeune comte le questionnât.

– N'était-il pas convenu que tu viendrais demain au château ? dit Lucien.

– C'est ma foi bien vrai, ça, monsieur.

– Quand tu aurais vu Dagobert ?

– Toujours vrai, monsieur Lucien.

– Alors... pourquoi cours-tu après moi ?

– Mais parce que... je l'ai vu...

– Tu as vu Dagobert ?

Et la voix de Lucien s'altéra. Benoît baissa la tête.

– Oui, monsieur, dit-il, je l'ai vu.

– Ah !

Et tout tremblant, Lucien attendit. Voyant qu'il ne le questionnait plus, Benoît fit un effort et se décida à parler.

– Voyez-vous, monsieur Lucien, dit-il, Dagobert pense comme moi.

– Et que penses-tu, toi ?

– Que mam’zelle Jeanne et vous... Eh bien...

– Eh bien ! quoi ?

– Ça ne peut pas aller.

– C’est-à-dire qu’il refuse ?

Benoît fit un signe de tête affirmatif.

– Et quelle raison ose-t-il donc donner pour cela ? fit Lucien d’un ton de hauteur.

– Il dit, répondit Benoît, que ce n’est pas à lui à disposer de la main de sa filleule.

– Ah ! ah !

– Qu’au-dessus de lui il y a quelqu’un qui...

– Et ce quelqu’un... ?

– C’est dom Jérôme.

– Le prieur du couvent ?

– Oui, monsieur Lucien.

La surprise qu’éprouva Lucien à cette révélation fit diversion à sa colère.

– Vraiment, dit-il, cela dépend de dom Jérôme ?

– Oui.

L’espérance revint au cœur de Lucien.

– Alors, dit-il, tout ira bien.

– Ah ! fit Benoît.

– Je ne connais pas ce moine, poursuivit M. des Mazures, mais on dit tout bas que c’est un homme du monde, un gentil-

homme qu'un chagrin d'amour a jeté dans la vie monastique. J'irai le trouver... Je lui parlerai de mon amour... Je me jetterai à ses genoux s'il le faut...

Benoît secoua la tête.

– Monsieur Lucien, dit-il, il ne faut pas vous faire des illusions, croyez-moi.

– Et pourquoi donc ce moine me refuserait-il ?

– Je ne sais pas, répondit Benoît ; mais c'est lui qui ne veut pas, toujours.

– Comment, lui ?

– C'est Dagobert qui le dit. Et vous pouvez m'en croire. Dagobert ne ment jamais.

– Ah ! Dagobert dit cela ?

– Oui, monsieur.

M. des Mazures était pâle et frémissant.

– Voyez-vous, monsieur, continua Benoît, je ne suis qu'un paysan, mais j'ai ma petite « jugeotte » tout comme un autre, et j'ai bien vu...

– Qu'as-tu vu ?

– Que pour que Dagobert se mît ainsi en fureur, lui qui est un vrai mouton, je crois qu'on lui a parlé... qu'on lui a donné des ordres...

– Qui donc peut donner des ordres à Dagobert ?

– Dom Jérôme.

– Ah !

– Quand nous sommes arrivés à la forge, vous savez que Dagobert était au couvent.

– Sans doute.

– Il était chez dom Jérôme. Et quand il est sorti, ce n'était plus le même homme. Lui qui est toujours doux et calme...

– Benoît, interrompit brusquement Lucien, dont mille pensées heurtaient en ce moment le cerveau bouleversé, écoute-moi.

– Parlez, monsieur le comte.

– Veux-tu te charger d'un message pour dom Jérôme ?

– Certainement, monsieur.

– Aller le trouver, ce soir même, et lui dire que je le supplie de me recevoir demain matin, à l'issue de la messe ?

– Je ne demande pas mieux, mais...

– Mais quoi ?

– Il faut que vous me donniez un message écrit, car nous n'entrons pas au couvent comme nous voulons, nous autre, pauvres diables. Ils ont beau marcher nu-pieds, les moines, ils sont encore plus fiers que les nobles.

Lucien laissa flotter la bride sur le cou de l'animal, se fit de sa selle un pupitre et se mit à écrire le billet suivant :

« Le comte Lucien des Mazures, habitant le château de Beaurepaire, désirerait entretenir Sa Grâce dom Jérôme, le prieur-abbé du couvent de la Cour-Dieu, le plus tôt possible, d'une affaire de la plus haute importance.

« Il ose espérer que dom Jérôme ne refusera pas de le recevoir demain matin, à l'issue des offices, et il a l'honneur de se dire

« de Sa Grâce le prieur-abbé

« le très humble et très obéissant

« serviteur et frère en Dieu.

« Lucien des Mazures. »

Ce billet écrit, Lucien le plia et le remit à Benoît.

– Va, lui dit Lucien, et demain rapporte-moi la réponse de bon matin.

– Je serai à Beaurepaire au petit jour, répondit le bossu.

Et il partit en courant.

Lucien se remit à chevaucher aux côtés du chevalier.

Le silence se rétablit pendant quelques minutes entre, les deux adversaires.

Puis tout à coup le chevalier le rompit.

– J'ai horreur de la solitude, monsieur.

– Ah ! vraiment !

– Et du silence.

– Je ne l'aime pas non plus.

– Nous avons encore un bout de chemin à faire ensemble, je crois.

– Environ une demi-lieue.

– Si vous voulez, nous causerons.

– Soit !

– Oh ! de ce que vous voudrez, dit le chevalier.

– Cela m’est indifférent.

– Du couvent de la Cour-Dieu et de ce prieur romanesque qu’on appelle dom Jérôme...

Lucien tressaillit.

– Je crois que je le tiens ! pensa le chevalier.

Et il poussa son cheval près de celui du comte.

X

– Mon cher comte, dit alors le chevalier, vous m'avez traité de lâche, par conséquent, rien ne saurait plus empêcher notre rencontre de demain matin. Cependant, comme il n'est pas d'usage de se donner des explications réciproques lorsqu'on a l'épée à la main, qu'en outre on ne sait pas ce qui peut advenir, j'aime autant vous raconter ce qui s'est passé.

– Parlez, dit Lucien avec indifférence.

– J'ai été peut-être indiscret avec la comtesse, mais j'ai cédé à un mouvement d'humeur qui, vous en conviendrez, était bien légitime.

– Soit, dit Lucien, qui était en train de faire des concessions pour l'amour de la belle Jeanne.

– Vous nous avez traités de fort haut, votre cousine, le baron et moi, à propos de ce paysan, poursuivit le chevalier.

Alors, dans un accès de colère, je me suis écrié : « Voilà pourtant où mène la fréquentation du forgeron de la Cour-Dieu. »

– Ah ! vous avez dit cela ? fit Lucien.

– Cela uniquement, mon cher comte. Mais la comtesse est curieuse.

– Ah !

– Elle a voulu savoir pourquoi vous fréquentiez le forgeron.

Et le baron, qui est un bélître, et à qui j'avais beau faire des signes, s'est hâté d'ajouter : Pardine, c'est à cause de la jolie fille que Dagobert tient en chartre privée.

– Il a dit cela, le baron ?

– Oui, c'est un niais.

– Et qu'a répondu ma cousine ?

– Elle a juré que cela ne pouvait être, et je disais comme elle ; mais cet imbécile de baron répondait qu'il parierait volontiers cent louis que vous étiez à cette heure même aux pieds de mam'zelle Jeanne.

Alors la comtesse s'est écriée :

– Et je tiens le pari.

Quoique j'aie pu dire ou faire, il a fallu obéir à la comtesse et la suivre. Vous savez le reste.

– Vraiment ! dit Lucien, les choses se sont passées ainsi ?

– J'ai l'honneur de vous l'affirmer.

– Alors, monsieur, dit Lucien, je suis au désespoir de ma conduite envers vous.

– Peuh ! mon cher, fit le chevalier, il y a les martyrs de l'amour, pourquoi n'y aurait-il pas les martyrs de l'amitié ?

– Monsieur...

– Je regrette, poursuivit le chevalier, que vous nous ayez fait à tous deux cette situation bizarre, car j'aurais pu vous donner un bon conseil.

Lucien eut un élan de générosité.

– Et si je retirais l'expression mal sonnante dont je me suis servi ? dit-il.

– Monsieur... fit à son tour le chevalier.

– Si je vous priais de me donner la main...

– Ah ! ma foi, mon cher comte, dit le chevalier, vous me demandez la paix de si bonne grâce que je ne puis vous refuser.

Et il prit la main de Lucien et la serra énergiquement.

Puis, il ajouta en souriant :

– Personne n'ayant été témoin de notre querelle, nous n'avons d'explications à donner à personne.

– C'est ma foi vrai, dit le comte.

– Ainsi, nous revoilà amis ?

– Parbleu !

– Alors, on peut parler à cœur ouvert ?

– Sans doute.

– Eh bien ! reprit le chevalier, tutoyons-nous donc comme par le passé.

– Soit, tutoyons-nous.

– Tu es donc bien amoureux de la petite ?

– Oh ! fit Lucien.

– Mais, cher ami, tu risques de rompre ton mariage.

– Avec qui ?

– Avec Aurore, qui t'a déjà écrit une lettre « à cheval », c'est le cas de le dire, et sans jeu de mots. Mais la colère des femmes ne tient pas du reste.

– Mon cher, répondit Lucien, que la colère de ma cousine tienne ou non...

– Eh bien ?

– Cela m’est égal.

– Bah ! on dit cela...

– Je ne l’aime pas... je ne l’aimerai jamais... et je ne serai pas son mari.

– Mais, malheureux, tu aimes donc Jeanne à en perdre la tête ?

– Je l’ai perdue, puisque je veux l’épouser.

– Tu es fou !

– Non, je veux être heureux, voilà tout.

– Une fille de rien !

– Que m’importe.

– Ma foi ! mon cher, dit le chevalier en riant, tu es le maître de ta destinée après tout. Seulement, tu aurais dû prendre cette belle résolution un peu plus tôt.

– Comment cela ?

– Tu n’aurais pas reçu un seau d’eau sur la tête.

– Mais, mon cher, répondit naïvement Lucien, c’est à la suite de ma demande en mariage que ce rustre de Dagobert m’a rudoyé ainsi.

– Mon ami, dit froidement le cavalier, pince-moi le bras, je crois que je suis endormi et que je rêve...

– Tu ne rêves pas et je viens de te dire la vérité.

– Mais alors, fit le chevalier, quelle raison donne donc ce rustre pour refuser l’honneur inespéré que tu veux bien lui faire ?

– Il dit que ce n'est pas lui qui dispose de la main de sa filleule.

– Qui donc alors ?

– Dom Jérôme.

– Ah diable ! fit le chevalier, je comprends tout alors, mon ami.

– Tu comprends tout ?

– Oui.

– Et selon toi...

– Selon moi, dom Jérôme refusera l'honneur de ton alliance avec encore plus d'obstination que Dagobert.

– Mais pourquoi ?

Le chevalier Michel de Valognes était un esprit infernal.

Personne mieux que lui ne s'entendait à ourdir la plus ténébreuse des intrigues, à imaginer la plus odieuse des fables.

– Tu me demandes pourquoi ? dit-il.

– Sans doute.

– Ne trouves-tu pas que Jeanne est bien jolie ?...

– Belle question !

– Qu'elle a les mains bien blanches, les attaches bien fines, les pieds bien petits ?

– Où veux-tu ; en venir ?

– Ne t'es-tu pas souvent dit qu'il était bien extraordinaire que le peuple possédât une créature si accomplie...

– Eh bien ?

– Eh bien ! je soupçonne que la prétendue filleule de Dagobert pourrait bien être une fille de bonne maison.

– Ah ! mon ami, si tu disais vrai ! fit Lucien qui jeta un cri de joie.

– Dont les moines ont accaparé la fortune.

– Oh ! fit le jeune comte avec emportement, si cela était...

– Eh bien ! que ferais-tu ?

– Je la prendrais sous ma protection...

– Bon !

– Et je revendiquerais son héritage.

– Mais, pour cela, il faudrait être son mari.

– Je le serai.

– Jamais, si tu t'adresses à dom Jérôme, qui ne veut pas rendre le bien volé, et trouve plus commode de la marier à un paysan.

– Mais, enfin, s'écria Lucien, j'aime Jeanne, et je veux l'épouser.

– C'est tout à fait impossible, si tu suis la marche commencée.

– Que faut-il donc faire ?

– Laisse-moi te questionner encore. Qu'as-tu écrit à dom Jérôme ?

– Je lui ai demandé une entrevue.

– Je gage qu'il te la refusera.

– Oh ! par exemple !

– Attends à demain... et... s’il refuse...

– Eh bien ?

– Je te donnerai le moyen d’épouser Jeanne si elle te plaît.

– Ah ! mon ami, fit Lucien, qui tendit la main une seconde fois au chevalier.

– Chut ! fit celui-ci. Nous voici au château. La comtesse ta mère n’est pas encore, que je sache, dans tes confidences ; et mes petits services ne te seront pas inutiles, je présume, pour la préparer à ce petit événement. Remettons donc à demain la suite de cette conversation.

Pendant le souper, Lucien s’efforça d’être gai, prétexta ensuite une grande fatigue et se retira de bonne heure dans sa chambre, tant il avait hâte d’être au lendemain.

* *

*

Le lendemain, en effet, bien avant le point du jour, Lucien était sur pied, attendant Benoît.

Benoît ne se fit pas désirer trop longtemps.

Aux premières clartés de l’aube, Lucien le vit apparaître dans l’allée forestière et il courut à sa rencontre.

Benoît apportait un billet du prieur. Ce billet disait :

« Monsieur le comte,

« Je suis souffrant, hors d’état de recevoir personne, et je ne pense pas d’ailleurs que nous ayons la moindre affaire à traiter ensemble, à moins qu’il ne s’agisse des intérêts du couvent, et, en ce cas, je vous prierai de voir le frère économe, qui a mes pleins pouvoirs.

« Dom Jérôme. »

– Tu avais raison, dit Lucien, qui revint au château le cœur plein de rage.

Et il tendit la lettre au chevalier.

Celui-ci la lui rendit après l'avoir lue, et lui dit :

– Veux-tu toujours de mon moyen ?

– Oh ! certes.

– C'est bien simple. Enlève-la.

– L'enlever !

– Sans doute.

– Mais dom Jérôme...

– Nous choisirons le moment où les moines chantent les « Matines ».

– Mais Dagobert ?

– Oh ! celui-là, dit le chevalier, je m'en charge.

– Comment ?

– Je le supprimerai quand tu voudras.

– Un crime !

– Non, dit froidement le chevalier. Mais je le ferai disparaître pendant huit jours.

Et le chevalier eut alors un rire de démon qui vient d'acheter une âme. Le comte Lucien des Mazures lui appartenait désormais.

* *

*

XI

Aurore avait la rage au cœur.

Bientôt son cheval s'arrêta à la grille du jardin à l'anglaise qui servait de parc à la Billardière.

Alors Aurore prit sa petite trompe à pavillon d'argent qui pendait à sa ceinture et se mit à sonner.

Au bruit, les domestiques accoururent.

En même temps, une fenêtre du premier étage s'ouvrit, encadra une tête de vieillard, et une voix aigre et cassée cria :

– Qu'est-ce donc ? Comment ! vous voilà de retour, Aurore ?

– Oui, mon père, répondit la comtesse.

– Vous ne dînez donc pas à Beaurepaire ?

– Non, dit Aurore.

– Pourquoi ?

– C'est encore un de ces caprices comme vous, m'en reprochez si souvent, mon père.

Aurore, à ces mots, eut un frais éclat de rire, se laissa glisser à terre, après avoir jeté la bride à un valet, entra dans le vestibule en relevant son amazone et monta lestement à l'appartement du chevalier.

Le chevalier était de fort méchante humeur.

En proie à un accès de goutte, un pied en pantoufle, et à demi couché sur une chaise-longue, il reçut sa fille assez mal.

– Vous savez, lui dit-il, que lorsque je suis souffrant, j'aime à vivre seul. Vous deviez dîner à Beaurepaire. Pourquoi ce revirement subit ?

Aurore, debout devant son père, attendit patiemment qu'il eût jeté au vent son humeur chagrine.

– Mon père, dit-elle, c'est précisément parce que vous êtes souffrant que je suis revenue.

Un sourire d'incrédulité passa sur les lèvres minces du chevalier des Mazures, petit vieillard au regard malicieux et cruel, et dont le visage ravagé exprimait le scepticisme le plus absolu :

– Vous ne m'avez pas habitué, comtesse, dit-il, à tant d'amour filial...

– Mon père...

– Dites-moi plutôt que, pour une raison ou pour une autre, il ne vous a pas plu d'aller à Beaurepaire ce soir, et je vous croirai.

Aurore eut à son tour un sourire :

– Il y a du vrai dans cela, dit-elle.

– Ah ! vous voyez bien.

– J'ai eu une petite querelle avec Lucien.

– Peuh ! fit le vieillard, querelle d'amoureux.

Un éclair passa dans les yeux d'Aurore. Elle s'assit au bas de la chaise-longue de son père et poursuivit :

– À ce propos-là, mon père, je désire causer sérieusement avec vous.

– Ah ! fit le vieillard.

– Tenez-vous beaucoup à ce que j'épouse Lucien ?

Le chevalier des Mazures fit un véritable soubresaut sur sa chaise-longue.

– Mais, dit-il, je ne me suis même jamais pose la question.

– Plaît-il ?

– Il est si naturel que Lucien et vous réunissiez de nouveau la fortune de notre maison.

– Cependant, dit brusquement la jeune fille, voilà qui est impossible.

– Hein ?

– Je ne veux pas épouser Lucien.

– Bah ! répondit tranquillement le chevalier, je connais cela. Votre mère, qui était dame d'honneur de la reine de Bavière avant notre mariage, disait absolument la même chose, chaque fois que je lui avais déplu.

– Mon père, dit froidement Aurore, regardez-moi bien.

– Bon ! je vous regarde.

– Sur la mémoire de ma mère que vous évoquez en ce moment, je vous jure... que jamais Lucien ne sera mon époux.

Cette fois, le chevalier étouffa un cri d'étonnement et presque de colère.

– Parlez-vous donc sérieusement ? dit-il.

– Très sérieusement.

– Prenez garde...

– Je haïs Lucien et je le méprise, ajouta la comtesse.

– Mais que s'est-il donc passé ? que vous a-t-il fait ?

Et la voix du chevalier tremblait d'une subite émotion.

– Lucien ne m'aime pas...

– En êtes-vous sûre ?

– Il aime une autre femme.

– Oh ! par exemple ! s'écria le chevalier, voilà qui serait un crime impardonnable.

– Eh bien ! le crime est commis.

– C'est impossible !

– C'est la vérité, mon père.

Le chevalier haussa les épaules.

– À vingt lieues à la ronde, dit-il, dans tous les châteaux qui nous environnent, je ne connais que des laiderons.

– Aussi n'est-ce pas dans un château que Lucien est allé chercher ses amours.

– Et où cela donc, s'il vous plaît ?

– Dans une forge.

– Hein ?

– Oui, répéta Aurore d'une voix irritée, ma rivale est la filleule d'un forgeron...

Cette fois le chevalier partit d'un grand éclat de rire.

– Ah ! ma chère enfant, dit-il si c'est pour me raconter de pareilles sornettes que vous n'êtes pas allée, ce soir, dîner à Beaurepaire...

– Mais vous ne me croyez donc pas ? s'écria la comtesse.

– Au contraire.

– Eh bien ?

– Eh bien ! cela prouve, fit le chevalier avec le cynisme d'un vieux débauché, que Lucien est le fils de son père, et, par conséquent, mon neveu.

– Je ne comprends pas...

– Vous êtes la divinité qui doit enchaîner Lucien pour toujours ; mais en attendant que vous ayez forgé ses fers, continua le mythologique chevalier, il prend quelques distractions. Est-elle jolie, cette forgeronne ?

Et le chevalier riait de plus belle.

Aurore était pâle de colère, et elle déchirait son gant de daim du bout des dents.

– Mais, ma chère, poursuivit le chevalier, la chose est toute simple... Il s'amuse, ce garçon... c'est de son âge... Quand vous vous marierez, il donnera un millier d'écus à cette petite, et son garde-chasse l'épousera.

Ce langage d'un père à sa fille était si révoltant, que la comtesse sortit indignée de l'appartement et alla s'enfermer chez elle.

Là, elle écrivit un billet à la comtesse des Mazures, sonna, donna l'ordre qu'un domestique à cheval le portât à Beaurepaire, et se fit servir à souper dans sa chambre.

Aurore n'avait jamais eu pour son père qu'une médiocre estime.

Elle savait vaguement que le chevalier avait eu une jeunesse orageuse à l'excès, et quelques mots échappés à la comtesse sa tante, qui persistait à ne le vouloir point voir, lui avaient

souvent donné à penser qu'il avait plus d'une mauvaise action sur la conscience.

Et l'altière jeune fille se dit :

– Mon père me doit une confession, il me la fera. Et, comme un ouragan, elle retourna chez le chevalier des Mazures, qui n'avait point quitté sa chaise-longue.

– Ah ! vous voilà ! fit-il en la voyant reparaître. Eh bien ! êtes-vous calmée ?

– Mon père, dit froidement Aurore, je suis arrivée à un âge où on doit tout savoir. Vous me l'avez prouvé tout à l'heure.

– Que voulez-vous donc savoir, ma chère ?

– Je veux savoir pourquoi ma tante et vous évitez sans cesse de vous rencontrer ?

Cette fois, Aurore vit son père pâlir et faire un brusque haut-le-corps.

– J'attends, dit-elle avec une froideur impérieuse.

XII

La comtesse Aurore était calme, froide et résolue, et son attitude amena chez son père un léger froncement de sourcil.

Le chevalier avait déjà pâli à la brusque question de sa fille.

Il s'était soulevé à demi sur sa bergère et la regardait avec une sorte d'effarement.

Aurore attendait toujours.

Mais bientôt il redevint maître de lui ; un sourire moqueur glissa sur ses lèvres, sa voix retrouva ce timbre sec, mordant et plein d'amère raillerie qui lui était familier.

– Ma belle amie, dit-il à sa fille, savez-vous que vous me faites-là une question qui m'embarrasse fort ?

– En vérité ! fit Aurore.

– Votre tante, ma chère belle-sœur, poursuivit le chevalier, est une femme d'une humeur bizarre.

– Ah ! fit Aurore.

– Elle ne m'aime pas... et, comme je sais que mes visites lui seraient importunes, je ne lui en fais jamais.

– Mon père, dit froidement Aurore, si j'étais une petite fille de dix ans, cette réponse pourrait me satisfaire.

– Mais, comme vous en avez dix-huit, elle ne vous satisfait qu'à demi.

– Et même pas du tout, mon père.

– Alors, que vous dirai-je ? ricana le chevalier.

– La vérité, dit Aurore.

– Soit, ma chère enfant. La comtesse votre tante ne m'aime ni ne m'estime.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai été mauvais sujet dans ma jeunesse.

– C'est là l'unique raison ?

– Dame !

Aurore haussa imperceptiblement les épaules.

– Mon père, reprit-elle, je vois que je ne vous ai pas posé nettement la question. Vous plaît-il de causer sérieusement ?

– Mais sans doute, dit le chevalier d'un ton de persiflage.

– Vous m'avez élevée dans cette idée que j'épouserais un jour mon cousin Lucien.

– Oui certes.

– La comtesse a habitué Lucien à me considérer comme sa femme.

– Eh bien ?

– Cependant la comtesse et vous évitez de vous voir, de vous rencontrer.

– Qu'est-ce que cela prouve ?

– Il y a mieux, dit Aurore, cette aversion que ma tante semble avoir pour vous, vous l'avez aussi.

– Moi ?

– Au nom de ma tante, il vous arrive quelquefois de pâlir.

– Ah ! par exemple !

– Tenez, mon père, dit encore la comtesse Aurore, voulez-vous, toute ma pensée ?

– Je vous écoute.

– Eh bien ! il y a entre la comtesse des Mazures et vous un secret...

– Vous êtes folle.

– Un secret terrible... Peut-être même...

– Peut-être quoi ? fit le chevalier qui ne souriait plus, et dont les lèvres minces se crispaient.

– Pardonnez-moi, mon père, dit Aurore, car je ne voudrais pas m'écarter du respect que je vous dois... et cependant un mot brûle mes lèvres...

– Laissez-le donc tomber, ricana le chevalier.

– Eh bien, entre la comtesse et vous, il y a peut-être plus qu'un secret.

– Pourquoi ne dites-vous pas un crime ? s'écria le chevalier frémissant.

Aurore baissa la tête et ne répondit pas. C'était avouer que son père avait prononcé lui-même ce mot qui lui brûlait les lèvres, avait-elle dit.

Il y eut entre eux quelques secondes de silence qui parurent longues comme un siècle.

Enfin le chevalier le rompit le premier :

– Aurore, dit-il, il ne me plaît pas de vous donner des explications. Quand vous serez mariée...

– Mon père, répondit Aurore, je ne veux pas épouser Lucien.

– Soit. Mais enfin vous vous marierez un jour.

– Peut-être.

– Ce jour-là, quand vous aurez quitté votre nom pour prendre celui de votre époux, eh bien ! nous reprendrons cette conversation.

– Mon père !

– Ah ! prenez garde ! fit le chevalier, je prendrais votre insistance pour un manque de respect.

Et sa main s'allongea vivement vers le cordon d'une sonnette.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et le valet de chambre du chevalier entra.

– Benjamin, lui dit le chevalier, éclaire mademoiselle et reviens ensuite pour me mettre au lit. Je suis encore plus souffrant aujourd'hui que de coutume.

Par ce moyen violent, le chevalier avait mis fin à l'entretien.

Mais le valet qui était un vieillard et qui avait vu naître Aurore, regarda furtivement la jeune fille ; il remarqua son air agité, ses yeux pleins d'éclairs, ses mains frémissantes, et il devina une partie de la vérité.

– Bonsoir, Aurore, dit le chevalier, voyant qu'Aurore ne bougeait pas.

– Bonsoir, mon père, dit-elle.

Et elle sortit lentement, et, pour la première fois peut-être, elle oublia de tendre son front au chevalier.

Benjamin la reconduisit jusque dans l'antichambre.

Puis il se mit à la regarder si tristement, qu'elle ne put s'empêcher de tressaillir.

Aurore rentra chez elle, plus agitée encore peut-être par le regard mélancolique du vieux serviteur que par les dénégations de son père.

S'il y avait dans la vie du chevalier un mystère, ce mystère Benjamin le connaissait.

Aurore s'enferma donc dans sa chambre et attendit.

Elle attendit que le bruit des portes lui apprît que son père était couché, et que Benjamin sortait de son appartement pour redescendre aux offices.

Alors, elle se glissa sur le palier de l'escalier, et au moment où le vieux valet le traversait, elle le prit par le bras et lui dit :

– Suis-moi.

Benjamin ne répondit pas, et entra dans la chambre d'Aurore qui referma la porte.

Puis, il se tint respectueusement debout devant elle.

– Benjamin, dit la comtesse, assieds-toi...

– Mademoiselle...

– Assieds-toi, car je veux causer avec toi longuement.

Benjamin obéit.

– Tu as connu ma mère, reprit-elle.

– Oui, je l'ai connue ! dit le vieillard, qui fut pris d'une subite émotion.

Et Aurore vit une larme briller dans ses yeux.

– Pourquoi ne me parles-tu jamais d'elle ?

– Mais, mademoiselle...

– Pourquoi toi, qui m'adorais quand j'étais enfant, es-tu devenu froid et réservé avec moi ?

Benjamin baissa la tête et se tut.

– Enfin, dit Aurore, pourquoi mon père et ma tante évitent-ils de se voir ?

À cette dernière question, Benjamin tressaillit et se prit à trembler.

– Mais, mademoiselle, dit-il, pourquoi me demandez-vous tout cela ?

– Parce que, répondit Aurore avec un accent d'énergie qui impressionna vivement le vieux serviteur, je veux tout savoir. Dis pourquoi ne me parles-tu jamais de ma mère ?... réponds... je le veux !...

Soudain Benjamin redressa la tête ; il eut comme un éclair dans le regard, et son visage exprima une volonté subite.

– Mademoiselle, dit-il, votre mère n'avait qu'un ami quand elle a quitté ce monde, c'était moi.

– Et elle t'a chargé de veiller sur moi ?

– Oui.

– Et c'est pour cela qu'un jour où mon père te congédiait...

– Ah ! vous vous souvenez...

– Oui, je me souviens.

– Eh bien ! dit Benjamin, votre mère m'avait donné une mission à remplir, et si je n'ai pas accompli cette mission, si l'adoration que j'avais pour vous a paru s'affaiblir ..., si je me

suis enfin peu à peu strictement renfermé dans mes fonctions d'humble valet, c'était...

Benjamin s'arrêta.

– C'était ? insista Aurore.

– C'était, dit-il, qu'il me semblait que vous n'étiez pas la fille de votre mère.

– Que veux-tu dire ?

– Votre mère était un ange...

– Et moi, dit Aurore, je suis devenue altière, impérieuse, cruelle à mes heures, dure au pauvre monde, comme disent les gens de ce pays.

Benjamin ne répondit pas.

– Eh bien ! dit Aurore, si je faisais un retour sur moi-même, si je devenais meilleure, si j'essayais de ressembler à ma mère...

Et sa voix était pleine de larmes.

Benjamin jeta un cri et tomba aux genoux de la comtesse.

– Oh ! dit-il, en ce moment vous avez la voix de votre mère...

– Et je veux avoir son cœur, dit Aurore. Tu avais une mission, dis-tu ?

– Oui, mademoiselle.

– Cette mission, remplis-la.

Benjamin se releva, puis il se dirigea vers la porte.

– Où vas-tu ? dit Aurore.

– Attendez-moi, dit Benjamin.

Et il sortit.

Cinq minutes après, il était de retour et portait dans ses mains un petit coffret en bois de cèdre qu'il posa, devant la jeune fille.

– Voilà, dit-il, ce que votre mère m'a recommandé de vous remettre, à son lit de mort, quand vous seriez devenue femme.

Et il lui tendit une clef.

Aurore ouvrit le coffret d'une main tremblante.

Il contenait des papiers et un médaillon.

Ce dernier objet attira d'abord son attention. Elle le prit et le regarda.

Le médaillon renfermait un portrait de femme en miniature.

Et la comtesse Aurore jeta un cri.

– Ah ! mon Dieu, fit-elle, suis-je folle ?

Le portrait ressemblait à cette tête de jeune fille qu'elle avait entrevue quelques instants, à la lueur d'une forge.

On eût dit que la filleule de Dagobert avait posé devant le peintre.

– Ciel ! dit-elle, quel est ce portrait ? Parle, Benjamin. Mais Benjamin ne répondit pas.

Il s'était discrètement retiré après avoir remis le coffret à sa jeune maîtresse.

XIII

Trois jours s'étaient écoulés, et ces trois jours étaient pleins de mystère, si nous en croyons ce qui se passait au château de Beaurepaire, habité par la comtesse des Mazures et son fils Lucien.

La comtesse n'avait attaché qu'une importance médiocre à la querelle survenue entre le jeune comte et sa cousine Aurore.

Elle avait même supposé que, le lendemain, Lucien n'aurait rien de plus pressé que de monter à cheval et de courir à la Billardière pour obtenir son pardon.

Mais Lucien ne bougea pas.

La comtesse attendit encore.

Le lendemain Lucien et le chevalier Michel de Valognes qui, au lieu de s'en retourner chez lui, était resté à Beaurepaire, sur les instances de son hôte, Lucien et le chevalier, disons-nous, étaient en habit de chasse, la trompe à l'épaule et le couteau à la ceinture.

– Bon ! pensa la comtesse qui, abritée derrière ses rideaux, les vit monter à cheval, ils vont passer à la Billardière et là paix se fera.

La comtesse des Mazures se trompait encore.

Le soir, Lucien revint seul.

Le chevalier s'en était retourné dans sa gentilhommière, qui était située sur de maigres terres, de l'autre côté de la forêt.

Tous deux avaient chassé un cerf, l'avaient forcé, servi d'une balle, et Lucien rapportait le massacre et sa nappe.

Les chiens avaient fait leur affaire du reste.

La comtesse, tandis que son fils changeait de costume dans son appartement, s'enquit auprès du piqueur du rôle qu'avait joué Mlle Aurore dans cet exploit cynégétique, et le piqueur lui répondit que la jeune comtesse en Bavière n'assistait même pas à la chasse.

Alors Mme des Mazures manda Lucien auprès d'elle.

Lucien arriva.

La comtesse lui indiqua un siège auprès de son fauteuil en lui disant :

– Nous avons une heure devant nous avant le dîner et je veux en profiter pour causer avec vous.

Alors Lucien regarda sa mère et lui trouva une attitude plus solennelle que de coutume.

La comtesse était une femme jeune encore.

Elle avait à peine quarante-cinq ans, et sa beauté avait triomphé du temps.

Lucien s'assit, et il regarda la comtesse :

– Mon enfant, dit celle-ci, vous avez vingt ans, et le moment est venu de parler raison entre nous.

– Mais, ma mère, dit Lucien en souriant, vous avez un air solennel qui m'effraie...

– Vraiment ?

– De quoi donc allez-vous me parler ?

– De votre prochain établissement.

Lucien tressaillit.

– Vous vous êtes querellé fort sottement avec Aurore il y a deux jours, poursuivit la comtesse.

Lucien ne répondit pas.

– Cependant, continua Mme des Mazures, vous savez qu'Aurore doit être votre femme.

– Ah ! fit Lucien.

– Aurore vous aime...

– Je ne crois pas, ma mère.

– Bah ! dit Mme des Mazures ; elle vous aura écrit sans doute qu'elle vous détestait.

– Non, ma mère.

– Alors, sur quoi fondez-vous cette conviction qu'Aurore ne vous aime pas ?

– Sur le billet que voici.

Et Lucien tendit, à sa mère le billet au crayon écrit par Aurore et confié au chevalier de Valognes. Ce billet était conçu en ces termes :

« Mon Cousin,

« Vous comprenez comme moi qu'il est inutile de jouer plus longtemps entre nous une comédie qui finirait par être aussi odieuse que ridicule.

« Renoncez à ma main, car je ne saurais vous aimer, et vivons désormais en bons cousins.

« Votre cousine dévouée,

« Aurore. »

– C’est une lettre de dépit, dit la comtesse.

– Peut-être, dit Lucien, mais elle renferme une chose vraie.

– Laquelle ?

– C’est qu’Aurore ne m’aime pas.

– Quelle niaiserie !

– Pas plus que je ne l’aime, dit Lucien.

Cette fois, la comtesse fit un brusque mouvement et regarda son fils avec étonnement. Lucien avait parlé froidement, d’une voix sans colère.

– Ah çà ! s’écria-t-elle, que signifient ces étranges paroles, mon fils ?

– Elles sont l’expression de la vérité, ma mère.

– Êtes-vous fou ?

– Je n’aime ni ne hais Aurore ; seulement, je ne veux pas l’épouser.

– Pourquoi ?

Lucien garda le silence.

– Puisqu’il en est ainsi, fit-elle, ne parlons plus de ce projet d’alliance, au moins pour le moment.

– Pas plus aujourd’hui que jamais, dit Lucien froidement.

Les deux battants de la porte s’ouvrirent et un domestique dit :

– Madame la comtesse est servie.

– Allons dîner, dit Mme des Mazures, à qui son fils présenta la main.

La mère et le fils, dînèrent tête à tête, parlèrent à peine, et la comtesse, prétextant une légère migraine, se retira de bonne heure dans son appartement.

Heureusement, Aurore reparaîtra, et tout s'arrangera.

Comme elle faisait cette réflexion, une portière se souleva et Toinon entra.

Qu'était-ce que Toinon ?

Un être bizarre, une femme au visage presque noir éclairé par deux grands yeux noirs, et dont les cheveux blancs étaient crépus comme ceux d'une négresse. Toinon était d'origine bohémienne, à n'en pas douter. Depuis quinze ans, elle était au service de la comtesse en qualité de femme de chambre, et elle paraissait exercer sur elle un empire mystérieux.

D'où venait-elle ? En quel lieu la comtesse l'avait-elle attachée à sa personne ?

Voilà ce que nul ne savait.

Les autres domestiques tremblaient devant elle.

Lucien lui-même ne pouvait se défendre à la vue de cette femme d'une superstitieuse terreur.

Mais la comtesse ne se pouvait passer d'elle.

Quand Toinon avait rempli ses devoirs de femme de chambre, elle devenait dame de compagnie et faisait la lecture à la comtesse.

Souvent la bohémienne et la grande dame demeuraient enfermées ensemble pendant de longues heures.

XIV

La comtesse, voyant entrer Toinon, lui dit :

– Tu m’as déjà dit que le chevalier croit exactement de moi ce que moi, je crois de lui ?

– Oui.

– C’est une preuve que vous demandez ? dit Toinon, qui s’assit alors et prit avec sa maîtresse un langage plus familier.

– Sans doute.

– Eh bien ! le chevalier me l’a dit.

– À toi ?

– Oui, madame. Ne m’avez-vous pas envoyée à la Billardière il y a huit jours ?

– En effet.

– J’allais porter un billet à Mlle Aurore. Elle était à la chasse, et c’est le chevalier qui m’a reçue. Jamais il ne s’était montré aussi aimable pour moi. Il m’a fait asseoir, comme Mme la comtesse a quelquefois la bonté de le faire.

Puis il m’a fait une foule de questions.

– Vraiment ? dit la comtesse.

« – Sais-tu, Toinon, m’a-t-il dit, que, pour une femme qui a tant d’argent, ta maîtresse vit simplement. Peste ! on ne fait pas de folies à Beaurepaire.

« – Mais, monsieur le chevalier, ai-je répondu, Mme la comtesse n'est pas plus riche que vous. Nous avons eu la moitié de la fortune, comme vous, et rien de plus.

« – Tarare ! m'a-t-il dit en haussant les épaules. Et la cassette ? Enfin, ma fille trouvera tout cela… »

– En vérité ! interrompit la comtesse des Mazures, il t'a dit cela ?

– Oui, madame.

– Et son accent était sincère ?

– Oh ! très sincère.

La comtesse fronçait le sourcil ; elle tomba même en une rêverie profonde.

– Mais, dit-elle enfin, s'il en était ainsi, je ne tiendrais nullement à ce que mon fils épousât Aurore. Il y a de plus riches héritières dans le pays qui seraient ravies de se le disputer.

– Sans compter, reprit Toinon, que Mlle Aurore a un caractère impérieux et méchant, et qu'elle rendra M. Lucien très malheureux.

– Tu crois ?

– Oh ! j'en suis sûre.

Mais ce n'était point l'idée du bonheur ou du malheur futur de son fils qui préoccupait la comtesse.

– Où donc est cette cassette, murmura-t-elle enfin, si le chevalier ne l'a pas volée ?

Alors, à cette question directe, les grands yeux noirs de Toinon la bohémienne brillèrent comme des charbons ardents.

– Ah ! dit-elle, si j’étais sûre que madame m’écoutât jusqu’au bout...

– Parle.

– Je crois que je nommerais sûrement le voleur.

– Tu le connais ?

– C’est le comte des Mazures lui-même.

– Le frère aîné du chevalier et de feu mon mari !

– Oui, madame.

– Tu es folle ! Le comte a péri avec sa femme et son enfant dans l’incendie du château.

– Ceci est bien certain, dit Toinon.

– Et à moins que la cassette n’ait brûlé avec son contenu, ce qui n’est pas probable...

Un sourire mystérieux passa sur les lèvres de la bohémienne.

– Êtes-vous bien sûre, dit-elle, que l’enfant ait péri ? La comtesse tressaillit.

– Que veux-tu qu’elle soit devenue ? fit-elle.

– On a retrouvé le corps carbonisé du comte dans les décombres, et celui de la petite fille, dit Toinon.

– Qui donc l’aurait sauvée ?

– Je ne sais pas...

– Et puis quel rapport cela pourrait-il avoir...

– Avec la cassette ?

– Oui.

Toinon eut encore un sourire infernal.

– Mais, madame, dit-elle qui vous dit que la cassette n'est pas la dot de l'enfant ?

Cette fois, un cri échappa à la comtesse.

– Vrai ! dit-elle, tu crois cela ?

– Oui, madame.

– Mais tu crois donc aussi que le comte s'est fait volontairement périr ?

– J'en ai la conviction.

– Alors qui donc aurait sauvé sa fille ?

Mais à peine la comtesse eut-elle fait cette question, qu'un nom monta de son cœur à ses lèvres, qu'un souvenir, rapide comme l'éclair, traversa son cerveau.

– Oh ! dit-elle, si c'était lui !...

Ce nom, Toinon le devina plutôt qu'elle ne l'entendit.

– Raoul ! dit-elle, M. Raoul de Maurelière !

– Tais-toi !

– On vous a dit qu'il était mort, madame, qu'il avait été tué en Amérique, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, je ne le crois pas...

Un frisson parcourut tout le corps de la comtesse.

– Ne prononce plus ce nom, dit-elle, ne le prononce plus !

– Pourquoi ?

– Il nous porterait malheur.

Toinon se prélassait en ce moment dans un fauteuil placé vis-à-vis de la comtesse.

– Oh ! madame, fit-elle avec son rire sauvage, il n'y a que la peur et le remords qui portent malheur.

– Tais-toi !

– Et si nous avons tué la mère, il se peut bien que ceux qui se souvenaient d'elle aient voulu sauver l'enfant.

En ce moment, il n'y avait plus entre ces deux femmes ni servante ni maîtresse ; il n'y avait plus que deux complices liées par un souvenir terrible et mystérieux, le souvenir d'un crime ; et c'était la grande dame qui tremblait tandis que la bohémienne conservait un calme infernal.

Quelques gouttes de sueur perlaient au front de la comtesse, et son visage était livide.

Enfin elle parut faire un violent effort sur elle-même, et, regardant la bohémienne :

– Je crois, dit-elle, que nous nous alarmons à tort, vois-tu, Toinon.

– Vous croyez, madame ?

– Raoul est mort.

– Soit !

– D'ailleurs, il n'était pas dans ce pays à l'époque de l'incendie.

– Voilà encore où vous vous trompez, dit Toinon.

La comtesse se leva avec vivacité, et elle attacha sur sa servante un regard ardent.

– Comment sais-tu donc le contraire ? fit-elle.

– Madame se souvient-elle du vieux Jacques ?

– Ce bûcheron qui est mort l'an dernier et qui a toujours prétendu que c'était le comte qui avait mis le feu au château ?

– Oui, madame.

– Eh bien ?

– Le vieux Jacques m'a raconté qu'un cavalier, la veille de l'incendie, s'était arrêté chez lui.

– Ah !

– Il avait attaché son cheval à un arbre dans la forêt, s'était chauffé dans la hutte du bûcheron, avait partagé son maigre repas, attendu la nuit qui était arrivée très obscure, puis était reparti en s'informant du chemin qu'il avait à suivre pour aller au château de Beaurepaire.

– Qu'est-ce que cela prouve ? dit la comtesse.

– La nuit suivante, poursuivit Toinon, le vieux Jacques qui avait travaillé loin dans la forêt et regagnait sa hutte par un sentier, entendit le galop précipité d'un cheval.

Puis il vit un cavalier qui courait à travers bois et avait un enfant en croupe.

– Et... ce cavalier...

– La nuit était noire, il ne put le reconnaître. Mais il reconnut le cheval qui était blanc.

Le tremblement nerveux qui s'était déjà emparé de la comtesse la reprit.

– Oh ! murmura-t-elle, le châtiment viendrait-il donc quelque jour ?

– Je ne crois pas à Dieu, dit la bohémienne. Ceux qui sont punis sont des maladroits qui ont eux-mêmes préparé leur châtiment.

– Va-t-en, démon, dit la comtesse. En ce moment, tu me fais horreur.

Mais Toinon ne bougea pas.

– Puisque madame la comtesse, dit-elle, me fait l'honneur de causer avec moi aujourd'hui, pourquoi ne me laisserait-elle point lui dire tout ce que je sais ?

Et elle attachait sur Mme des Mazures ses grands yeux ardents. La comtesse parut se résigner.

– Parle donc, dit-elle.

– M. Lucien est amoureux.

La comtesse étouffa une nouvelle exclamation d'étonnement.

– Madame la comtesse aurait pourtant dû s'en apercevoir depuis un mois ou deux. M. Lucien est triste, mélancolique, préoccupé.

– Mais de qui donc est-il amoureux ? s'écria la comtesse des Mazures.

– Ah ! fit Toinon, voilà ce que je ne saurais dire à madame, car elle a sans cesse besoin de moi, et comme je ne quitte jamais le château, je ne sais que ce qu'on vient me raconter. Tout ce que je puis dire, c'est que M. Lucien, qui chasse tous les jours, rentre presque toujours une heure ou deux après le piqueur et les chiens.

– Qu'est-ce que cela prouve ?

– Dame ! fit Toinon, je ne sais pas, moi ; mais je suppose que M. Lucien a des rendez-vous quelque part d'abord ; ensuite…

La bohémienne s'arrêta.

– Ensuite ? fit la comtesse.

– Il est fort possible aussi que M. le chevalier de Valognes en sache plus long que moi.

– Le chevalier ?

– Oui, madame, si j'en juge par deux mots que j'ai entendus ce matin au moment où M. Lucien et lui montaient à cheval.

– Ah ! et que disaient-ils ?

– C'est M. le chevalier qui parlait.

– Eh bien ?

– « Fiez-vous à moi, disait-il à M. Lucien, et vous verrez que tout ira bien. » J'ai pensé qu'il s'agissait des amours de M. Lucien.

– Toinon, dit la comtesse, laisse-moi, et pas un mot de tout ceci.

– Madame sait bien, répondit Toinon, que je suis un véritable « tombeau des secrets ».

Et elle s'en alla ricanant toujours.

* *

*

Le lendemain, Lucien ne chassa pas. Sa mère lui dit :

– Mon enfant, je ne vous veux pas contrarier ; puisque vous n'aimez pas Aurore, il n'en sera plus question.

Et elle l'embrassa tendrement.

– Ah ! ma mère, dit Lucien avec émotion, je savais bien que vous étiez la meilleure des femmes !

Et comme il parlait ainsi, le chevalier de Valognes entra. Mme des Mazures eut un battement de cœur.

– Oh ! pensa-t-elle, il faudra bien qu'il parle, celui-là.

XV

Le chevalier de Valognes était allé faire un tour à son manoir, qui était une pauvre bicoque ; il s'était assuré que ses quatre chiens briquets étaient en bonne santé, ses trois serviteurs vivants, avait empoché une dizaine de pistoles apportées par son unique fermier, en avance sur le prochain loyer. Puis, remontant à cheval, il s'était hâté de revenir à Beaurepaire, où la cuisine était meilleure que chez lui. C'était, par conséquent, l'heure du dîner, celle où le chevalier arrivait.

Il échangea un regard rapide avec Lucien.

M[me] des Mazures surprit le regard.

– Décidément, se dit-elle, il est dans les confidences de mon fils.

Lucien se montra d'assez belle humeur pendant le dîner.

Néanmoins, il parla peu, et toutes les questions indirectes que put lui faire la comtesse le trouvèrent impassible et impénétrable.

– Chevalier, dit-il après le repas, et comme le chevalier donnait la main à la comtesse pour retourner au salon, nous chassons demain, n'est-ce pas ?

– Je suis venu tout exprès, répondit le chevalier. Nous avons une portée de louveteaux dans la forêt, à une lieue, d'ici.

– En quel endroit ?

– Je ne sais pas au juste, mais ton piqueur est parfaitement renseigné.

– En ce cas, dit Lucien, je vais demander des renseignements à La Branche.

– Chevalier, dit alors la comtesse, ferez-vous ma partie d'échecs ?

– Comment donc, madame ? répondit respectueusement M. de Valognes.

La comtesse, sonna Toinon, et la bohémienne entra et dressa l'échiquier devant la cheminée.

Lucien, quoique gentilhomme, n'avait jamais eu la patience d'apprendre le noble jeu d'échecs.

Aussi, le moyen le plus sûr de l'exiler du salon de sa mère était de demander l'échiquier. La comtesse était donc bien certaine que Lucien la laisserait tête à tête avec le chevalier et se garderait bien de revenir.

L'échiquier dressé, Toinon partie, la comtesse regarda le chevalier.

– Monsieur de Valognes, dit-elle, vous êtes l'ami de mon fils.

– Ah ! madame, répondit le chevalier, pouvez-vous en douter ?

– C'est précisément parce que je n'en doute pas que j'ai voulu causer tête à tête avec vous pendant quelques minutes.

Et la comtesse plaçait d'un air distrait les pièces sur l'échiquier.

– Bon ! pensa le chevalier, nous y voilà ; la comtesse a eu vent de quelque chose.

Et il prit un air étonné et attendit.

La comtesse pensa qu'il était nécessaire de brusquer la situation.

– Chevalier, dit-elle, non seulement vous êtes l'ami de mon fils, mais vous êtes son confident.

– Madame...

– Il vous confie ses peines et ses plaisirs, et vous êtes dans tous les secrets de son cœur.

– Je sais, en effet, dit le chevalier, qu'il est en froid avec Mlle Aurore, sa cousine.

– Dites brouillé, chevalier.

– Peuh ! fit M. de Valognes, c'est là une brouille sans gravité, madame.

– De plus, poursuivit la comtesse, il est amoureux.

Le chevalier ne sourcilla pas.

– Et je veux savoir de qui.

– Mais, madame...

La comtesse regarda fixement son interlocuteur.

– Mon cher chevalier, dit-elle, je ne suis pas une mère tyrannique et n'ai nulle envie de violenter mon fils pour qu'il épouse sa cousine.

– Ah ! fit le chevalier, qui éprouva un soulagement intérieur.

– Il épousera qui il voudra, continua Mme des Mazures, mais encore faut-il que ce qu'il fera ait le sens commun.

– Diable ! pensa le chevalier.

– Vous savez bien, reprit la comtesse, que nous avons dans le voisinage quelques jolies filles de petite noblesse et de maigre fortune, parmi lesquelles je ne voudrais pas choisir ma bru.

Le chevalier ne répondit pas.

– J'aimerais mieux voir mon fils amoureux de quelque fille de rien, car ces passions-là ne sont pas dangereuses...

Le chevalier tressaillit.

– Si mon fils a trouvé quelque beauté des champs qui lui tienne au cœur, quelque fille de tabellion ou de bailli, je ne m'en occuperai plus, mon cher chevalier. Mon cœur de mère sera tranquille. Je vous prie donc, au nom de l'amitié qui vous lie à mon fils, de me dire la vérité.

Un sourire vint aux lèvres du chevalier.

– Madame la comtesse, dit-il, j'étais fort inquiet tout à l'heure.

– Pourquoi cela, monsieur ?

– Vous me demandez l'aveu d'un grand secret, et cet aveu pouvait être une trahison.

– Je ne vous comprends pas...

– Supposez qu'au lieu de la mère intelligente et pleine d'indulgence qui me fait l'honneur de m'interroger, j'eusse trouvé une de ces femmes pétries de puritanisme...

– Oh ! fit la comtesse avec un dédaigneux sourire, je suis de la Cour, moi, et non de la province.

– Dans le cas que je suppose, madame, continua le chevalier, j'eusse refusé de parler plutôt que de trahir Lucien.

– Mais comme ce cas n'existe pas.

– Je vais vous avouer le mal, madame, et vous verrez qu'il n'est pas bien grand.

À son tour, la comtesse respira.

– Madame, poursuivit le chevalier, Lucien est réellement amoureux.

– Mais de qui ?

– De la nièce ou pupille, je ne sais pas au juste, d'un brave homme de forgeron...

La comtesse partit d'un éclat de rire.

– ... qu'on appelle Dagobert.

– Peste ! fit la comtesse, un joli nom qu'a ce forgeron.

– La petite a seize ans, poursuivit le chevalier ; elle est fort jolie...

– Il ne manquerait plus qu'elle ne le fût pas, en vérité.

– Et Lucien en perd un peu la tête.

– Allons ! chevalier, dit la comtesse, vous me rassurez, et je vous remercie ; j'ai été fort inquiète, je vous l'avoue.

– Eh ! Madame, ricana le chevalier, je vous jure que Lucien est très sérieusement épris.

– C'est l'affaire de quelques pistoles, répondit-elle avec un cynisme du plus grand ton. Mais contez-moi donc tout cela au long, chevalier, cela m'amusera fort.

– Volontiers, madame.

– Où est ce forgeron ?

– Il a sa maison située en face du couvent de la Cour-Dieu, à deux lieues d'ici.

– Bon, fit la comtesse, j'y suis. N'est-ce pas un forgeron qui représente une dynastie ?

– Justement.

– Et il a une fille ?

– Non, une nièce.

– J'aime mieux cela. Mais la petite, alors, est sous la protection des moines ?

– Un peu...

– Oh ! oh ! fit la comtesse, Lucien va s'attirer toutes les foudres de l'Église.

– Hé ! madame, dit le chevalier, ne riez pas...

La comtesse le regarda.

– Je vous disais tout à l'heure que la jeune fille était ou la nièce, ou la pupille, ou peut-être la filleule du forgeron Dagobert.

– Comment, vous ne le savez pas au juste ?

– Moi pas plus que personne.

– Que me chantez-vous là, chevalier ?

– C'est un des petits mystères de la vie de Dagobert.

– Plaît-il ?

– Dagobert n'est pas marié. Il y a sept ou huit ans, il cherchait femme dans le pays environnant, lorsque tout à coup il parut renoncer à ce projet.

– Bah !

– En revanche, on vit un beau matin une charmante petite fille installée chez lui.

La comtesse, à ces mots, tressaillit légèrement ; mais le chevalier n'y prit garde et continua :

– D'où venait la petite fille ? voilà ce que personne n'a su ce que Dagobert n'a jamais dit, mais ce qu'on croit avoir deviné.

– Ah ! vraiment ?

– Elle pourrait bien être un péché de jeunesse de dom Jérôme.

– Qu'est-ce que dom Jérôme ? demanda la comtesse.

– C'est le prieur-abbé. Encore une existence romanesque, si l'on en croit la légende.

– Et vous dites, chevalier, fit la comtesse, qu'il y a sept ou huit ans de cela ?

– Oui, madame.

– Et c'est de cette petite fille que mon fils est amoureux ?

– Amoureux fou... au point...

Le chevalier hésita.

– Achevez donc, monsieur, dit la comtesse.

– Ne m'a-t-il pas dit, hier, qu'il songeait à l'épouser ?

La comtesse partit d'un nouvel éclat de rire.

– Mais, poursuivit le chevalier qui était en veine de confidences, il est vrai que le dépit s'en mêlait.

– Comment cela ?

Le chevalier était en train de trahir Lucien pour la plus grande réussite de ses mystérieux projets ; il alla donc de l'avant et dit :

– Lucien a eu, voici deux jours, un petit désagrément à la forge.

– Lequel ?

– Dagobert a trouvé qu'il faisait ferrer son cheval trop souvent.

– Ah ! ah !

– Et il l'a presque jeté dehors.

– L'insolent !

– Alors, dit le chevalier, Lucien a voulu s'adresser aux moines, mais il a été encore plus mal reçu.

– Par dom Jérôme ?

– C'est-à-dire qu'il n'a pas été reçu du tout, car dom Jérôme lui a refusé l'audience qu'il demandait.

– En vérité, chevalier, dit la comtesse, tout ce que vous me racontez là m'amuse fort.

– Vraiment, madame ?

– Ainsi, cette petite est jolie ?

– À croquer.

– Et on ne sait d'où elle vient ?

– Il y a trois versions.

– Voyons.

– Dagobert dit que c'est sa nièce.

– Prou !

– Les gens d'Ingrannes, le village voisin, l'appellent ! le « péché » de dom Jérôme.

– Fort bien. Et la troisième version ?

– C'est celle des bûcherons de la forêt.

– Que disent-ils ?

– Qu'une nuit un cavalier est venu heurter à la porte, de Dagobert…

La comtesse tressaillit de nouveau.

– Qu'il avait une petite fille en croupe, et que c'est cette petite fille que Dagobert a élevée et dont votre fils est amoureux.

– Mais… le cavalier ?

– Il est reparti et on ne l'a jamais revu.

La comtesse demeura impassible.

– Mais, dit-elle, tout cela est fort romanesque, mon cher chevalier.

– En effet, madame.

– Et sauf le mariage…

– Oh ! dit le chevalier en riant, vous pensez bien, madame, que lorsque nous en serons là…

– Eh bien ?

– Nous tournerons la difficulté.

– Comment ?

– Nous supprimerons Dagobert au besoin.

– Ah ! ah !

– Nous tromperons la surveillance de dom Jérôme.

– Et vous enlèverez la donzelle ? fit Mme des Mazures qui paraissait trouver la chose toute naturelle.

– Oui, madame.

– Mon cher chevalier, reprit la comtesse, tout cela est fort joli en théorie, mais… en pratique…

– Eh bien ! madame ?

– Vous ne connaissez pas mon fils… il est un peu niais, un peu chevaleresque…

– Oui, dit le chevalier, mais je suis là, moi…

Et il eut un sourire qui frappa la comtesse.

Elle devina en lui un auxiliaire que le ciel ou plutôt l'enfer lui envoyait.

– C'est vrai, dit-elle, vous êtes son ami.

– Vous n'en sauriez douter, madame.

– Et vous veillerez sur lui ?

– Nuit et jour.

– Mon amitié vous est acquise, chevalier.

Et la comtesse tendit sa main à M. de Valognes qui la porta respectueusement à ses lèvres. Puis elle reprit :

– Lucien est un grand enfant qu'il faut servir un peu malgré lui.

– Cela est vrai, madame.

– C'est ce que nous ferons tous deux, n'est-ce pas ?

Le chevalier s'inclina.

– Mais, ajouta la comtesse, ne m'avez-vous pas dit aussi que le supérieur du couvent... Comment l'appelez-vous ?

– Dom Jérôme.

– Était aussi un personnage romanesque ?

– Oui, madame.

– Contez-moi donc ça, chevalier, dit Mme des Mazures. Cela m'amuse très fort, toutes ces histoires...

Et elle se renversa nonchalamment dans son fauteuil et attendit l'histoire de dom Jérôme.

XVI

– Mon cher chevalier, dit-elle, lorsque le chevalier eut fini son histoire, tout ce que vous m’avez appris ce soir m’a fort amusée, surtout l’histoire des amours de mon fils Lucien.

– En vérité, madame…

– Ah ! il faut que vous me fassiez une autre promesse !

– Parlez, madame.

– C’est de ne pas lui dire un mot de notre conversation de ce soir.

– Je vous le jure, madame.

– C’est bien.

Et tenez, de peur qu’il ne soupçonne vos confidences, je crois que vous feriez bien de le rejoindre ; il doit être dans le parc ou dans le jardin, se promenant au clair de lune en rêvant à ses amours.

– Je vais le retrouver, madame.

Le chevalier baisa respectueusement la main de la comtesse et sortit.

Alors celle-ci sonna vivement et d’une main furieuse. Toinon parut.

– Toinon, dit la comtesse d’une voix émue, je crois que tu ne t’étais pas trompée.

– En quoi, madame ?

– La fille du comte des Mazures n'est pas morte.

– Ah ! je le jurerais.

– Mais sais-tu où elle est ?

– Non, madame.

– Eh bien, elle est à deux lieues d'ici, élevée, par un forgeron, à la porte du couvent de la Cour-Dieu.

– Est-ce possible, madame ?

– Et c'est elle dont mon fils est amoureux !

– Ah !

Et Toinon eut un frémissement par tout le corps.

– Écoute encore, poursuivit, la comtesse, dont l'émotion allait croissant, sais-tu quel est le supérieur de la Cour-Dieu ?

– Dom Jérôme, dit Toinon.

– Oui, mais dom Jérôme avait un autre nom dans le monde.

– Ah !

– Il s'appelait Amaury.

– Eh bien ? dit la bohémienne.

– Ah ! c'est juste, dit la comtesse, tu étais trop jeune, toi ; tu ne peux l'avoir connu ; mais si c'est l'Amaury que je crois…

– Eh bien ?

– Il était l'ami intime de Raoul, et… il l'a… aimée.

– Qui ?

– « Elle ».

Toinon fronça le sourcil.

– Maintenant, reprit la comtesse, si la fille du comte est cette petite qu'élève le forgeron de la Cour-Dieu, il est hors de doute que dom Jérôme et l'Amaury que je crois ne font qu'un.

– Après ? fit Toinon.

– Alors, ce n'est pas le forgeron ; c'est dom Jérôme qui a la cassette.

– C'est certain.

– Et cette cassette, dit la comtesse dont les yeux s'illuminèrent d'un éclair de cupidité, il nous la faut !

– Mais, madame, dit Toinon, qui vous a dit tout cela ?

– M. de Valognes.

– Il sait que la fille du comte n'est pas morte !

La comtesse haussa les épaules.

– Non, dit-elle, ce n'est pas cela ; il ne sait rien, hormis une chose, c'est que le forgeron a élevé une petite fille qu'on lui a confiée il y a sept ou huit ans.

– C'est bien cela.

– Et que c'est cette petite fille dont mon fils est amoureux.

– Madame, dit Toinon, si vous pouvez vous passer de mes services ce soir et demain matin...

– Que feras-tu ?

– Je saurai bien vous dire au retour si c'est ou non la fille du comte.

– Tu iras à la Cour-Dieu ?

– Oui, certes.

– Mais sous quel prétexte ?

– J'en ai un bien simple. La route de Pithiviers passe devant la porte du couvent.

– Bien.

– Je vais emmener avec moi Mathurin le jardinier, qui attellera son âne à sa carriole. En chemin, l'âne se déferrera.

– Et tu le feras ferrer à la Cour-Dieu !

Toinon aida sa maîtresse à se mettre au lit.

Puis elle descendit par un petit escalier qui conduisait aux communs, traversa la cour et alla frapper à la porte du pavillon occupé par le jardinier.

Le jardinier, qui dormait d'un profond sommeil, eut de la peine à s'éveiller.

– Hé ! Mathurin, lui dit Toinon, lève-toi, nous allons en route.

Mathurin ouvrit sa porte en se frottant, les yeux et à peine vêtu.

– Donne de l'avoine à ton âne, dit la bohémienne.

– Est-ce que vous avez perdu la raison ? dit le jardinier.

– Non pas ; je te dis que nous allons en route.

– Où donc ça ?

– À Pithiviers.

– Quelle heure est-il ?

– Trois heures du matin, dit Toinon qui savait que le jardinier n'avait pas de montre.

– Et vous venez avec moi ?

– Oui.

Mathurin regarda les étoiles.

– Je ne crois pas qu'il soit si tard, dit-il ; mais, puisque vous le voulez...

– Je le veux, dit Toinon, qui savait se faire obéir et devant qui tout tremblait au château.

Tout le monde était couché.

Lucien et le chevalier eux-mêmes avaient regagné leur logis.

Mathurin ouvrit, la porte de la petite écurie où était son âne. L'âne était allongé sur sa paille et dormait aussi.

Au bruit de la porte, à la clarté de la lanterne, le pauvre animal se remit sur ses pieds.

Mathurin jeta une brassée de foin dans le râtelier.

– Va chercher de l'avoine à la grande écurie, dit Toinon, voilà la clef.

Et elle donna, en effet, une clef au jardinier.

Comme il faisait clair de lune, il laissa sa lanterne.

Alors Toinon courut à la petite chambre où le jardinier serrait ses outils, elle y prit un marteau et revint dans l'écurie.

Puis elle s'approcha de l'âne.

– Donne le pied, dit-elle, en lui soulevant le pied montoir de derrière.

S'il est difficile de ferrer un cheval ou un âne, il est très facile de le déferrer.

Le fer de l'âne tient par quatre clous à grosses têtes. Un coup de marteau appliqué en biais casse les têtes. Si les quatre têtes tombent à la fois, le fer tombe aussi.

Ce n'était pas ce que voulait Toinon : il fallait que l'âne se trouvât déferré en chemin et pas avant.

Toinon brisa donc trois têtes de clous seulement.

Le quatrième devait maintenir le fer un bout de temps, mais pour peu que les chemins de la forêt fussent boueux, le fer tomberait avant qu'on fût à la Cour-Dieu.

Quand le jardinier revint, Toinon avait fini sa mystérieuse opération.

L'âne se mit à broyer l'avoine et Toinon dit à Mathurin :

– Sors la carriole et dépêchons-nous.

– Une drôle d'idée tout de même de partir à cette heure-ci ! grommela le jardinier, tout en obéissant à la bohémienne.

XVII

Tandis que l'âne achevait son avoine et que Mathurin le jardinier sortait la carriole d'un petit hangar qui se trouvait derrière son pavillon, Toinon la bohémienne retourna au château.

Elle monta dans sa chambre qui était située tout à côté de celle de la comtesse.

Celle-ci avait souvent besoin de Toinon, la nuit, et elle voulait l'avoir constamment sous la main.

En novembre, les nuits sont glacées, surtout dans les pays de plaine.

Toinon avait soin de sa personne ; elle trouvait inutile de se mettre en route sans prendre certaines précautions d'hygiène. Elle alluma donc une lampe et procéda à sa toilette de voyage. Elle mit deux paires de bas l'une sur l'autre, et par-dessus sa robe elle drapa un grand manteau rouge et brun à capuchon.

C'était la pelisse de Bohême que les zingari d'Allemagne adoptent comme costume national.

Ainsi vêtue, l'étrange créature se regarda dans une petite glace placée au-dessus de la cheminée, et un sourire vint à ses lèvres.

– J'aurai beau faire, dit-elle, je serai toujours bohémienne.

Elle avait fait cette toilette de nuit avec le moins de bruit possible.

Cependant, comme elle allait sortir pour rejoindre le jardinier, la voix de la comtesse se fit entendre à travers la cloison.

Toinon poussa la porte qui séparait, sa chambrette de la chambre de la comtesse.

– Regardez-moi, madame, dit-elle.

– Eh bien !

– Ai-je assez l'air d'une bohémienne que je suis, ainsi vêtue ?

– Oui, certes, dit la comtesse.

– Si on me rencontrait par les chemins, croyez-vous qu'on ne prendrait assez pour une diseuse de bonne aventure ?

– Tu l'es.

– Et il me vient une idée.

– Laquelle ?

– Je vais partir toute seule, sans Mathurin.

– Pourquoi ?

– Je m'arrêterai à la forge de Dagobert, et peut-être bien que je lui pourrai dire la bonne aventure.

– À quoi bon ?

– Eh ! le sais-je ? Si la petite fille qu'aime M. Lucien est réellement celle que nous croyons... si...

– Ah ! fit la comtesse, je m'en fie à toi et à ton génie infernal. Mais, oseras-tu donc t'en aller seule en pleine nuit et traverser la forêt ?

– Je ne crains qu'une chose, dit Toinon, c'est que Satan ne m'étrangle, mais comme j'ai fait un pacte avec lui, il s'en gardera bien.

Puis elle prit la main de la comtesse et la porta à ses lèvres.

Toinon quitta la comtesse et redescendit dans la cour.

Mathurin qui avait bâillé tout son comptant, commençait à être parfaitement réveillé.

– C'est égal, murmura-t-il, il est fort dur de ne pas passer la nuit dans son lit.

Il faisait cette réflexion à mi-voix, lorsqu'une main s'appuya sur son épaule. Il se retourna et reconnut Toinon.

– Tu aimerais donc mieux dormir que t'en aller en route ? dit la bohémienne.

– Je le crois bien, que j'aimerais mieux cela, dit le jardinier.

– As-tu attelé l'âne ?

– Pas encore.

– Eh bien ! va le mettre à la carriole.

Le jardinier s'en alla en baissant la tête.

L'âne attelé, il dit :

– C'est prêt, mamzelle Toinon.

– Eh bien ! maintenant, dit la bohémienne, va te coucher.

En même temps elle prit les guides, le fouet et monta dans la petite charrette d'osier à ressort de sangles, à laquelle on donnait le nom pompeux de carriole.

– Comment ! fit Mathurin stupéfait, vous partez seule ?

– Oui. Va te coucher. Seulement, viens m'ouvrir la porte de la basse-cour.

Mathurin n'était pas encore revenu de sa surprise que la carriole était hors de la cour et dans l'avenue d'ormes qui conduisait au château. L'âne partit au petit trot.

* *

*

Tandis que Toinon la bohémienne traversait la forêt, sans autre crainte, avait-elle dit, que d'être étranglée par Satan son compère, la nuit s'avançait.

La cloche du couvent avait sonné les matines, et la voix grave des moines s'élevait au milieu du silence qui règne dans les bois. Dagobert venait de se lever.

Il s'était levé sans bruit pour ne pas éveiller la demoiselle Jeanne, comme il appelait la jeune fille confiée à sa garde.

Jadis, Dagobert ne craignait guère d'éveiller les moines qui étaient levés avant lui.

Maintenant il évitait, bien que se levant avant l'aube, de faire retentir son enclume avant le jour.

Il allumait sa forge, mais il se livrait à des travaux moins bruyants, tels que certains ouvrages de serrurerie dans lesquels la lime remplaçait le marteau.

Dagobert était donc, ce matin-là, descendu comme à l'ordinaire, entre quatre et cinq heures. Comme à l'ordinaire, il avait allumé sa forge. Tout à coup un bruit le fit tressaillir. Un bruit de roues grinçant sur les cailloux de la route. Puis ce bruit vint mourir à sa porte.

Alors, Dagobert entendit frapper deux coups et il alla ouvrir.

Il se trouva face à face avec Toinon, qui venait de descendre de la carriole.

Toinon, enveloppée dans son manteau rouge, lui fit d'abord l'effet d'une apparition fantastique.

Tout brave qu'il était, il recula et crut avoir devant lui quelque suppôt de l'enfer.

Toinon entra, et lui dit avec un accent méridional très prononcé :

– Il faut me ferrer mon âne qui a perdu un de ses fers.

En même temps, elle s'approcha de la forge et se mit à se chauffer les mains en disant :

– Quel temps de chien ! je ne sens plus mes doigts ni mes pieds.

Dagobert n'avait pas encore prononcé un mot.

– Eh bien ! mon garçon, dit Toinon, attachant sur lui ses grands yeux noirs fascinateurs, est-ce parce que je suis une bohémienne, une pauvre diseuse de bonne aventure, qui gagne sa vie comme elle peut, en allant de foire en foire, que vous me regardez de cet air ébahi ?

– Je vous demande pardon, répondit Dagobert, qui fut sensible à ce reproche. Ah ! vous êtes bohémienne ?

– Vous le voyez bien, dit Toinon.

– Et vous voyagez seule dans votre carriole ?

– Toute seule, dit Toinon, j'avais un homme, mais il est mort.

– Et où allez-vous comme ça ?

– À Pithiviers.

– Est-ce que vous êtes bien pressée d'arriver ?

– Pourquoi ne demandez-vous cela ?

– Parce que je ne pourrai pas ferrer votre âne avant le jour, dit le forgeron avec une certaine hésitation.

– Eh bien ! j’attendrai, dit Toinon.

La bohémienne avait compris que Dagobert ne voulait pas éveiller la jeune fille qui dormait sous son toit.

Elle s’installa devant la forge et se mit à se chauffer.

Pendant ce temps, Dagobert la regardait avec une curiosité craintive.

– Oh ! dit-il enfin, vous dites la bonne aventure ?

– Oui.

– Avec des cartes ?

– Avec des cartes ou en regardant la main des gens.

Un nuage passa sur le front de Dagobert, et tout son visage exprima une grande hésitation.

Alors la bohémienne attacha de nouveau sur lui son noir regard...

XVIII

Tout à coup, il parut faire un effort suprême et prendre une résolution violente.

Il leva les yeux sur Toinon, affronta ce regard infernal qu'elle attachait toujours sur lui, et lui dit :

– Cela coûte-t-il cher de se faire dire la bonne aventure ?

– Un écu pour les gentilshommes, répondit-elle.

– Et pour un pauvre diable comme moi ?

– Rien, dit Toinon.

Mais Dagobert était fier.

– Je n'accepte rien pour rien, dit-il ; si vous voulez me dire la bonne aventure, je vous ferrerai votre âne à neuf des quatre pieds.

– Comme il vous plaira, dit Toinon. Donnez-moi votre main.

Dagobert eut une dernière hésitation.

N'allait-il pas faire un pacte avec l'enfer, lui dont la pieuse jeunesse s'était écoulée à l'ombre des hautes murailles d'un cloître ?

– Donnez ! répéta Toinon avec un accent d'autorité.

Et elle allongea le bras, et, mû par une sorte d'attraction irrésistible, Dagobert mit sa main dans la sienne.

Alors elle l’attira vers la forge, dont les reflets donnaient à son visage bronzé quelque chose de satanique.

Puis, à la lueur du charbon, qui jetait des flammes blanches, violettes, vertes et bleues, elle se mit à examiner la main calleuse de Dagobert.

Dagobert avait au doigt l’anneau du gentilhomme qui lui avait confié Jeanne. Cet anneau, on s’en souvient, il l’avait noirci, et les armoiries du chaton avaient en partie disparu sous une épaisse couche de fumée.

Néanmoins, Toinon vit bien que la bague n’était pas en fer.

Elle devina, plus qu’elle ne les vit, les armoiries effacées, et soudain un grand jour se fit dans son esprit.

Cette bague devait se rapporter à Jeanne, et cette bague, il fallait l’avoir ; car, peut-être était-elle la clé d’un grand mystère.

Mais Toinon avait un de ces visages qui ne reflètent aucune émotion.

Qu’elle eût une tempête dans le cœur, ou bien une tranquillité complète, les traits de sa figure demeuraient les mêmes.

Toinon ne parut donc faire aucune attention à la bague, et, Bohémienne consciencieuse, elle examina le creux de la main que le frottement des outils avait poli, tandis que le dessus demeurait, noir.

– Je vois déjà votre caractère, dit-elle. Vous êtes violent... Vous êtes brave. Vous avez une volonté tenace. Vous êtes fidèle à ceux que vous aimez, mais, quelquefois, votre affection vous aveugle, et, sans le vouloir, vous leur causez du chagrin.

Dagobert tressaillit et songea à Jeanne qui avait pleuré. Toinon poursuivit :

– Vous serez un homme heureux, mais vous aurez beaucoup de traverses dans votre existence.

Et tout à coup la bohémienne tressaillit :

– Que vois-je donc là ? fit-elle.

– Eh bien ? demanda Dagobert, qui était singulièrement ému.

– Oh ! c'est impossible...

La bohémienne paraissait agitée. Comme elle l'avait dit à la comtesse, elle croyait à la science divinatrice des mains.

– Mais que voyez-vous donc ? demanda Dagobert, dont l'émotion allait croissant.

– Vous serez riche... vous serez noble...

– Ah ! quelle plaisanterie !

– Vous porterez une épée et un habit brodé d'or.

Et Toinon disait cela avec un accent convaincu.

Mais Dagobert se mit à rire.

– Ah ! ma bonne femme, dit-il, me promettre tant de belles choses pour quatre fers neufs à votre âne, c'est trop de générosité !

Et le charme sous lequel il était, courbé et comme fasciné depuis quelques minutes se rompit tout à coup.

En voulant trop prouver, la bohémienne n'avait rien prouvé du tout.

Comment Dagobert le forgeron pouvait-il prendre un seul instant, au sérieux cette prophétie qui le faisait dans l'année noble, riche, couvert de broderies et portant l'épée ?

Chose bizarre ! si Dagobert se moquait de la prophétie, la prophétesse y croyait.

Elle regardait le forgeron et semblait vouloir se rendre compte, par les traits de son visage, de l'aptitude qu'il pourrait avoir aux choses que l'avenir lui gardait.

Elle demeura quelque temps comme absorbée en elle-même.

Ce qu'elle avait lu dans la main du forgeron, cette bague qu'il portait au doigt, tout cela l'avait plongée en une rêverie profonde et qui semblait, lui faire oublier le but réel de sa visite à la forge.

Pendant ce temps, le jour était venu peu à peu.

Indécise d'abord, la brume matinale s'était éclaircie au-dessus des grands bois, et le ciel d'une pureté extrême était prêt à recevoir le premier rayon de soleil.

La cloche du couvent ne tintait plus ; les « Matines » étaient chantées, et les moines, sortant de la chapelle, avaient pris, les uns le chemin des terres qu'ils cultivaient, les autres celui de l'atelier où ils travaillaient à différents métiers.

– Maintenant, dit Dagobert en regardant la bohémienne, je vais ferrer votre âne ; on y voit clair.

Et il fit un pas vers la porte.

Mais la bohémienne le retint.

– Ainsi, dit-elle, vous ne croyez pas à ce que je vous ai dit ?

– Oh non ! fit Dagobert en riant.

– Mais je suis consciencieuse, moi, reprit-elle. Donnez-moi encore votre main, et, puisque vous ferrez mon âne pour rien...

– Si vous voulez ma main, la voilà, dit Dagobert riant toujours.

– Non, pas celle-là, l'autre.

– Voilà, dit le forgeron.

Toinon tressaillit de nouveau.

La main droite reproduisait les mêmes lignes, les mêmes plis que la main gauche.

Cependant, Toinon laissa échapper une exclamation de surprise :

– Ah ! fit-elle.

– Que voyez-vous encore ? fit Dagobert, redevenu sceptique.

Cette fois, Dagobert pâlit. En effet, dom Jérôme, trois jours auparavant, ne lui avait-il pas dit qu'ils allaient partir pour Paris ?

– Cette fois, dit le forgeron, qui fronça légèrement le sourcil, vous auriez fort bien pu dire la vérité. Je dois faire un voyage, en effet ; mais quand ? je ne sais pas.

– Vous partirez aujourd'hui ? dit Toinon.

Le sourire revint aux lèvres de Dagobert.

– Je ne crois pas, dit-il.

Et, en effet, il se souvenait avoir vu dom Jérôme la veille au soir, et dom Jérôme était toujours malade.

Cette fois, Toinon ne le retint plus.

Il franchit le seuil de la forge et s'approcha de l'âne qui attendait paisiblement à la porte.

Puis il leva successivement les quatre pieds ; il n'y en avait qu'un de déferré.

– Allons, ma bonne femme, dit-il, ce sera bientôt fait.

Vous n'en aurez pas pour un quart d'heure.

Et rentrant dans la forge, il se mit à attiser le feu sous lequel la barre de fer rougissait lentement.

Mais, comme il s'apprêtait à la porter sur l'enclume, un nouveau personnage parut sur le seuil de la forge.

C'était le moine portier.

– Dagobert, dit-il, venez vite.

– Vous avez besoin de moi ?

– Dom Jérôme veut vous voir.

– Mais c'est que je suis en train de ferrer l'âne de cette femme.

– Cette femme attendra.

– Oh ! je ne suis pas pressée, fit Toinon.

Dagobert eut cependant encore une légère hésitation.

Jeanne était en haut. Elle pouvait descendre, et il n'aurait pas voulu que la chaste créature se trouvât en contact avec la bohémienne.

– Mais venez donc vite ! dit le moine.

On n'entendait aucun bruit à l'étage supérieur.

Jeanne dormait sans doute encore.

Dagobert se décida à suivre le moine et laissa la barre de fer dans le feu.

Alors Toinon demeura seule, mit sa tête dans ses deux mains et se prit à réfléchir.

Tout à coup, la bohémienne tressaillit.

Un bruit léger s'était fait au-dessus de sa tête.

Elle leva les yeux et vit une jeune fille qui descendait lentement par l'escalier de bois qui aboutissait dans la forge. Et Toinon sentit tout son sang affluer à son cœur.

Cette jeune fille, c'était Jeanne.

Mais Jeanne ressemblait sans doute étrangement à une autre femme que Toinon avait connue, car la bohémienne murmura :

– Oh ! si les morts sortaient de leur tombe, je croirais que c'est « elle » !

XIX

Dagobert s'en était allé au couvent, persuadé que Jeanne dormait encore.

Mais Jeanne ne dormait guère depuis deux ou trois jours. Jeanne était triste le jour ; elle pleurait silencieusement la nuit. Cependant, aucune explication n'avait eu lieu entre elle et Dagobert.

Jeanne avait vu Dagobert, en fureur, menacer le beau gentilhomme qui venait si souvent à la forge, de lui briser la tête d'un coup de marteau.

Mais au premier mot qu'elle avait voulu prononcer le lendemain, Dagobert l'avait arrêtée en lui disant :

– Voyez-vous, la demoiselle, je vous suis dévoué au point de donner pour vous la dernière goutte de mon sang, mais ne me demandez jamais pourquoi j'ai chassé ce beau coq qui venait ici chaque jour.

Et Jeanne n'avait plus rien dit.

Seulement, elle était triste, et sa tristesse fendait l'âme à Dagobert.

Seulement, au lieu de s'endormir chaque soir, à l'heure accoutumée, quand elle avait fait sa prière, elle fondait en larmes, et le matin, bien avant le jour, elle pleurait encore, ce qui faisait qu'elle entendait Dagobert se lever et descendre et allumer le feu de la forge.

Certes, le forgeron, ce matin-là, aurait pu battre son fer à l'arrivée de la bohémienne. Jeanne ne dormait pas. La jeune

fille, entendant frapper à la porte, avait même eu un vague espoir.

Si ce n'était Lucien, peut-être, au moins, était-ce Benoît le bossu ?

Et Benoît était le messager de Lucien, et elle l'avait vu venir l'avant-veille et parler mystérieusement à Dagobert, qui l'avait renvoyé assez durement.

Jeanne s'était levée sans bruit, puis elle avait entr'ouvert la porte qui donnait sur l'escalier, et elle avait prêté l'oreille.

Alors, elle avait entendu la singulière conversation de Dagobert et de la bohémienne. Qu'était-ce que cette femme ? Jeanne ne la voyait point, mais elle l'entendait.

Aussi, la curieuse jeune fille s'agenouilla-t-elle sur le sol de sa chambre, qui était fait de planches grossièrement assemblées.

Entre ces deux planches, il y avait une fente qui laissait passer un filet de clarté.

Jeanne avait collé son œil à cette planche et elle avait vu la bohémienne adossée à l'enclume, tenant la main de Dagobert dans les siennes.

Toinon disant la bonne aventure, pronostiquant l'avenir, avait quelque chose d'inspiré et de fatal qui avait frappé Jeanne.

Aussi, lorsque Dagobert fut parti avec le moine portier, la jeune fille s'habilla-t-elle lestement. Puis elle descendit, et ce fut alors que Toinon, l'apercevant, murmura : « On dirait que c'est elle ! »

Mais la bohémienne, on le sait, avait l'art merveilleux de tout refouler au-dedans d'elle-même et de ne laisser percer sur son visage aucune émotion.

Jeanne se prit à regarder avec curiosité cette créature bizarre. Puis elle s'avança vers elle. Alors Toinon se leva.

– Vous dites la bonne aventure ? fit la jeune fille.

– Oui... et si vous voulez me confier votre main, je gage que je vous apprendrais une foule de choses que vous avez intérêt à connaître.

Elle prit la main de Jeanne.

– Oh ! dit-elle, que vois-je là !

Jeanne eut un battement de cœur.

– Que voyez-vous ? demanda-t-elle d'une voix émue.

– Vous êtes aimée...

– Ah !

– Par un jeune et beau gentilhomme qui vous veut épouser et vous faire comtesse.

Jeanne étouffa un cri.

Jusque-là, Toinon débitait une prophétie qu'elle avait ruminée d'avance ; mais tout à coup la bohémienne, qui croyait aveuglément à certaines révélations de la main, aperçut dans celle de Jeanne la ligne de chance ou de fortune, comme on l'appelle. Cette ligne était profondément marquée et traversait toute la main, depuis l'attache du poignet, pour aller se perdre entre l'index et le médium.

– Oh ! dit-elle, vous serez riche, fabuleusement riche.

– Vous moquez-vous de moi ? demanda Jeanne à qui la fortune était indifférente.

– Non, ma belle demoiselle répondit Toinon avec un accent convaincu.

Jeanne reprit :

– Ainsi, je suis aimée...

– Avec passion, avec délire ?

– Par un beau gentilhomme ?

– Oui, mademoiselle.

– Mais ne s'oppose-t-on pas à ce qu'il m'aime ?

Et Jeanne, en faisant cette question, tremblait de plus en plus.

Toinon continua :

– Ce gentilhomme triomphera de tous les obstacles.

– Oh ! fit Jeanne.

– D'ailleurs, les obstacles ne viendront pas de son côté.

– Mais... d'où viendront-ils ?

– Du vôtre... ou plutôt des gens qui disent vous aimer.

Jeanne pensa à Dagobert.

– Mais, dit Toinon, ne vous effrayez pas... les obstacles seront, renversés ; car je vois dans votre main...

Et comme Toinon disait cela, la porte du couvent s'ouvrit.

– Ah ! dit Toinon, voilà le forgeron qui revient.

– Ne lui dites pas que vous m'avez vue, dit Jeanne.

Et elle se sauva lestement, remonta l'escalier, et, quand Dagobert eut atteint le seuil de la l'orge, Toinon était seule de nouveau et on n'entendait aucun bruit.

Dagobert pensa que Jeanne dormait encore.

Toinon avait repris son visage indifférent, et, assise sur l'enclume, elle jouait d'une main distraite avec la tige de fer qui servait à Dagobert pour attiser son feu.

– C'est égal, dit le forgeron en entrant, si vous m'avez dit des choses que je ne puis croire, vous m'en avez dit aussi qui sont vraies.

– Comment cela ? dit Toinon.

– Vous m'avez annoncé que je ferais un voyage aujourd'hui même ?

– Aujourd'hui même, répéta Toinon.

– C'est pourtant la vérité. Dom Jérôme, le supérieur du couvent, poursuivit Dagobert, m'envoie en route.

– Loin ? dit Toinon.

– À Orléans.

– Eh bien ! dit la bohémienne, puisque je vous ai dit vrai pour une chose, pourquoi n'aurais-je pas dit vrai pour une autre ?

– Que je serais un jour noble et riche ?

– Je l'ai lu dans votre main, dit Toinon, comme j'ai lu le voyage que vous allez faire.

Tout en causant, Dagobert arrondissait son fer sur l'enclume.

Toinon poursuivait :

– Ce que la main révèle est vrai et doit arriver, à moins que vous ne mouriez de mort violente. Mais si vous vivez encore un certain nombre d'années, tout ce que je vous prédis arrivera.

Dagobert se montrait toujours incrédule. Il ajusta le fer, le cloua et dit :

– Maintenant, vous pouvez vous mettre en route.

– Merci bien, dit Toinon, mais vous verrez si je ne vous ai pas dit la vérité.

Et elle monta dans la carriole, donna un coup de gaule à l'âne et partit au petit trot.

En la voyant s'éloigner, Dagobert murmura :

– Elle a cru devoir me dire tout ça pour payer son fer. On ne fait pas un noble d'un forgeron, ni un homme riche d'un paysan.

* *

*

Cependant Toinon avait pris la route de Pithiviers où, désormais, elle n'avait nul besoin d'aller.

Mais il fallait que le forgeron l'eût perdue de vue pour qu'elle reprit le chemin de Loury, et par conséquent de Beaurepaire.

Toinon entra au château par une des grilles du parc, évitant ainsi de se montrer à toute la valetaille, et quand elle eut remis l'âne et la carriole au jardinier, elle traversa le potager, entra dans la serre et, par un petit escalier, gagna l'appartement de la comtesse.

Mme des Mazures était encore au lit ; mais ses yeux, battus, ses traits fatigués disaient qu'elle avait été en proie à une insomnie persévérante.

Toinon ferma la porte et s'assit dans un fauteuil au chevet de la comtesse.

Eh bien ? dit celle-ci en attachant sur elle un regard fiévreux.

– Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée, dit Toinon.

– C'est... elle ?

– C'est le portrait vivant de sa mère, et le forgeron doit avoir le secret de sa naissance.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire, madame, répondit Toinon dont les yeux brillèrent, que si on ne fait disparaître cet homme...

– Eh bien !

– C'est lui qui épousera la petite.

– Oh ! par exemple !

– Lui qui aura la fortune contenue dans la cassette.

– Tu es folle !

– Non, je ne suis pas folle, dit Toinon, et je sais ce que j'ai vu.

– Qu'as-tu donc vu ? demanda Mme des Mazures avec anxiété.

– Je lui ai dit la bonne aventure, j'ai lu dans sa main...

– Et... sa main ?

– Sa main dit qu'il sera riche un jour. Comprenez-vous ? S'il est riche, c'est qu'il épousera Jeanne.

– Ah ! elle se nomme Jeanne ?

– Oui.

– Et tu es sûre que c'est bien l'enfant que nous cherchons ?

– Que je meure à l'instant si je me suis trompée.

– Eh bien ! dit froidement Mme des Mazures, il faudra faire disparaître ce forgeron.

– Mais... comment ?

– Le chevalier de Valognes nous y aidera.

Un sourire infernal vint aux lèvres de Toinon.

– Ah ! c'est juste, dit-elle, le chevalier est un de ces hommes qui ne reculent devant rien... quand ils y trouvent leur intérêt.

Et la servante et la maîtresse demeurèrent tête à tête.

XX

La comtesse regarda Toinon et dit :

– Voyons, modère-toi et narre-moi ton expédition dans tous ses détails.

Toinon raconta son arrivée à la forge, sa conversation avec le forgeron et comment elle avait été frappée des lignes que sa main renfermait.

Alors la comtesse l’arrêta.

– Tu crois donc réellement à cela ? dit-elle… Ainsi cet homme sera riche ?

– Très riche.

– On l’anoblira ?

– Oui, madame.

– Tout cela est impossible, fit la comtesse en haussant les épaules.

– Madame, reprit Toinon, lorsque je me suis trouvée sur votre chemin, j’étais une fille de Bohême, et vous avez été frappée de mes prophéties, et c’est pour cela que vous m’avez prise à votre service. Tout ce que je vous ai prédit n’est-il point arrivé ?

– Oui, dit la comtesse d’un air sombre, tout.

– La destinée humaine est écrite dans la main, poursuivit Toinon.

– Mais alors, dit la comtesse, quoi que nous puissions faire, cet homme sera riche et noble.

Toinon secoua la tête.

– Voilà justement, madame, dit-elle, où nous ne sommes plus d'accord. Un homme est réservé aux plus brillantes destinées, mais à la condition que certains obstacles qui sont pareillement indiqués dans le creux de sa main, ne domineront pas, à un moment donné, la ligne de fortune.

Toinon parla alors de l'anneau noirci que le paysan portait au doigt. La comtesse tressaillit.

– Et tu dis, fit-elle, qu'il y a des armoiries dessus ? L'as-tu bien remarqué ?

– Oh ! oui.

– Pourrais-tu, à la rigueur, te rappeler la forme exacte du chaton ?

Pour toute réponse, Toinon se leva, alla prendre sur le guéridon voisin une plume, de l'encre et une feuille de papier, et revint auprès de la comtesse, qui s'était mise sur son séant.

Alors la bohémienne se mit à dessiner une bague dont le chaton était octogonal.

La comtesse jeta les yeux sur le dessin et s'écria d'une voix fiévreuse :

– C'est la bague du feu comte des Mazures !

– Le mari de madame ?

– Non, l'autre, celui qui est mort brûlé, dit la comtesse.

– Décidément, murmura Toinon, je crois que j'ai bien fait, madame, d'aller faire un tour à la Cour-Dieu.

– Il nous faut cette bague ! poursuivit la comtesse ; il nous la faut à tout prix.

Toinon ne souffla mot.

– Ce chaton de forme bizarre, reprit la comtesse, est au moins de la grosseur d'une noisette, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

– Eh bien ! il est creux, et il renferme certainement quelque papier mystérieux roulé en boule.

– Et... ce papier...

– Ce papier, j'en suis sûre, contient des indications précieuses sur cette fameuse cassette que nous cherchons et que j'accusais le chevalier mon beau-frère d'avoir volée.

– Madame, dit froidement Toinon, vous avez parlé du chevalier de Valognes, tout à l'heure... C'est un homme résolu et capable de tout pour arriver à son but.

– Ah ! il a donc un but ?

– Le chevalier est amoureux.

– De qui ?

– De Mlle Aurore.

Ce fut une révélation pour la comtesse.

– Bon ! dit-elle, je comprends maintenant. C'est lui qui a brouillé Aurore et mon fils, et il servira d'autant plus énergiquement les amours de celui-ci, qu'il le détournera de plus en plus de sa cousine.

Elle garda un moment le silence, puis continua en riant d'un air froid et cruel :

– Mais tout cela est pour le mieux, Toinon.

– Ah ! vous trouvez, madame ?

– Sans doute, si toutefois nous ne nous trompons point, si la jeune fille de la forge est bien celle que nous croyons.

– Oh ! vous pouvez prendre ma tête, si je me trompe. C'est le portrait vivant de Gretchen.

– Tais-toi ! dit la comtesse, qui eut un mouvement d'effroi ; ne prononce pas ce nom.

– Soit, dit la bohémienne, mais vous pouvez m'en croire, c'est elle.

La comtesse retrouva son calme et son sourire.

– Eh bien, s'il en est ainsi, dit-elle, si la bague qu'a le forgeron au doigt est celle que je crois ; si dom Jérôme s'est jadis appelé Amaury, je vais te dire ce qui a dû se passer.

– J'écoute, madame, fit Toinon, qui regarda la comtesse.

– Tu sais bien qu'ils étaient deux à aimer cette femme, reprit Mme des Mazures, un que tu n'as pas connu, Amaury, un autre...

– Raoul ! dit Toinon.

– Oui, c'est cela, et c'est bien Raoul qui, dans la nuit de l'incendie, a passé à cheval, dans la forêt, emportant en croupe sa petite fille. Il l'a confiée au forgeron et celui-ci la garde sous la surveillance du prieur-abbé.

– Tout cela est clair, dit la bohémienne.

– La bague que le forgeron porte au doigt contient le Secret de la cassette. Celui qui aura la bague aura la cassette par conséquent ; mais il faut prévoir le cas où Raoul ne serait pas mort..., où il reviendrait.

– Alors que faire ? demanda Toinon.

– Mon fils aime la petite et la petite l’aime.

– Oui.

– Eh bien ! dit froidement la comtesse, il faut les marier, ces tourtereaux.

– C’est mon avis, dit la bohémienne.

– Et le chevalier de Valognes nous y aidera. Seulement, il ne faut pas que celui-ci ait notre secret tout entier, il est homme à en abuser.

– Alors, Madame, dit Toinon, comment ferez-vous pour vous en servir ?

– Je serai la tête qui pense et lui l’instrument qui agit. Sois tranquille.

En ce moment on gratta légèrement à la porte.

– C’est Lucien, dit la comtesse.

Toinon alla ouvrir. C’était en effet, le jeune comte des Mazures. Il était un peu pâle, et toute sa personne trahissait une vive émotion.

– Mon Dieu ! mon cher enfant, lui dit la comtesse, qu’avez-vous donc ?

– Ma mère, répondit Lucien, je désire causer un moment en tête-à-tête avec vous.

La comtesse fit un signe, et Toinon s’empressa de sortir.

– Asseyez-vous, mon enfant, dit alors la comtesse, et dites-moi ce qui vous amène.

– Ma mère, dit Lucien, la fenêtre de ma chambre donne sur le parc, vous le savez...

Ce matin, en me levant, j'ai vu arriver, par l'allée du parc, Toinon dans la carriole du jardinier. Les roues étaient couvertes de cette boue jaune qu'on ne trouve que dans la forêt. D'où venait Toinon ?

Je suis descendu, et j'ai entendu le jardinier qui disait : – Tiens, vous avez fait ferrer l'âne d'un pied ; où ça ?

– À la Cour-Dieu, a répondu Toinon.

– Eh bien ! dit la comtesse, c'est cela qui vous agite, mon fils ?

– Oui, ma mère... Qu'est-ce que Toinon est allée faire à la Cour-Dieu ?

– Mon cher enfant, dit la comtesse en prenant affectueusement la main de son fils, veux-tu m'écouter ?

– Parlez, ma mère.

– Lucien, tu n'aimes pas Aurore...

Le jeune comte baissa la tête.

– Mais tu aimes une jeune fille...

Lucien pâlit.

– Une jeune fille pauvre et belle... et tu veux l'épouser...

Un nuage passa sur le front de Lucien.

– Ma mère... dit-il, qui donc vous a appris tout cela ?

– Enfant ! dit la comtesse en souriant, est-ce que le cœur d'une mère ne devine pas tout ? Tu es mon fils unique, ma seule affection en ce monde : pourquoi m'opposerais-je à ton bonheur ?

Lucien jeta un cri.

Sa mère lui tendit les bras.

– Épouse-la, puisque tu l'aimes, dit-elle.

Et elle pressa sur son cœur Lucien éperdu.

* *

*

Quelques heures après cette scène, pendant laquelle le jeune comte Lucien des Mazures avait cru voir le ciel s'entr'ouvrir, la comtesse était en tête-à-tête avec le chevalier Michel de Valognes.

– Mon cher chevalier, disait-elle, vous ne connaissez pas Lucien aussi bien que moi. C'est un garçon tout d'une pièce et qui s'est trompé d'époque en venant au monde. Il aime la petite fille de la Cour-Dieu, mais il ne comprendrait, pas, aujourd'hui, qu'elle ne saurait être sa femme, je lui ai donc permis de l'épouser.

– Vous pensez bien, continua Mme des Mazures en souriant, que nous trouverons de bonnes raisons pour retarder le mariage, et donner le temps à sa passion de se calmer. Mais, pour le moment, il faut consentir à tout ce qu'il voudra.

– Bon, fit le chevalier d'un signe de tête, je comprends.

– Ne m'avez-vous pas dit que le prieur-abbé et le forgeron faisaient bonne garde ?

– Oui, madame.

– Pourrait-on enlever la petite ?

– Je m'en charge, dit froidement le chevalier.

– C'était la réponse que j'attendais de vous, dit la comtesse, et puisqu'il en est ainsi, nous allons nous concerter.

– Je suis à vos ordres, dit le chevalier.

Mme des Mazures secoua un gland de sonnette.

Toinon parut.

– Viens ici, dit-elle, nous avons besoin de tes lumières.

Et ces trois âmes perverses demeurèrent alors face à face, pendant que le naïf Lucien tirait des perdreaux dans le parc.

XXI

Le chevalier de Valognes était arrivé à Beaurepaire la veille au soir, un peu à l'improviste. Il était parti le matin, et Lucien ne l'attendait pas.

Pendant toute la soirée, il s'était renfermé avec lui dans un silence prudent.

Lucien l'avait cependant questionné.

Mais le chevalier s'était borné à lui répondre :

– Mon ami, je m'occupe de vous, et je vous promets que tout ira bien.

La vérité vraie de tout cela, c'est que le chevalier avait imaginé un plan que son entretien avec la comtesse avait bouleversé de fond en comble.

Le soir, après cette prétendue partie d'échecs qu'il avait paru faire avec la comtesse, il avait gardé le même silence.

Enfin, le lendemain, vers quatre ou cinq heures du soir, après un long entretien avec Mme des Mazures et Toinon la bohémienne, le chevalier rejoignit Lucien.

– Mon ami, lui dit-il, voulez-vous que nous causions ?

– De quoi ? demanda naïvement Lucien.

– Hé ! grand enfant, de quoi pourrions-nous causer, si ce n'est de vos amours ? répondit le chevalier.

– Eh bien ?

– L’aimez-vous toujours ? Êtes-vous toujours décidé à l’épouser ?

– Toujours.

– Et si je vous demande vos pleins pouvoirs, me les donnerez-vous ?

– Certes oui.

– Si je vous prie de m’obéir aveuglément ?

– Je vous obéirai.

– C’est bien. Alors écoutez-moi. Votre mère consent à ce que vous l’épousiez, n’est-ce pas ?

– Oui, dit Lucien.

– Mais, il y a deux hommes qui n’y consentiront jamais, le forgeron et dom Jérôme...

– Mais pourquoi ?

– Je l’ignore. Seulement, puisqu’ils refusent leur consentement, il faut bien nous en passer.

– Comment ferons-nous alors ?

– Écoutez-moi bien. Passé huit heures du soir, le couvent est fermé et les moines ne sortent plus que le lendemain. Supposons une chose...

– Laquelle ?

– Dom Jérôme, se fiant sur la vigilance de Dagobert, entre dans sa cellule, fait sa prière et s’endort.

– Après ?

– Supposons encore que Dagobert est absent de la forge… et que, entre minuit et deux heures du matin, vous vous présentiez, vous frappiez à la porte, et que Jeanne vous ouvre.

– Après ? après ? fit Lucien anxieux.

– Ici, ce n'est plus mon affaire, c'est la vôtre. Jeanne vous aime, je le crois…

– Oh ! je le crois aussi, dit naïvement Lucien.

– Vous lui représentez que ses gardiens sont des tyrans, et que vous la voulez faire comtesse. À moins que votre langue ne reste clouée à votre palais, à moins que vous ne sachiez pas un mot de votre métier d'amoureux, Jeanne consent à vous suivre.

– Oh ! fit Lucien, frémissant d'espérance.

– Vous la jetez en croupe sur votre cheval, et les moines dorment encore en rêvant des joies du paradis, que vous êtes bien loin.

– Mais où la conduire ?

– Ici, chez votre mère, puisqu'elle consent à ce que vous l'épousiez.

La réponse était si logique qu'elle frappa Lucien.

– Mais… avez-vous songé que le forgeron ne s'absente jamais ?

– Il s'absentera, je m'en charge…

– Vous !

– Moi, dit le chevalier en souriant. Voyons, j'ai encore une question à vous faire. Voyez-vous Benoît le bossu souvent ?

– Il est précisément à la cuisine.

– Eh bien ! appelez-le, et dites-lui de m’obéir comme à vous-même.

– Mais...

– Mon cher ami, dit le chevalier, vous m’avez dit avoir confiance en moi. Eh bien ! faites ce que je vous demande...

– Je le ferai, dit Lucien.

Et il descendit aux cuisines, où Benoît le bossu se chauffait tranquillement en devisant avec les domestiques du château.

– Benoît, lui dit-il, viens avec moi.

Le bossu se leva sans répliquer et suivit Lucien. Le chevalier se promenait de long en large sous le vestibule.

– Tu vas aller avec monsieur, continua Lucien. Benoît fit une légère grimace, mais il ne souffla mot.

– Tu lui obéiras comme à moi-même.

– J’aimerais tout autant une autre mission.

– Tu lui obéiras, poursuivit Lucien avec un accent d’autorité.

Benoît s’inclina.

Alors le chevalier lui adressa la parole à son tour.

– Va seller mon cheval, lui dit-il, ôte tes sabots et mets tes souliers ; nous allons en forêt.

Benoît obéit.

Un quart d’heure après, le chevalier se mettait en route.

Benoît le suivait en murmurant :

– M. le comte a tort de se fier à ce M. le chevalier. On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est un méchant homme.

M. de Valognes s'en alla tout droit à la forêt. Quand il eut atteint le premier carrefour, il se retourna vers Benoît.

– Es-tu jamais allé à Orléans ? lui dit-il.

Cette question étonna un peu Benoît.

– Pardine ! fit-il, certainement que j'y suis allé.

– Eh bien ! reprit le chevalier, à ton idée, si tu partais d'Ingrannes ou de la Cour-Dieu pour aller à Orléans, par où passerais-tu ?

– Au lieu de descendre à Fay-aux-Loges, répondit Benoît, je prendrais la forêt tout droit, je tomberais à Loury.

– Après ?

– De Loury à Rébrechein, de Rébrechein à Chanteau, et je gagnerais comme cela deux bonnes lieues. Seulement, c'est un chemin que tout le monde ne connaît pas.

– Eh bien ! dit le chevalier, sommes-nous loin de ces chemins que tu suivrais ?...

– Non, monsieur : Au prochain carrefour, je vous en montrerai un.

Benoît, que le chevalier n'interrogeait plus, se renferma dans le silence le plus respectueux, et tous deux continuèrent à marcher, l'un à cheval, l'autre à pied.

Parvenu au carrefour indiqué par Benoît, le chevalier s'arrêta.

– Hé ! dit-il, où est le faux chemin ?

– Tenez, dit Benoît, en voilà un.

Et il montrait une sorte de brèche faite au milieu du fourré, à l'extrémité d'une enceinte dont le bois était rabougri.

Le chevalier s'approcha.

– À preuve que c'en est un, continua Benoît, voilà un pas d'homme.

– Où cela ? fit le chevalier qui mit aussitôt pied à terre.

En effet, sur la boue humide de la forêt, et grâce au clair de lune, on voyait assez distinctement l'empreinte d'un gros soulier ferré.

– C'est tout frais, dit Benoît. Il n'y a pas trois heures que celui-là a passé par ici.

– Et tu crois que c'est quelqu'un qui va à Orléans ?

– À Orléans ou seulement à Loury.

Après un moment de silence :

– Est-ce que tu connais Jacques Oudot ?

– Pardine ! fit Benoît ; c'est le premier colleteur de la forêt. Il n'y a pas son pareil à dix lieues à la ronde pour prendre un chevreuil.

– Où demeure-t-il ?

– Tantôt ici, tantôt là, dit Benoît. Il a sa maison à Loury, mais il n'y couche jamais. Cependant si je voulais le voir, je saurais où le prendre ; ce ne serait pas long.

– Tout près d'ici, alors ?

– Oui, monsieur ; je ne demanderais pas plus d'une heure pour faire les deux chemins.

– Cependant, nous sommes en pleine forêt...

– Justement, Oudot tend ses collets, à cette heure, dans un endroit qui est joliment propice, allez !

– Eh bien, dit le chevalier, je vais t'attendre ici, et tu vas aller me chercher Jacques Oudot.

Cette fois, l'étonnement de Benoît, que toutes ces questions ne laissaient pas que d'intriguer, prit une nuance d'inquiétude.

– Monsieur le chevalier, dit-il, je suis dévoué corps et âme à M. Lucien, et du moment où il m'a dit de vous suivre et de faire ce que vous me commanderiez, je le ferai. Mais je ne voudrais pas qu'il arrivât malheur à un homme qui, tout braconnier qu'il peut être, est un brave homme.

– Hé ! que veux-tu donc qu'il lui arrive ? fit le chevalier. Si je veux le voir, c'est que j'ai besoin de lui.

Benoît trouva le raisonnement juste.

– Et je compte même payer ses services.

En même temps, le chevalier tira sa bourse, y prit deux pistoles et les tendit à Benoît en ajoutant :

– Tu lui diras que j'ai une fantaisie. Je voudrais voir tendre un collet à chevreuil et un collet à cerf.

– Vous n'avez jamais vu ça ? fit naïvement Benoît.

– Jamais.

– Ce n'est pas bien malin, dit le bossu en souriant, et je n'aurais pas besoin de Jacques Oudot pour vous faire voir ça.

– Toi !

Benoît cligna de l'œil.

– Tu sais faire un collet à chevreuil ?

– Et même à cerf, dit Benoît.

– Mais tu n’as pas les engins nécessaires ?

– Oh ! dit le bossu en souriant, je n’ai pas loin à aller dans la forêt pour trouver un fil de laiton de la grosseur d’un petit doigt. Je sais où Jacques Oudot met son filin, et c’est à deux pas d’ici.

– Eh bien ! va chercher de quoi faire un collet.

– Mais, monsieur, dit Benoît, où voulez-vous le poser ? Il n’y a pas une seule « passée » par ici.

– N’importe ! va toujours.

Et le chevalier, ayant mis de nouveau pied à terre, alla s’asseoir contre le poteau indicateur. Benoît se jeta sous bois en murmurant :

– Tout cela est bien drôle, et je veux me prendre dans un collet comme un lapin, si je sais de quoi il retourne.

XXII

Il faisait clair de lune, et Benoît le bossu, se jetant dans la première enceinte qu'il avait à sa droite, prit aussitôt un de ces sentiers de forêt qui murent dans l'herbe en zigzags que seuls les braconniers connaissent.

Les braconniers ont mille ruses pour dépister les gardes. Celui dont Benoît avait parlé au chevalier, et qu'on appelait Jacques Oudot, avait toujours été traqué, et jamais on n'avait pu le surprendre en flagrant délit, ni saisir ses collets et ses autres instruments de destruction.

Cependant les gardes avaient passé bien des nuits sur pied ; ils avaient fouillé la forêt dans ses parties les plus sauvages et les plus mystérieuses, ne laissant inexplorés ni un tronc d'arbre ni une broussaille.

Seulement, ils n'avaient jamais eu l'idée de grimper sur un vieux chêne, debout au milieu d'une coupe blanche, par la raison toute simple qu'il n'y avait alentour ni broussailles, ni trou à renard, ni cachette quelconque.

La cachette, c'était l'arbre lui-même.

Arrivé au bord de la clairière, Benoît s'arrêta. Il avait l'oreille et la vue des bêtes fauves. Il entendait le moindre bruit au loin, il voyait aussi distinctement la nuit que le jour.

La clairière était déserte.

Alors, en trois bonds, il fut au pied de l'arbre et se mit à grimper comme un chat le long du tronc.

Arrivé au couronnement, il disparut.

L'arbre était creux, seulement, il l'était par en haut, ce que personne ne savait, excepté Jacques Oudot et Benoît, Benoît se laissa glisser dans le tronc creux.

Il n'avait pas de bout de chandelle, mais sa main suppléerait à la lumière qui lui manquait. Il eut bientôt trouvé un gros fil de laiton épais comme le doigt. C'était tout ce qu'il voulait.

Il remonta vers le couronnement à la manière des ramoneurs grimpant dans un tuyau de cheminée, se passa le fil de laiton autour du cou, descendit lestement à l'extérieur de l'arbre, quitta la clairière et reprit, en bondissant, le chemin du carrefour où il avait laissé le chevalier.

Celui-ci était toujours assis au pied du poteau, ayant au bras la bride de son cheval, qui broutait l'herbe folle de l'allée forestière.

Benoît revint.

Il avait à la main le collet pris au magasin forestier de Jacques Oudot.

– Voilà, dit-il en mettant le fil de laiton sous les yeux du chevalier.

Celui-ci prit un air naïf.

– Comment, dit-il, c'est ça, un collet ?

– Oui, monsieur.

– Et on peut prendre un chevreuil avec ?

– Un chevreuil et même un cerf.

– Voilà ce que je voudrais voir.

– Pour cela, monsieur, dit Benoît, il faut aller dans un endroit de la forêt où il y ait des « passées ». Ici, nous sommes trop près des terres, et il n'y a que du lièvre et du renard.

– Eh bien ! dit le chevalier, c'est pourtant ici que je veux que tu poses ton collet.

– Ici ?... Mais où ?

– Là, dit le chevalier en montrant cette brèche faite au fourré d'épines.

– Dans le chemin ?

– Justement.

Benoît regarda le chevalier avec défiance.

– Mais, monsieur, c'est donc un homme que vous voulez prendre au collet ?

– Peut-être...

– Alors, dit Benoît, je n'en suis pas.

– Plaît-il ?

– Je dis que je n'en suis pas, fit le bossu avec colère.

– Tu oublies que M. le comte t'a recommandé de me suivre et de m'obéir.

– Non, mais...

– Mais quoi ?

– M. Lucien ne savait pas, ne pouvait pas savoir ce que vous vouliez faire.

– Il le savait.

Benoît, stupéfait, recula d'un pas.

En même temps, M. de Valognes s'approcha de son cheval, retira sa carabine de la fonte, et dit froidement à Benoît :

– Aussi vrai que nous sommes ici tous les deux, si tu ne m'obéis pas, je te casse la tête.

Benoît était brave ; cependant il ne put se défendre d'un léger tremblement, et il fit un nouveau pas en arrière.

Le chevalier épaula :

– Si tu te sauves, dit-il, je te loge une balle entre les deux épaules.

Alors Benoît comprit qu'il fallait parlementer et tâcher de gagner du temps.

– Mais, monsieur, dit-il, je ne demande pas mieux que de vous obéir, puisque M. Lucien le veut.

– À la bonne heure !

– Mais...

– Mais tu voudrais savoir qui je veux prendre au collet, n'est-ce pas ?

– Justement.

– Un homme dont j'ai à me plaindre.

– Oh ! monsieur, on ne prend pas un homme comme on prend un cerf, savez-vous ?

– C'est-à-dire, fit le chevalier qui montra tout à coup par ces paroles qu'il savait aussi bien que Benoît tendre un collet – c'est-à-dire qu'un cerf ou un chevreuil qui chemine la tête basse se prend par le cou.

– Tandis qu'un homme qui marche tout debout se prend par les jambes et ne s'étrangle pas.

– C'est encore vrai.

– Et si le collet est fixé à une branche d'arbre un peu forte et qu'on a courbée, il est pris par le milieu du corps et enlevé de terre.

– Ma foi, monsieur, dit naïvement Benoît, je vois que vous en savez autant que moi. Et tenez, voilà le fil de laiton, tendez le collet vous-même.

– Soit, dit le chevalier ; nous ne nous chicanerons pas pour si peu. Tiens mon cheval.

Il donna la bride à Benoît, prit le fil de laiton qu'il tordit et noua, entra dans le fourré et marcha droit à un baliveau de cinq ans qui croissait au fond du sentier qu'avait suivi l'homme qui s'en allait à Orléans, car on retrouvait les empreintes de pas sur la terre détrempée par les dernières pluies.

Ce baliveau était non un chêne, mais un hêtre, ce qui valait mieux, car ce dernier arbre est beaucoup plus flexible.

Alors, avec l'adresse d'un braconnier consommé, le chevalier tendit le collet et coucha la branche d'arbre qui était de force, en se relevant, à enlever un bœuf.

Mais à peine avait-il terminé cette singulière besogne qu'il entendit Benoît jeter un cri.

– Qu'est-ce donc ? fit-il en reparaissant dans l'ailée forestière.

Benoît était penché sur des empreintes de pas.

– Eh bien ? dit le chevalier, voyant que celui-ci ne répondait pas.

Benoît leva enfin la tête.

– Monsieur, dit-il, je connais ce pied-là.

– Vraiment ? ricana le chevalier.

– C’est celui de Dagobert, le forgeron de la Cour-Dieu.

– En vérité ?

– C’est lui qui a passé par ici : c’est lui que vous voulez prendre.

– Peut-être...

– Mais je ne veux pas, moi !

– Ah ! tu ne veux pas ? Et pourquoi ?

– Parce que nous sommes amis...

Mais Benoît, en disant cela, ne s’était pas tenu suffisamment à distance.

Le chevalier se jeta sur lui, le prit à la gorge et le renversa.

– Si tu cries, dit-il, je t’étrangle !

Et comme il était beaucoup plus robuste que le jeune braconnier, il le prit dans ses bras, l’approcha de son cheval, mit le pied à l’étrier, sauta en selle, et maintint Benoît devant lui, couché en travers, répétant :

– Au moindre cri, je te serre la gorge et je te fais rendre ta langue.

Après quoi, il poussa son cheval dans une des lignes qui aboutissent au carrefour et prit au galop le chemin de la bicoque qu’il appelait pompeusement son château.

XXIII

Maintenant, retournons à la Cour-Dieu et reportons-nous au moment où le père portier était venu chercher Dagobert pour le conduire chez dom Jérôme.

Le prieur n'était plus ce que Dagobert l'avait vu deux jours auparavant.

La fièvre à laquelle il avait été en proie s'était dissipée, le mal était passé tout à coup et le moine se retrouvait robuste et vert comme un chêne que la tempête a vainement assailli.

– Mon enfant, dit-il à Dagobert, l'heure est venue.

Dagobert demeura immobile au seuil de la cellule et attendit les ordres du prieur.

– Je ne souffre plus et je me sens la force d'entreprendre le voyage dont je t'ai parlé, dit dom Jérôme.

– Je suis prêt, répondit Dagobert.

– Mais je ne puis quitter mon couvent sans l'autorisation de mes supérieurs, dit encore le prieur, et tu vas partir pour Orléans, où tu porteras ce pli à l'évêché.

En même temps, dom Jérôme prit sur une table une grande lettre carrée qu'il avait scellée de son anneau pastoral.

– Dois-je partir sur-le-champ ? demanda Dagobert.

– Non, répondit dom Jérôme. Nous sommes à une époque de pénitence pour l'Église, et tu arriverais à Orléans avant la

nuit, que tu ne pourrais être admis auprès de monseigneur qu'à huit heures du soir.

C'est le moment unique où l'accès de l'évêché est permis aux hommes profanes.

Tu peux donc ne te mettre en route que dans l'après-midi.

D'ici là, tu vas préparer Jeanne au voyage que nous allons entreprendre. Tu lui diras que nous nous mettrons probablement en route demain soir, et que nous irons coucher à Pithiviers.

Je demande à monseigneur un congé de huit jours et la permission de voyager sous des habits mondains. Il y a deux chevaux de selle au couvent, nous les prendrons. Jeanne montera en croupe derrière toi.

Pour aujourd'hui, je t'engage à aller prendre un cheval à Sully ; tu trouveras dix personnes pour une qui te le prêteront.

– Oh ! ce n'est pas la peine, dit Dagobert, j'ai de bonnes jambes.

– Mais il y a loin d'ici à Orléans.

– Je sais un chemin par la forêt qui raccourcit de moitié.

– Tu feras comme tu voudras, dit dom Jérôme.

Dagobert prit la lettre et s'en alla.

Quand il revint à la forge, Toinon, on s'en souvient, s'y trouva encore, mais Jeanne était remontée précipitamment dans sa chambre.

Ce qui fit que, voyant la bohémienne seule, le forgeron ne devina point ce qui s'était passé entre elle et la jeune fille.

Celle-ci attendit que l'âne fût ferré, que Toinon fût partie et que Dagobert se fût remis tranquillement à un ouvrage de serrurerie. Alors, elle redescendit.

– Bonjour, Dagobert, dit-elle.

Et suivant, l'habitude qu'elle avait prise depuis l'enfance, elle lui tendit son front.

Dagobert y mit un chaste baiser, puis il lui dit :

– Jeanne, je vais en route aujourd'hui.

– Et où vas-tu donc, mon bon Dagobert ?

– À Orléans, par ordre de dom Jérôme.

– Quand pars-tu ?

– Ce soir.

– Quand reviendras-tu ?

– Cette nuit. Aussi, il faut me faire une promesse.

– Parle, mon bon Dagobert.

– Je vais fermer la forge en m'en allant.

Si l'on vient frapper à la porte, vous n'ouvrirez pas, n'est-ce pas ?

– Oh ! non, certes.

– C'est bien. Maintenant, j'ai autre chose à vous apprendre. Nous partons demain.

– Qui nous ? fit Jeanne en tressaillant.

– Dom Jérôme, vous et moi.

– Nous partons et où allons-nous ?

– À Paris.

Jeanne étouffa un cri.

– Mais qu'allons-nous faire à Paris ?

– Nous allons à la recherche de votre fortune.

– Ma fortune !

– Oui, car vous êtes riche, la demoiselle ; et peut-être aussi de votre famille...

– Oh ! dit-elle avec tristesse, ne m'as-tu pas toujours dit que mes parents étaient morts ?

– Vos parents, oui... Mais... ne vous souvenez-vous donc pas du jour où vous êtes venue ici pour la première fois ?...

– Ah ! oui, dit-elle, j'étais bien petite ! mais je m'en souviens... C'est mon oncle Raoul qui m'a amenée...

– C'est bien cela.

– Mais mon pauvre oncle est mort... lui aussi... ne me l'as-tu pas dit souvent ?...

– Oui, je le croyais, mais dom Jérôme dit qu'il n'est pas mort...

– Est-ce bien vrai ?

Et Jeanne eut un rayon de joie dans les yeux.

– Et peut-être, continua Dagobert, le retrouverons-nous à Paris.

Mais déjà la joie qui avait un moment brillé dans les yeux de Jeanne s'était éteinte.

– Mais, mon bon Dagobert, dit-elle, si nous retrouvons mon oncle...

– Eh bien ! tant mieux, puisque nous allons à Paris : pour cela.

– Oui, répondit Jeanne en soupirant, mais il voudra peut-être me garder avec lui.

– Cela est possible.

– Et je ne reviendrai plus ici, fit-elle les larmes aux yeux.

– Ne vous ai-je pas dit souvent, reprit Dagobert d'une voix triste et grave, que vous étiez une fille de naissance et que vous n'étiez pas destinée à vivre éternellement sous le toit d'un pauvre forgeron comme moi ?

– Oh ! je suis si heureuse ici !

Et les yeux de Jeanne s'emplirent de larmes et elle se jeta au cou de Dagobert en lui disant :

– Je t'aime bien, va, et je ne veux pas te quitter.

– Eh bien ! dit Dagobert, si nous retrouvons votre oncle, je le supplierai de me permettre de demeurer avec vous et de rester à votre service.

Cette réponse aurait dû sécher les larmes de Jeanne. Mais elle continua à pleurer, et elle remonta s'enfermer dans sa chambre.

À midi, elle prépara comme à l'ordinaire leur modeste repas, et se mit à table avec le forgeron. Elle ne pleurait plus, mais elle était toujours triste, et elle mangea du bout des dents.

Et lorsque deux heures après, Dagobert se mit en route, elle fondit en larmes de nouveau.

Et Dagobert s'en alla, la rage et le désespoir au cœur, se disant :

– Oh ! je sais bien pourquoi elle pleure... Ce n'est pas l'idée qu'elle peut me quitter un jour... C'est pour ce beau coq du château de Beaurepaire...

Et Dagobert s'enfonça dans la forêt ; et quand il fut sous les grands arbres, il se surprit à pleurer à son tour.

* *

*

Dagobert avait de bonnes jambes, comme il l'avait dit à dom Jérôme.

Il cheminait gaillardement, en dépit de la tristesse qui l'accablait, et bien avant le coucher du soleil, il était de l'autre côté de la forêt. Le chemin qu'il avait suivi était celui dont Benoît le bossu parlait, quelques heures après, au chevalier Michel de Valognes.

Par conséquent c'était bien lui qui avait passé au carrefour où le gentilhomme et le braconnier avaient trouvé des empreintes de pas.

Parvenu après, il entendit derrière lui un bruit de roues et le claquement d'un fouet ; et, se retournant, il vit une sorte de patache découverte attelée d'un cheval gris qui trottait assez lestement.

Dagobert reconnut le messager qui, une fois par semaine, faisait le voyage de Pithiviers à Orléans, comme il le faisait une autre fois de Pithiviers à Châteauneuf-sur-Loire, en passant par la Cour-Dieu.

Patache et patachier étaient, par conséquent, de la connaissance du forgeron, qui se planta tout debout au bord de la route et attendit.

Quand elle fut près de lui, la patache s'arrêta.

– Hé ! Dagobert, dit le conducteur qui le reconnut sur-le-champ, où allez-vous donc comme ça, mon homme ?

– À Orléans, dit Dagobert.

– Voulez-vous monter à côté de moi ?

– Volontiers ; ça me fera des économies de chaussures tout de même.

Et Dagobert monta dans la patache, qui ne contenait qu'un seul voyageur.

Quand il fut installé à côté du patachier, celui-ci lui dit :

– Vous allez sans doute acheter du fer ?

– Peut-être bien, répondit Dagobert.

– Et vous coucherez à Orléans ?

– Oh ! non, il faut que je sois de retour cette nuit.

– Eh bien ! dit le patachier, c'est une fortune tout de même que vous m'ayez rencontré.

– Pourquoi ?

– Mais, dame ! parce que d'abord je vous emmène... et qu'ensuite, à moins que vous ne partiez trop tard, je vous ramènerai.

– Vous revenez donc ce soir ?

– Oui.

– Ça me va, dit Dagobert.

Deux heures après, c'est-à-dire un peu avant sept heures, il faisait, avec la patache, une entrée bruyante à l'auberge du Sauvage, dans la rue de Bourgogne.

– Je repars à neuf heures, dit alors le patachier ; si vous avez fini vos affaires, vous pouvez venir ici, nous ferons de nouveau route ensemble jusqu'à Loury.

Dagobert n'avait d'autre affaire que la mission dont l'avait chargé dom Jérôme.

Il s'en alla tout droit à l'évêché et entra chez le portier.

Cet homme, qui se donnait l'importance d'un chanoine, avait commencé par toiser Dagobert assez dédaigneusement, puis il avait changé d'attitude et de langage en voyant Dagobert tirer le pli aux armes du couvent de la Cour-Dieu.

Il s'en était emparé et dit au forgeron :

– Attendez-moi ici.

Dagobert avait attendu une heure.

Enfin, le portier était revenu avec une autre lettre non moins volumineuse, scellée aux armes de l'évêque.

C'était la réponse de monseigneur.

Et Dagobert s'en était allé avec la lettre à l'auberge du Sauvage, avait mangé un morceau et était reparti deux heures après avec le patachier de Pithiviers.

Il était près de minuit quand le patachier le déposa au bord de la forêt, à l'entrée du même faux chemin qu'il avait déjà suivi en venant.

Grâce à cette portion de voyage faite en voiture, Dagobert, qui n'avait pas espéré d'abord être de retour à la Cour-Dieu avant quatre heures du matin, Dagobert, disons-nous, se trouvait en avance.

Une fois en forêt, il avait hâte de revenir à la forge, et de sombres pressentiments s'étaient emparés de lui.

À mesure qu'il approchait, Dagobert marchait d'un pas plus rapide.

Déjà, dans les ténèbres, il voyait se dresser plus noir encore, au milieu du rond-point, le poteau indicateur, lorsque tout à coup son pied rencontra un obstacle qui lui prit la jambe.

Dagobert crut qu'il s'était embarrassé dans une ronce, et il poussa en avant.

Mais soudain la branche d'arbre courbée par le chevalier se redressa, l'obstacle monta des jambes à la ceinture, et Dagobert fut enlevé par le milieu du corps.

Il s'était pris dans le collet.

XXIV

Revenons au chevalier Michel de Valognes. Il avait, on s'en souvient, mis Benoît le bossu en travers de son cheval.

Puis il s'était dirigé au galop vers la bicoque qui était pareillement située au bord de la forêt.

Le domestique du chevalier était en rapport avec ces maigres ruines, et se composait d'un jardinier garde-chasse et d'un valet de chambre qui, au besoin, faisait les fonctions de piqueur. Une vieille servante qu'on appelait Manon complétait la maison.

La bicoque, qui tombait en ruine, était flanquée d'une tour pointue dans laquelle était l'escalier.

La cour, devenue basse-cour, était entourée d'un vieux mur à moitié démoli.

Dans un chenil construit en planches couchaient quatre briquets effrayants de maigreur.

Mais les quatre briquets, le jardinier, le valet de chambre et la servante méritaient bien d'être au service d'un pareil maître et paraissaient avoir été faits pour lui. Les chiens étaient féroces, la servante hargneuse, les deux valets brutaux et méchants.

Tout cela dormait quand le chevalier arriva et se mit à sonner une fanfare.

Alors les chiens hurlèrent et le jardinier se leva en maugréant.

Tout en galopant, le chevalier avait solidement garrotté Benoît avec les courroies qui pendaient à l'arçon de sa selle.

Puis il l'avait menacé de lui casser la tête avec sa carabine s'il criait.

Benoît, qui savait le chevalier capable de tout, se l'était tenu pour dit.

Le jardinier fut quelque peu surpris en accourant, de voir, aux rayons de la lune, son maître maintenir un homme en travers de sa selle.

– Hé ! Badinier, lui dit le chevalier, viens prendre ce drôle, et tiens-le solidement.

Le jardinier était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne et d'une force herculéenne. Il prit Benoît dans ses bras et le posa à terre.

– Tiens ! dit-il, c'est le bossu.

– Oui, dit le chevalier, et nous allons lui donner un gîte pour la nuit. Il n'a pas besoin, aujourd'hui, de coucher en forêt.

Benoît regardait le chevalier avec une expression de colère, et de haine, mais, dominé par l'effroi, il n'osait rien dire.

– Que faut-il en faire ? Monsieur le chevalier veut-il que je le jette dans le puits ? dit froidement Badinier.

– Non, mais nous allons le mettre à l'ombre pour quelques heures.

Sur ces mots, le chevalier mit pied à terre. Le valet de chambre qui, lui aussi, avait entendu le son du cor, arrivait en ce moment.

– Çà, dit le chevalier, prenez-moi ce drôle, mes enfants, liez-lui les pieds et les mains, passez-lui un mouchoir dans la bouche et portez-le-moi à la cave.

Badinier prit Benoît, le chargea sur ses épaules et l'emporta comme il eût fait d'un sac de blé.

Le chevalier suivit ses deux valets.

La cave du manoir avait une trappe dans le vestibule même.

Tandis, que le jardinier soulevait cette trappe, le valet de chambre entra dans la cuisine et alluma une lanterne.

Ce fut l'affaire de quelques minutes.

Benoît, pieds et poings liés, un bâillon dans la bouche, fut couché entre deux futailles, et le chevalier remonta en disant :

– Maintenant, il ne nous gênera plus.

Les deux domestiques se regardaient cependant avec un certain étonnement. Que signifiait tout cela ?

– Prenez vos souliers et vos guêtres, leur dit le chevalier, ainsi que vos fusils, et venez avec moi.

En même temps il sortit du manoir et ferma la porte sous laquelle il passa ensuite la clef.

La vieille Manon, qui était sourde, n'avait absolument rien entendu et continuait à dormir paisiblement dans la chambre située sous les toits.

Le chevalier à cheval et les deux valets à pied reprirent le chemin de la forêt.

– Çà, dit le premier en se tournant à demi sur sa selle, je crois que vous m'êtes dévoués, mes drôles ?

– Monsieur le chevalier ne peut pas en douter, au moins pour mon compte, répondit le valet de chambre, car il m'est dû trois années de gages.

– Et à moi, quatre, dit le jardinier.

– Le seul moyen que je vous paie, dit le chevalier, c'est que je fasse un bon mariage, et je suis en train de le l'aire ; mais, si vous me trahissez, tout s'en ira en eau de boudin.

– Oh ! du moment qu'il s'agit d'un mariage pour monsieur, fit le valet de chambre, monsieur peut compter sur nous.

– Oui, dit le chevalier, j'ai mis dans ma tête que j'épouserais la comtesse Aurore, et la chose est en bon chemin.

– Seulement, reprit le chevalier, il faut que vous me serviez fidèlement cette nuit.

– Monsieur le chevalier peut compter sur nous jusqu'à la mort, répondit le jardinier.

– C'est bien, dit M. de Valognes.

Et il mit son cheval au petit trot, ce qui força ses domestiques à courir. Au bout d'une heure, il arrivait dans le carrefour où Benoît avait retrouvé le pas de Dagobert.

Alors il descendit de cheval, et, laissant l'animal au milieu de la route, il fit signe aux deux valets de le suivre.

Quand il fut au bord de la brèche pratiquée sous le fourré d'épine, le chevalier se tourna vers eux.

– Vous voyez ce faux chemin ?

– Oui, dit le valet.

– À dix pas, dans le bois, il y a un collet assez fort pour prendre un cerf.

– Bon ! fit le jardinier.

– Mais ce n'est pas un cerf qui s'y prendra.

– Qu'est-ce donc ? fit le valet de chambre.

– Un homme !

Tous deux poussèrent un cri d'étonnement.

– Cependant, poursuivit le chevalier, je ne veux pas qu'il s'étrangle.

– Ah !

– Mais je veux qu'il se prenne, et j'ai compté sur vous. Venez avec moi.

Et le chevalier entra le premier dans le faux chemin, marchant avec précaution, de peur de se prendre au piège qu'il avait tendu lui-même.

Il faisait encore clair de lune, et les deux serviteurs purent voir le collet qui se trouvait pourtant assez habilement masqué par une broussaille.

– Regardez bien et tâchez de comprendre, dit le chevalier, un homme passera sûrement par ici, et j'ai tendu ce collet assez large pour qu'il se prenne par le milieu du corps.

– Il est certain, dit le jardinier, qu'à moins qu'il ne marche à quatre pattes, il ne se prendra pas par le cou.

– La branche que j'ai courbée, continua le chevalier, l'enlèvera. Cachez-vous là, derrière cette broussaille et attendez... vous l'entendrez jeter un cri. As-tu toujours une corde dans ton carnier, toi, Badinier ?

– Oui, monsieur.

– Avant de le dépendre, vous lui attacherez les jambes. Je dois vous dire que c'est un garçon solide et fort comme un taureau, et vous ne serez pas trop de deux pour vous en rendre maîtres.

– Est-ce que nous le connaissons ? demanda Badinier.

– Oui, c’est le forgeron de la Cour-Dieu.

– Dagobert ?

– Justement.

L’étonnement des deux valets était au comble. Quel intérêt le chevalier pouvait-il avoir à prendre Dagobert au piège comme un cerf ou un chevreuil ?

M. de Valognes alla au-devant de leur curiosité.

– C’est le seul homme, dit-il, qui puisse faire manquer mon mariage avec la comtesse Aurore.

– Bon ! dit le jardinier, c’est compris.

– Or, reprit le chevalier, un homme dont les pieds ne touchent plus terre, n’a pas de force pour se défendre. Vous lui lierez donc facilement les jambes ; et quand ce sera fait, vous tirerez à vous et la branche cassera.

Alors, attachez-lui les mains, et s’il crie, faites-lui comme à Benoît, mettez-lui un mouchoir dans la bouche ?

– Et puis, dit le valet de chambre, qu’en ferons-nous ?

– Vous m’attendrez... Mais, je vous le répète, si vous me trahissez ou si vous manquez votre coup, je n’épouserai pas la comtesse, et vous ne serez jamais payés de vos gages.

– Monsieur le chevalier, ricana le valet de chambre, ne pourrait nous donner une meilleure raison.

Et tous deux se couchèrent sur l’herbe, à trois pas du collet et derrière une broussaille qui les masqua complètement.

Le chevalier regagna le carrefour, sauta sur son cheval et s’éloigna au galop dans la direction du château de Beaurepaire.

* *

*

Il n'y avait pas une heure que les deux serviteurs du chevalier étaient cachés dans la broussaille, que la lune disparut tout à coup derrière l'horizon.

Peu après Badinier, qui avait l'oreille fine, tressaillit et dit tout bas :

– J'entends du bruit.

Le valet de chambre colla son oreille contre terre.

– Moi aussi, dit-il.

– C'est celui que nous attendons, sans doute, reprit Badinier.

– Prépare ta corde.

– Je l'ai à la main.

Le bruit devint plus distinct, et bientôt les pas de Dagobert résonnèrent dans le faux chemin.

Les deux valets retenaient leur haleine.

Dagobert avançait toujours. Tout à coup il jeta un cri et se sentit enlevé.

Alors les deux misérables sortirent de la broussaille et se jetèrent sur lui.

Dagobert n'était pas encore revenu de son étonnement, qu'il était lié par les jambes et dépendu.

Cependant, il était robuste, le forgeron, et il lutta énergiquement en poussant des cris. Mais Badinier était une sorte d'Hercule qui l'eut bientôt réduit à l'impuissance en lui ap-

puyant son genou sur la poitrine, tandis que le valet de chambre lui attachait les mains.

– Mon petit, dit alors le jardinier, faut être sage, sans cela, nous te ferons ton affaire.

Et, il le saisit à la gorge, ce qui força Dagobert à ouvrir la bouche.

Le valet de chambre saisit cette occasion, et il enfonça son mouchoir dans cette bouche ouverte.

Dès lors, Dagobert ne poussa plus que des cris sourds et inarticulés.

XXV

Le chevalier Michel de Valognes avait donc repris au galop la route de Beaurepaire. La soirée s'avançait et les petites gens qu'abritait le château étaient couchés.

Mais la comtesse des Mazures, Lucien et Toinon étaient debout.

Tous trois se trouvaient réunis dans le boudoir de la comtesse lorsque le chevalier entra.

En son absence, il y avait eu un accord complet entre la comtesse et son fils.

La comtesse avait dit à Lucien :

– Tu aimes cette jeune fille et je ne m'oppose nullement à ce que tu l'épouses. Seulement il paraît qu'elle est presque toujours gardée à vue par le forgeron.

– C'est un misérable ! dit Lucien qui se sentait ivre de colère en songeant à l'affront qu'il avait reçu.

– Il n'est que l'instrument des moines, avait répondu Mme des Mazures.

Et Lucien s'était écrié :

– Mais qu'est-ce que les moines ont à voir dans cette affaire ?

Alors un fin sourire était venu aux lèvres de la comtesse.

– Voyons, mon enfant, avait-elle dit en prenant les mains de Lucien dans les siennes, écoutez-moi.

Vous êtes mon unique affection, et je n'ai pas grand mérite à vous céder et à consentir à ce mariage, malgré son excentricité apparente. Cependant, peut-être eussé-je résisté, au moins essayé de vous faire comprendre que c'était un véritable sacrifice dans lequel notre orgueil de race était tout à fait immolé... si...

La comtesse s'arrêta, souriant toujours.

– Eh bien ! ma mère, dit Lucien étonné.

– Si je ne croyais, reprit-elle, que ce mariage n'est pas aussi ridicule... qu'il en a l'air.

– Ma mère !

– Vous me demandez quel intérêt les moines ont à faire bonne garde autour de la petite ? De tout temps les communautés religieuses se sont distinguées par leur peu d'abnégation des biens de ce monde.

Tout en travaillant pour le ciel, elles n'ont jamais négligé ni de s'affilier des moines riches qui donnaient leur fortune au couvent, ni d'agrandir leurs terres, ni de défendre pied à pied et rigoureusement tous leurs droits.

– Où voulez-vous en venir, ma mère ?

– À ceci : Que Jeanne, – c'est bien son nom, n'est-ce pas ? – que Jeanne pourrait bien n'être ni la filleule ni la nièce du forgeron Dagobert, mais quelque fille de bonne maison dont les moines ont accaparé la fortune.

– Serait-ce possible ?

– C'est ma conviction, mon enfant.

Et la comtesse mit un baiser au front de son fils, puis elle ajouta :

– Vous voyez donc bien que je n'avais pas grand mérite à vous accorder mon consentement ?

– Mais, ma mère, dit Lucien, si les moines sont les tuteurs de Jeanne, que dois-je faire ?

Et Lucien avait pris un air naïf.

– Oh ! le vilain mystérieux ! dit la comtesse en souriant, vous croyez donc que je ne sais pas, tout ?

Lucien se prit à rougir.

– Le chevalier m'a fait ses confidences, dit la comtesse.

– Vraiment ? balbutia Lucien.

– Dagobert a dû s'absenter aujourd'hui, et le chevalier a pris ses précautions pour qu'il ne rentre pas à la forge de la nuit.

Lucien prit la main de la comtesse et la baisa.

– Ah ! ma mère, dit-il, vous êtes un ange ! Ainsi vous me permettez d'enlever Jeanne ?

– Oui, pour l'amener ici et la placer sous ma protection jusqu'à votre mariage.

– Ô ma mère, vous êtes bonne ! dit Lucien en sautant au cou de la comtesse.

En ce moment, le chevalier entra.

– Eh bien ? firent à la fois le fils et la mère.

– Tout va bien, répondit le chevalier. À cheval, mon ami...

– Mais... le forgeron...

– Pris au piège, dit le chevalier.

– Comment ?

– Oh ! mon ami, reprit M. de Valognes, nous n'avons pas le temps d'entrer dans des explications. En ce moment, les minutes valent des siècles, à cheval !

Lucien avait endossé son habit de chasse, ceint son couteau, fait seller son cheval et glissé dans les fontes une paire de pistolets.

Il fallait tout prévoir, même la résistance des moines.

– Convenez, mon enfant, dit la comtesse en l'embrassant, que je suis une mère indulgente et facile...

– Je vous adore ! répondit Lucien.

Quand ils furent en selle et trottant botte à botte dans la direction de la forêt, le chevalier dit à Lucien :

– Mon ami, je suis non seulement un ami sûr, mais encore un ami intelligent.

– Voilà ce dont je n'ai jamais douté, dit Lucien.

– Non seulement j'ai préparé l'enlèvement de Jeanne, mais encore j'ai voulu que vous soyez vengé.

– Comment cela, mon ami ?

– Vous vous souvenez du seau d'eau froide !

– Oh ! fit Lucien avec colère, si Jeanne n'eût pas été dans la maison du misérable, j'y eusse mis le feu.

– Eh bien ! vous allez avoir votre revanche. Dagobert est pris ou va se prendre dans un collet à chevreuil.

– Mais, dit vivement Lucien, vous voulez l'étrangler ! Oh ! ma colère ne va pas jusque-là... Je ne veux pas que cet homme meure...

– Soyez tranquille, il ne mourra pas, j'ai fait cacher mon jardinier et mon valet de chambre, deux robustes gaillards, dans le bois, à quelques pas du collet. Aussitôt que cet étrange gibier sera pris, ils se jetteront sur lui, et, tout en l'empêchant de s'étrangler, ils le ficelleront comme une bourriche.

– Et puis ?

– Et puis je lui donnerai une hospitalité de quelques jours dans la cave de ma bicoque. Mais je veux auparavant que vous le puissiez voir en cet état. Ce sera votre vengeance.

Lucien et le chevalier galopèrent une heure environ. À quelque distance du carrefour, ils s'arrêtèrent.

Alors le chevalier posa deux doigts sur sa bouche et siffla d'une façon particulière. Puis il attendit.

Le coup de sifflet traversa l'espace ; puis, au milieu du silence et de l'obscurité de la nuit, car la lune était descendue derrière l'horizon, un autre coup de sifflet se fit entendre.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Lucien.

– Victoire ! répondit le chevalier.

Et il mit son cheval au galop.

En quelques minutes ils eurent atteint le carrefour. Un homme était debout au milieu.

Le chevalier reconnut son valet de chambre.

– Eh bien ? lui cria-t-il.

– C'est fait, répondit celui-ci.

– Vous le tenez ?

– Oui.

– Venez, mon cher comte, venez, dit le chevalier, vous allez voir votre ennemi.

La nuit était obscure, mais pas assez cependant pour qu'on ne pût pas voir distinctement le malheureux Dagobert solidement garrotté et bâillonné.

Il se tordait sur le sol, faisant des efforts inouïs pour briser ses liens, et poussant de sourds hurlements de fureur au travers de son bâillon.

– Hé ! hé ! mon garçon, dit le chevalier d'un ton moqueur, voilà notre revanche, la revanche de M. le comte Lucien des Mazures. Qu'en penses-tu, mon drôle ?

Dagobert attacha sur Lucien un regard étincelant de fureur.

Il fit même en cet instant un si violent effort que si les cordes eussent été moins épaisses, elles se seraient brisées.

Lucien se pencha à l'oreille du chevalier :

– On ne lui fera pas de mal, au moins ? dit-il.

– Aucun !

Puis le chevalier dit à ses deux serviteurs :

– Faites un brancard avec quatre baliveaux, mettez-moi cet homme dessus et portez-le au château, où vous le descendrez tenir compagnie dans la cave à Benoît.

– Benoît ? exclama Lucien.

– Oui, le petit drôle vous trahissait, mon ami.

– C'est impossible !

– C'est la vérité ! mais je vous expliquerai tout cela en route. Allons reprendre nos chevaux, et courons à la Cour-Dieu.

Dagobert entendit ces derniers mots, et il parvint à jeter un cri si puissant, à travers son bâillon, que Lucien en tressaillit.

– Allons-nous-en ! dit-il, ce spectacle me fait mal.

Cinq minutes après, Dagobert, écumant, entendit retentir le galop des deux chevaux qui s'éloignaient.

Alors les deux valets du chevalier exécutèrent les ordres de leur maître.

Ils coupèrent les branches d'arbres, les assemblèrent grossièrement, et fabriquèrent en quelques minutes une sorte de civière, sur laquelle ils posèrent Dagobert.

Puis, à travers la forêt, ils prirent le chemin du manoir du chevalier, où ils arrivèrent après une heure de marche.

La clé était toujours sous la porte ; les chiens n'avaient pas quitté le chenil.

Badinier ouvrit la porte et entra le premier. Puis il se procura de la lumière.

Le silence le plus profond régnait dans la maison, et Manon, la vieille servante sourde, dormait toujours.

Alors les deux valets prirent Dagobert à bras-le-corps, s'engageant sur l'échelle de meunier qui servait d'escalier.

Mais comme ils arrivaient sur la dernière marche, Badinier, qui portait la lanterne d'une main, jeta un cri d'étonnement et de rage.

La cave était vide, et Benoît le bossu avait disparu.

XXVI

Qu'était devenu Benoît le bossu ?

Badinier le jardinier et le valet de chambre le cherchèrent vainement dans tout le château, après s'être bien assurés qu'il n'était pas dans la cave.

Il avait l'usage de ses jambes, mais il n'avait pas celui de ses bras ; et ses bras lui étaient peut-être encore plus nécessaires pour tenter une évasion.

Ses yeux furent attirés par deux points lumineux.

Ces deux points, semblables à des étoiles qui se détacheraient d'un ciel couleur d'encre, se prirent à voltiger, à bondir, à raser le sol ou à passer au niveau de son visage.

Quelques rats crièrent ; puis le silence se fit, et les deux points lumineux s'arrêtèrent, et il sembla à Benoît qu'ils étaient fixés sur lui.

Dès lors, il sut à qui il avait affaire.

C'était un chat qui s'était introduit dans la cave.

Ce chat venait de délivrer Benoît.

Il se tenait tout au haut de l'échelle, de telle façon que Benoît aurait pu croire qu'il était suspendu à la voûte de la cave.

L'arrivée de cet auxiliaire inattendu avait rendu à Benoît toute sa présence d'esprit. Il comprit que le chat était au haut de l'échelle.

Et alors il eut une idée sublime.

À force de tâtonner, il toucha l'échelle et posa le pied sur la première marche.

Le chat disparut.

Sans doute, l'animal, se croyant poursuivi avait fui par quelque fissure de la voûte, par quelque trou que l'obscurité empêchait Benoît de découvrir. Benoît continua à monter.

Soudain sa tête rencontra un obstacle.

C'était la trappe de la cave.

En même temps une bouffée d'air frais le frappa au visage.

Alors, Benoît comprit que la trappe avait une échancrure, une « chatière », comme l'on dit.

Et, se servant de sa tête comme d'un levier, il essaya de soulever la trappe.

La trappe ne fermait la cave que par son propre poids.

La trappe était lourde, mais l'amour de la liberté décuplait les forces de Benoît qui s'arcboutait sur ses jambes et montait à mesure qu'il la soulevait.

La trappe, en se soulevant toujours, se rejeta en arrière.

Alors Benoît mit le pied sur le dernier échelon et du dernier échelon dans le vestibule. Mais il ne suffisait pas pour lui d'être hors de la cave, il fallait sortir du vestibule. Et comme Benoît avait toujours les mains liées derrière le dos, il ne pouvait en faire usage.

Il aperçut d'abord quelque chose noir sous la porte, et, l'ayant touché du pied, il reconnut que c'était la clé.

S'étant éloigné de la trappe et ayant appuyé à gauche, il se heurta à une autre porte qui était entrebâillée et qui céda.

Alors, un flot de clarté blanche frappa Benoît au visage.

Il était au seuil de la cuisine que la lune éclairait en plein, car la fenêtre n'avait pas de volets, mais simplement un treillis de barreaux de fer.

Le bossu put, grâce à cette lumière, voir distinctement les objets qui l'environnaient. Il aperçut la cheminée, et une nouvelle idée lui vint.

On était en hiver, et certainement la cuisinière avait dû, avant de se coucher, enterrer le feu sous les cendres.

Benoît s'en approcha, et, avec son pied, il eut bientôt mis à découvert un tison encore rouge.

Auprès de la cheminée, il y avait un amas de broussailles et deux javelles destinées sans doute à chauffer le lendemain la soupe matinale du jardinier.

Benoît poussa avec le pied la broussaille et les javelles sur le tison.

Puis, se mettant à genoux, il fit un soufflet de sa bouche.

Il arracha au tison une gerbe d'étincelles. Bientôt la broussaille prit feu, et une flamme élevée s'en dégagea.

Alors Benoît se redressa, et avec un courage digne d'un fils de Lacédémone, il tourna le dos au feu, de manière à exposer à l'action de la flamme la corde qui serrait ses poignets.

Il se brûla les mains, les manches de sa blouse prirent feu, mais la corde aussi, et quelques instants elle fut assez brûlée pour craquer et se briser sous l'effort suprême que fit Benoît.

Il était libre !

Alors il courut à l'évier et plongea ses mains brûlées dans un baquet d'eau froide.

Ce bain calma la douleur qu'il ressentait.

Il y avait un placard dans la cuisine. Benoît l'ouvrit, y prit une burette d'huile et la versa sur ses mains. C'était encore un moyen d'adoucir les brûlures.

Alors Benoît ne songea plus qu'à fuir.

Il retourna dans le vestibule, referma la cave en laissant retomber la trappe, puis il s'empara de la clé et ouvrit la porte.

Benoît referma la porte, glissa la clé dessous et prit sa course vers la forêt.

Si le chevalier connaissait les raccourcis, Benoît les connaissait mieux encore.

Il se jeta à travers bois, et bondissant avec rapidité, il prit le chemin du carrefour où le collet était tendu.

Seulement il devait arriver trop tard.

Il avait pris le chemin le plus court ; mais pendant qu'il travaillait à sa délivrance, les vieux serviteurs du chevalier s'étaient emparés de Dagobert, comme on a pu le voir.

Or, pour revenir au château, ils avaient été obligés de suivre des sentiers plus frayés que ceux que Benoît suivait en sens inverse.

Ce qui fit que Benoît et les geôliers de Dagobert ne se rencontrèrent pas.

Benoît arriva à l'endroit où le collet avait été tendu.

À l'inspection de la branche d'arbre qui s'était relevée, il comprit que Dagobert s'était pris dans le collet ; mais comme le collet était brisé, il en conclut que le forgeron, avec sa force herculéenne, était parvenu à se dégager, et qu'il avait continué son chemin.

Alors Benoît n'hésita pas, et il reprit en courant le chemin de la Cour-Dieu.

XXVII

Suivons maintenant Lucien et son ami, le chevalier Michel de Valognes.

Tous deux s'étaient éloignés au galop du carrefour où le malheureux Dagobert était tombé dans un guet-apens, et ils avaient pris la route de la Cour-Dieu.

Alors Lucien s'était tourné vers le chevalier.

– Que m'avez-vous donc dit de Benoît ? fit-il.

– Que le drôle avait voulu nous trahir.

– C'est impossible.

– Je vais vous démontrer le contraire. Écoutez bien, et vous comprendrez que rien n'est plus naturel.

Saviez-vous ce que j'allais faire, quand j'ai quitté le château de Beaurepaire à la nuit tombante ?

– Assurément non, je savais seulement que vous vous occupiez de Dagobert.

– J'allais tendre le collet, ou plutôt le faire tendre à Benoît, qui est habile en ces sortes de choses ; Benoît, tant qu'il n'a pas su au juste de quoi il s'agissait, m'a obéi sans mot dire. Il m'a procuré un fil de laiton que je n'avais pas ; il m'a montré le faux chemin par où Dagobert avait passé.

– Ah ! dit Lucien, il savait que Dagobert était en route ?

– Non pas, mais il a constaté tout simplement d'abord qu'un homme venait de passer. Alors j'ai tendu le collet.

Mais, dit le chevalier, ce drôle-là a un flair merveilleux ; il est plus bête fauve qu'il n'est homme. N'a-t-il pas reconnu que les empreintes de pas étaient celles du pied de Dagobert !

– Et qu'a-t-il fait alors ?

– Il s'est écrié que Dagobert était son ami, et qu'il ne voulait pas se prêter à ce qu'on lui fît du mal.

– Ah ! Dagobert est son ami, ricana Lucien qui haïssait maintenant cordialement le forgeron, et trouvait Benoît, qu'il avait comblé de bontés, bien hardi de ne pas partager sa haine.

– Hé ! mon cher, répondit le chevalier, tous ces gens-là s'entendent entre eux, se liguent au besoin contre nous, et vous verrez à quoi nous aurons conduits les idées philosophiques et humanitaires qui gangrènent depuis un quart de siècle la noblesse française.

– Mais enfin, dit Lucien, qui ne partageait point sur cette matière les opinions du chevalier, que s'est-il passé alors ?

– Une chose bien simple. J'ai pris le petit misérable au collet.

– Et il ne s'est pas défendu ?

– J'étais plus fort que lui, et je l'eusse étranglé au besoin. Puis, je l'ai placé en travers de ma selle et j'ai piqué un temps de galop jusque chez moi. Comme, en route, il se débattait, je l'ai averti que je lui logerais dans la tête la balle de ma carabine, s'il opposait la moindre résistance et s'il criait. Alors il s'est tenu tranquille et n'a plus soufflé mot.

Arrivé chez moi, j'ai éveillé mes domestiques, nous l'avons solidement garrotté, et je l'ai descendu dans la cave, où, à cette heure, il médite sans doute sur les inconvénients d'être l'ami d'un forgeron, et de se mettre en hostilités avec des gentilshommes.

Et le chevalier se mit à rire.

– Mais qu'allons-nous faire de Dagobert ? demanda encore Lucien.

– Ce que vous voudrez.

– Hein ?

– Mon cher, reprit le chevalier, il est une chose qu'il ne faut point vous dissimuler. Tant que vous ne serez pas marié, Jeanne sera légalement sous la tutelle des moines. Par conséquent, il faut être logique. Si nous rendons trop tôt la liberté à Dagobert, Dagobert s'en ira au couvent trouver dom Jérôme et fera grand bruit et grand tapage.

– La chose est certaine.

– Dom Jérôme, prévenu à temps, montera à cheval, ira chez l'évêque et chez le gouverneur de la province, et parlera si haut qu'on vous reprendra la jeune fille.

– Oh ! fit Lucien en serrant dans sa main crispée le manche de son fouet de chasse.

– Donc, reprit le chevalier, il faut prendre nos précautions. Je réponds de mes gens, et par conséquent de Dagobert et de Benoît. Dans une heure, Jeanne est en votre pouvoir.

– Dieu vous entende ! murmura Lucien dont le cœur battait à outrance.

– Vous la conduisez à Beaurepaire, et votre mère la prend sous sa protection. Il est même convenu, entre elle et moi, que demain soir vous partirez tous les trois en chaise de poste pour Paris.

Qu'avons-nous donc à faire pour assurer la possibilité de ce voyage ? Une seule chose. Tenir Dagobert et Benoît prisonniers assez longtemps pour que dom Jérôme puisse croire que le for-

geron s'est absenté avec sa pupille, et profiter des vingt-quatre heures d'irrésolution que cette disparition jettera parmi les moines.

– Alors vous garderez Dagobert ?

– Oui.

– Mais vous ne le maltraiterez pas, ni Benoît non plus ?

– Je vous le promets.

Lucien poussa son cheval qui, engagé dans une allée boueuse, s'était mis au pas.

– Mon cher comte, reprit le chevalier, je comprends votre impatience ; mais il ne faut cependant pas trop nous presser. Et je vais vous en dire la raison, ou plutôt les raisons, car il y en a deux.

– Quelles sont-elles ?

– La première est que les moines se lèvent à deux ; heures pour chanter « Matines ».

Il faut donc attendre qu'ils soient à la chapelle. Une fois l'office commencé, rien ne saurait plus les distraire, et ils ne viendront point vous déranger.

– C'est assez juste. Voyons la seconde raison ?

– Dagobert s'éveille entre trois et quatre heures du matin ordinairement, et, bien qu'il fasse le moins de bruit possible, Jeanne doit s'éveiller souvent à cette heure-là. Vous ne troublerez donc pas son premier sommeil.

– C'est ma foi vrai, dit Lucien.

Et il tira sa montre, qu'il fit sonner. Elle marquait une heure et demie du matin.

– Nous avons une grande heure devant nous, dit le chevalier ; donc, ne nous pressons pas.

Lucien poussa un soupir et remit son cheval au pas. Soudain, le chevalier arrêta brusquement son cheval.

– Silence ! dit-il tout bas.

– Qu'est-ce donc ? demanda Lucien étonné.

– N'avez-vous rien entendu ?

– Absolument rien.

– Moi, il m'a semblé que j'entendais un bruit de feuilles froissées et de branches qui craquaient, là, dans cette enceinte.

– C'est quelque bête fauve qui s'est dérobée.

– Peut-être... Cependant...

– Quoi donc ? fit Lucien étonné de cette inquiétude manifestée par le chevalier.

– Au fait, répondit celui-ci, c'est impossible et je suis fou !

– Que voulez-vous dire ?

– Si je n'étais certain que Benoît est pieds et poings liés dans ma cave...

– Eh bien ?

– J'aurais cru que c'était lui qui bondissait à travers les taillis.

– Mon cher, dit Lucien, je n'ai absolument rien entendu, moi.

– Ah ! vraiment ?

– Et je vous jure pourtant que j'ai tellement chassé en forêt avec Benoît, que je l'entends courir sous bois à un quart de lieue de distance.

– Alors, je me suis trompé.

Et tous deux se remirent en route. Mais le chevalier s'arrêta de nouveau.

– Oh ! cette fois, dit-il, j'ai bien entendu, là... sur notre gauche.

Et il fit franchir le fossé à son cheval et entra brusquement sous bois.

Mais la nuit était obscure, et le chevalier ne pouvait pousser bien loin sa reconnaissance. D'ailleurs, le bruit avait cessé.

M. de Valognes rejoignit donc Lucien et lui dit :

– Je crois que j'ai des bourdonnements dans les oreilles.

– C'est un chevreuil qui a passé près de nous, dit Lucien. Benoît ne saurait avoir le don d'ubiquité, et puisqu'il est dans votre cave, il ne saurait être ici.

– Vous avez raison, dit le chevalier.

Ils arrivèrent ainsi à la route frayée qui, venant de Sully-la-Chapelle et de Fay-aux-Loges, s'en allait à Pithiviers, passant sous les murs du couvent et devant la forge de Dagobert.

Alors le chevalier dit à Lucien :

– Je crois qu'il est prudent que je vous attende ici.

– Pourquoi ?

– Mais parce que Jeanne vous ouvrira plus facilement si vous êtes seul.

– Vous avez raison, mon ami.

– Si elle résiste, si vous avez besoin de moi, envoyez-moi un coup de sifflet et vous me verrez arriver au galop.

– Chevalier, dit Lucien, dont le cœur battait violemment, vous êtes mon meilleur ami.

Et il lui tendit la main.

– Allez, beau paladin ! dit le chevalier en souriant.

Lucien poussa son cheval, et le chevalier Michel de Valognes demeura en travers du chemin, écoutant le galop du cheval sur la route suivie.

Tout à coup, M. de Valognes tressaillit de nouveau, et cette fois tout près de lui.

– Oh ! par exemple ! s'écria-t-il, j'en aurai le cœur net.

Et comme il s'apprêtait à rentrer sous bois, un éclair se fit sous la broussaille voisine, une balle siffla et le chevalier, poussant un cri de douleur, vida les arçons et tomba sanglant au bord du fossé.

XXVIII

Qui donc avait tiré sur le chevalier Michel de Valognes ?

Pour le savoir, il nous faut suivre Benoît le bossu à partir du moment où, trouvant le collet brisé, il avait pris sa course vers la Cour-Dieu, avec la conviction que Dagobert était parvenu à se dégager. Benoît s'était dit :

– Du moment que M. Lucien suit les conseils du chevalier, c'est qu'il ne vaut pas mieux que lui, et je ne veux pas qu'il arrive malheur à Dagobert. Aussi, vais-je le prévenir qu'on veut enlever la demoiselle.

Benoît n'avait plus le secours de la lune pour chercher son chemin.

Mais il connaissait si bien la forêt qu'il y eût marché les yeux fermés.

– Il est bien sûr, se disait-il en courant à travers bois, que le chevalier et M. Lucien ont pris la route de la Cour-Dieu, et que, certains que Dagobert est pris dans un collet, ils vont enlever Jeanne.

Mais ils ont beau galoper, il leur faut suivre les lignes et j'arriverai encore avant eux. Peut-être même que j'arriverai avant Dagobert.

En effet, Benoît avait pris ce faux chemin que Dagobert avait suivi dans la journée en sens inverse et qui était droit comme un i, tandis que les routes forestières que le chevalier et Lucien avaient dû suivre faisaient un assez grand détour et allongeaient la distance du double.

La nuit était obscure. Néanmoins, à deux ou trois cents mètres de ce poteau indicateur auprès duquel s'était déroulé le petit drame que nous avons raconté. Benoît trouva une coupe blanche couverte de ces longues herbes jaunes au milieu desquelles les fauves vont « faire une nuit ».

En hiver, quand la gelée blanche ne fond qu'imparfaitement aux rayons d'un pâle soleil, ces herbes acquièrent une certaine rigidité, et, par conséquent, quiconque les traverse, homme ou bête, y laisse une trace. Si Dagobert était retourné à la Cour-Dieu il aurait dû passer par là.

Or, comme Benoît, à force de vivre dans les bois, avait acquis la faculté d'y voir comme un chat ou une bondrée dans l'obscurité, il eut bientôt remarqué l'herbe couchée en droite ligne.

Ce n'était ni la coulée d'un lapin ou d'un lièvre, ni la traînée d'un renard, ni le bond inégal d'un chevreuil, mais bien la trace d'un homme qui courait droit devant lui. Benoît ne douta pas un moment que ce ne fût Dagobert qui eût passé par là.

– Il a de l'avance, se dit-il, mais je le rattraperai.

Et il se reprit à bondir avec une vitesse et une légèreté qui tenaient du prodige. Il fit ainsi une demi-lieue, tantôt dans le fourré, tantôt à travers les herbes blanches, tantôt encore à travers les grands taillis aussi clairs que la futaie.

De temps en temps, il retrouvait cette trace de pas qu'il prenait pour celle de Dagobert. Alors il se couchait, l'oreille contre terre, espérant entendre le bruit de la course de Dagobert.

Et chaque fois il se relevait en murmurant :

– Il faut tout de même qu'il ait une fière avance pour que je n'entende rien.

Enfin, comme il se couchait de nouveau, un bruit parvint à son oreille.

Un bruit de sabots résonnant en cadence sur la terre durcie. Benoît ne s'y trompa point. C'étaient des chevaux qui allaient au pas dans une route forestière.

Et ces chevaux, n'étaient-ce pas ceux de Lucien et du chevalier de Valognes ?

– Bon ! pensa Benoît, j'arriverai toujours avant eux.

Il se remit donc en chemin.

Mais tout à coup un autre bruit se fit tout auprès de lui. Benoît s'arrêta.

En même temps un homme se dressa au milieu des broussailles, et, le couchant en joue, cria :

– Halte ! qui es-tu ?

– Benoît, répondit le bossu.

L'homme qui avait le fusil à l'épaule en laissa retomber la crosse à terre.

– Tu m'as rudement l'ait peur, dit-il.

– Oh ! c'est toi, Jacques Brizou ?

– C'est moi, dit l'homme qui s'avança vers Benoît.

Ce Jacques Brizou n'était autre que le paysan qui avait coupé le jarret du cerf, quatre jours auparavant, et que la comtesse Aurore avait si rudement mené. Jacques Brizou avait enroulé autour de lui un gros sac de toile blanche.

– Bon ! dit Benoît en souriant, tu as ta charge de bécasses, n'est-ce pas ?

– Oui, et j'ai cru que c'était un garde qui me donnait la chasse.

– Non, dit Benoît ; mais d'où viens-tu ?

– Du poteau des six routes.

– Tu as passé dans les herbes blanches ?

– Oui, au beau milieu.

– Ah ! tonnerre ! murmura Benoît, ce n'est donc pas Dagobert ?

– Je ne l'ai vu ni entendu.

– Alors, il lui est donc arrivé malheur ! s'écria Benoît.

– Malheur ?

– Je le crains.

Et Benoît confia à Jacques Brizou, en quelques mots, tout ce qu'il savait.

– Oh ! les misérables ! dit le paysan. Il faudra pourtant bien que tout ça finisse !

– M. Lucien n'est pas méchant, dit Benoît, mais M. de Valognes ne vaut pas cher.

– Oh ! dit Jacques Brizou, si je le tiens jamais au bout de mon fusil… je crois que je lui ferai son affaire.

– Chut ! dit vivement Benoît, écoute !

– J'entends des chevaux, dit Jacques Brizou.

– Ce sont eux.

– Qui eux ?

– M. Lucien et le chevalier.

– Et où vont-ils ?

– À la Cour-Dieu… enlever la demoiselle de la forge.

– Oh ! dit Jacques Brizou, Dagobert est un brave homme et un bon compagnon ; nous ne permettrons pas qu'on lui fasse cet affront ; n'est-ce pas, petiot ?

– Non, dit Benoît.

– Alors, courons…

– Je ne demande pas mieux, dit Benoît, mais tu n'es pas dératé comme moi, et tu aurais beau faire, tu ne les rattraperais pas… Prête-moi ton fusil.

– Pour tuer M. Lucien ?

– Oh ! non, pas lui… mais… le chevalier.

– Prends, dit froidement Jacques Brizou : ce sera toujours un méchant homme de moins.

Benoît n'eût pas fait de mal à une mouche quelques heures auparavant ; mais à présent il avait soif de vengeance, et il voulait la mort au chevalier.

Ce fut donc avec un frisson de joie et un violent battement de cœur qu'il s'empara du fusil.

– Merci, Jacques, dit-il.

– Je vais toujours essayer de te suivre, dit le paysan, et j'arriverai à la Cour-Dieu tôt ou tard.

Mais Benoît était déjà loin.

Il bondissait de taille en taille, appuyant toujours sur la droite de façon à se rapprocher obliquement de la route forestière que le chevalier et Lucien suivaient en causant à voix basse.

Le chevalier ne s'était donc pas trompé lorsqu'il s'était brusquement arrêté et avait prétendu entendre un bruit de feuilles froissées et de branches cassées.

Benoît était à vingt pas dans le bois, le fusil de Jacques Brizou à l'épaule.

Mais la terre de la route était brune et sans reflets.

Benoît craignit de ne pas distinguer le chevalier de Lucien, et il ne fit pas feu.

Les deux cavaliers s'étaient donc remis en chemin.

On se rappelle que vers le milieu de la route du bois Thomas, le chevalier, entendant le même bruit, avait franchi le fossé et était entré dans la futaie.

Benoît était à califourchon sur une branche d'arbre, et le chevalier passa à dix pas de lui. Il était blotti dans une broussaille, à six pas, quand Lucien et le chevalier arrivèrent, s'arrêtèrent un moment et se séparèrent.

Le chevalier, on s'en souvient, demeura au milieu du chemin, et Lucien se dirigea vers la Cour-Dieu.

Benoît attendit alors que le comte des Mazures se fût éloigné.

Pour mieux épauler, il fit un mouvement ; quelques racines craquèrent, et le chevalier, tressaillant de nouveau, voulut rentrer sous bois.

Mais, en ce moment, Benoît, qui avait eu le temps de l'ajuster, pressa la détente et fit feu, et, on l'a vu, le chevalier tomba frappé de deux balles : l'une à l'épaule, l'autre en pleine poitrine.

Benoît était vengé.

* *

*

Au moment où le coup de feu se fit entendre, Lucien était déjà à trois ou quatre cent mètres de distance.

Il tressaillit et s'arrêta net.

Il avait entendu la détonation, mais il n'avait pas entendu le cri du chevalier.

Cependant, il eut le pressentiment d'un malheur et voulut rebrousser chemin.

Mais, en cet endroit, la route formait un coude, et les bâtiments de la Cour-Dieu lui apparurent à une faible distance.

Et avec eux la maison de Dagobert.

Et, au travers des ais mal joints de la porte, un filet de lumière.

Et Lucien eut un battement de cœur et il pensa que Jeanne l'attendait peut-être...

– Je suis fou ! se dit-il ; c'est quelque braconnier qui vient de tuer un lièvre à l'affût.

Et il remit son cheval au galop.

Quand il fut auprès de la maison, Lucien descendit, laissa son cheval sur la route et s'approcha de la porte.

La lumière qu'il avait vue partait de la forge.

Lucien, dont le cœur battait à rompre, approcha alors son œil d'une fente qui se trouvait dans la porte et regarda.

Mais soudain il recula pâle, frémissant, la gorge aride, les cheveux hérissés.

Jeanne était assise au milieu de la forge.

Mais elle n'était point seule…

Une femme était auprès d'elle, et lui serrait familièrement les mains.

Et cette femme, c'était la comtesse Aurore.

XXIX

Pour expliquer la présence de la comtesse Aurore dans la forge de Dagobert à cette heure indue, il est nécessaire de retourner à la Billardière, le petit castel du chevalier des Mazures, et de nous reporter à cet instant où la jeune comtesse avait reçu des mains du vieux valet de chambre Benjamin le coffre mystérieux qu'elle s'était empressée d'ouvrir.

Elle avait jeté un cri, on s'en souvient, en mettant la main sur un médaillon qui représentait une tête de femme, car cette peinture lui rappelait le joli visage et les beaux cheveux blonds de Jeanne, la pupille de Dagobert, qu'elle avait entrevue à la lueur du feu de la forge. Cependant cette apparition rapide ne s'était pas assez gravée dans son souvenir pour que la jeune comtesse demeurât convaincue qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion et que ce portrait de femme ressemblait trait pour trait à la jeune fille de la Cour-Dieu.

Elle avait appelé Benjamin ; mais il s'était retiré aussitôt après lui avoir remis le coffret.

Alors Aurore était demeurée un moment pensive et irrésolue.

Sonnerait-elle pour appeler Benjamin de nouveau ? Ou continuerait-elle à vérifier ce que contenait le coffret ?

Elle s'arrêta à ce dernier parti.

Le coffret renfermait une lettre cachetée de noir et une grosse enveloppe de papier gris, sur laquelle étaient écrits ces mots :

« À ouvrir après la lettre. »

Quant à la lettre à bordure noire, elle portait simplement cette adresse :

« À ouvrir le 1er août 1786. »

Aurore lut ces deux suscriptions.

Elle se leva, alla pousser le verrou de la porte et, pleine d'une vague et mystérieuse émotion, elle vint se rasseoir devant ce petit bureau sur lequel le vieux Benjamin avait posé le coffret.

Elle ouvrit la lettre.

« Mon enfant, disait celle qui, depuis longtemps, avait quitté la terre, si tu lis ces lignes, c'est que tu seras vraiment la fille de mon cœur, comme tu es déjà celle de mes entrailles.

« Par conséquent, je puis et je dois tout te dire. Tu trouveras dans la cassette qui renfermera cette lettre un pli volumineux. C'est l'histoire de mon martyre. Je meurs empoisonnée, mon enfant. Depuis deux années, on a mêlé à mes aliments un poison lent et sûr qui a tué mon corps peu à peu, comme l'on avait déjà tué mon âme. Ouvre ce manuscrit, lis-le, et tu sauras l'histoire de ta malheureuse mère et le nom de son assassin.

« Mon enfant, ma fille chérie, avant de te dire un dernier adieu, laisse-moi te charger d'un devoir.

« Il y a de par le monde un être à qui tu tiens par les liens du sang, une fille qui aura dix-neuf ans quand tu en auras dix-huit.

« Cette fille, c'est ta sœur… »

À ces mots, Aurore s'interrompit brusquement et jeta un cri, en même temps que la lettre qu'elle tenait lui échappait des mains.

Une sœur ! elle avait une sœur !

Et elle courut à un gland de sonnette et le secoua avec une précipitation fiévreuse. Tout aussitôt, la porte s'ouvrit. C'était Benjamin, le vieux valet, qui, prévoyant sans doute que la comtesse n'irait pas jusqu'au bout de sa lecture sans avoir besoin de le questionner, était resté dans l'antichambre.

– Me voici, mademoiselle, dit-il.

Aurore avait le visage baigné de larmes.

Elle courut au vieux domestique.

– Parle, dit-elle, parle !

– Que voulez-vous savoir ? fit-il avec émotion.

– Pourquoi ne m'avez-vous jamais dit, ni toi ni mon père, que j'avais une sœur ?...

– Vous en aviez une, mademoiselle.

– J'en avais... une ?... Elle est donc morte ?

– Je ne sais pas.

– Benjamin, Benjamin, s'écria la jeune fille, j'ai lu les deux lettres de ma mère... je veux tout savoir.

– Avez-vous lu la seconde jusqu'au bout ? demanda-t-il.

Aurore tressaillit.

– Non, dit-elle.

– Alors, lisez-la.

Elle ramassa la lettre qui gisait sur le parquet et reprit sa lecture.

« Tu as une sœur. Cette sœur, on a voulu la frapper comme moi. Un homme dévoué l'a sauvée. Parviendra-t-il à la soustraire aux bourreaux de ta mère ? Hélas ! je l'ai demandé à Dieu avec ferveur et les mains jointes.

« Quand ces lignes te parviendront, où sera-t-elle ? Dieu seul le sait !

« Mais si tu es forte, mon enfant, si tu es courageuse et vaillante, mets-toi à sa recherche et protège-la.

« Adieu, au revoir plutôt. Je vais t'attendre dans le ciel.

« Ta mère »

« GRETCHEN. »

– Ainsi donc, j'ai une sœur ? répéta Aurore en regardant Benjamin. Pourquoi mon père ne m'en a-t-il jamais parlé ?

Un amer sourire passa sur les lèvres du vieillard.

– Parce qu'il la croit morte, dit-il.

– Morte !

– Et c'est bien heureux... acheva-t-il en baissant la voix.

Aurore pâlit et se prit à trembler.

Maintenant, elle pressentait quelque horrible révélation et n'osait plus questionner Benjamin.

Elle avait pris dans ses mains fiévreuses cette volumineuse enveloppe qui contenait le secret de la mort de sa mère et le nom de son assassin.

Elle la tournait et la retournait, posant parfois ses doigts sur le cachet de cire noire et les retirant avec précipitation, comme si ce cachet les eût brûlés.

Elle voulait et n'osait l'ouvrir.

Enfin, ses regards tombèrent tout à coup sur ce médaillon qui d'abord avait attiré son attention. Et, le prenant :

– Benjamin, dit-elle, quel est ce portrait ?

– Ce portrait ! répondit-il ; mais vous ne le devinez donc pas ?

Elle le regarda avec anxiété.

– C'est votre mère, acheva-t-il d'une voix émue. La comtesse jeta un cri.

– Ah ! dit-elle, alors je puis t'affirmer que ma sœur n'est pas morte !

Et, cette fois, elle rompit le cachet de l'enveloppe et en retira le volumineux manuscrit.

Il était tracé d'une main courante, fine, un peu pointue, et qui trahissait l'habitude d'écrire l'allemand.

Et la jeune fille se replongea dans le fauteuil où elle était assise tout à l'heure, et se mit à dévorer ces pages qui lui devaient apprendre tant de choses.

Quant au vieux Benjamin, il s'était de nouveau retiré sur la pointe du pied.

XXX

Le manuscrit que la comtesse Aurore avait sous les yeux contenait à peu près ceci :

La mère de la comtesse Aurore, séduite par le comte des Mazures, avait mis au monde une petite fille, Jeanne. Le comte était marié morganatiquement à la princesse Hélène de Waldener. La mère de Lucien des Mazures, belle-sœur du comte, révéla à la princesse l'adultère. Pour se venger la princesse enleva l'enfant à Gretchen et la força à épouser le chevalier des Mazures. De cette union naquit Aurore. D'accord avec sa belle-sœur, le chevalier laissa celle-ci, aidée par Toinon, empoisonner à petit feu la malheureuse Gretchen. Le comte des Mazures ayant quelques années après appris le forfait, fit construire le château de Beaurepaire, y mit le feu et se fit périr avec la princesse. La jeune Jeanne avait été sauvée par un de ses anciens amis, le comte Raoul de Maurelière qui l'avait confiée à dom Jérôme, ex-comte Amaury de Beauvoisin. Tous deux avaient jadis aimé Gretchen (de son vrai nom marquise de Flars). D'autre part, le comte Raoul de Maurelière avait mis en lieu sûr une cassette contenant la plus grande partie de la fortune du comte et qui devait être la dot de la jeune Jeanne.

* *

*

Le chevalier des Mazures avait souffert de la goutte toute la nuit comme un damné.

Et le chevalier avait fait des efforts inouïs pour quitter son lit et se traîner jusqu'à la porte.

Mais le mal l'avait vaincu.

Ce n'avait été qu'au matin qu'il avait pu se soulever, se mettre sur son séant, atteindre le cordon de sonnette qui se trouvait dans son alcôve et le secouer violemment. Alors Benjamin était accouru.

– Benjamin, dit-il, il faut que tu ailles à Ingrannes ce matin.

Benjamin tressaillit. Le chevalier paraissait aller au-devant des intentions de la comtesse Aurore. Il ajouta :

– Il y a, m'a-t-on dit, à Ingrannes, une sorte de rebouteux dont on dit merveille et qui guérit la goutte. Il faut que tu ailles me le chercher.

Et le vieux valet se dit :

– Pour aller à Ingrannes, il faut passer à la Cour-Dieu... Je pourrai donc voir cette jeune fille, qui est peut-être le premier enfant de la pauvre Gretchen.

XXXI

Le chevalier continua :

– On m'a dit le nom de cet homme : il s'appelle le père Jacob. Tu le ramèneras le plus tôt possible, et tu lui assureras qu'il sera bien payé.

– Oui, monsieur, dit Benjamin.

Et il quitta la chambre du chevalier et regagna sur la pointe du pied celle d'Aurore. La jeune fille pleurait toujours.

– Ma bonne, ma chère maîtresse, dit le vieillard, essuyez vos larmes et prenez un peu de repos. Le prétexte que je devais chercher pour aller à la Cour-Dieu est inutile. Votre père m'envoie à Ingrannes.

– Vrai ! fit Aurore en se redressant et regardant Benjamin.

– Et je pars sur-le-champ.

En effet, quelques minutes après, Benjamin était à cheval.

Enfin, au bout de deux heures de marche pendant lesquelles il avait presque constamment trotté, il atteignit la route provinciale de Pithiviers, laquelle, comme l'on sait, passait devant la forge de Dagobert. Quand il fut là, il mit son cheval au galop.

Puis, au lieu de s'arrêter à la forge et de prendre le chemin d'Ingrannes, qui était perpendiculaire à celui de Pithiviers, il fit une centaine de pas sur cette dernière route.

De cette façon, il devenait tout naturel qu'il parût se tromper et revint demander s'il était bien sur la route d'Ingrannes.

Dagobert n'était pas dans sa forge ; il travaillait à l'intérieur du couvent.

Cependant la forge était ouverte.

Et, en passant, le vieux Benjamin aperçut Jeanne assise sur le seuil.

C'était précisément le lendemain de ce jour où le forgeron avait si rudement éconduit le comte Lucien des Mazures.

Benjamin passa comme l'éclair.

Mais il eut le temps de voir Jeanne, et il sentit tout son sang affluer à son cœur.

Avec ses cheveux blonds, son attitude rêveuse et triste, la jeune fille lui avait sur-le-champ rappelé la pauvre Gretchen.

Au bout de cent pas, il fit donc volte-face et revint précipitamment vers la forge. Là, il s'arrêta net et dit :

– Hé ! ma belle enfant... un mot, je vous prie.

Jeanne se leva et s'approcha en disant :

– Que désirez-vous, monsieur ?

Benjamin avait jugé d'un coup d'œil que Jeanne était seule.

– Ma belle enfant, dit-il d'une voix émue et en essayant d'apaiser les battements de son cœur, suis-je bien sur le chemin d'Ingrannes ?

Et en faisant cette question, il disait :

– C'est la vivante image de Gretchen ! Quelle autre que sa fille lui pourrait donc ressembler ainsi ?

– Non, monsieur, répondit Jeanne, vous vous trompiez tout à l'heure, et vous seriez allé droit à Pithiviers.

– Alors, le chemin d'Ingrannes, c'est celui-ci ?

– Oui, monsieur.

– Est-ce bien loin ?

– Non tout près.

C'est bien celle que nous cherchons, c'est bien la fille de Gretchen que je viens de retrouver, se dit Benjamin.

Et Benjamin éperonnait son cheval et galopait comme un jeune homme, tant il avait hâte d'être de retour à la Billardière et de revoir la comtesse Aurore.

Il arriva à Ingrannes et se fit indiquer la maison du rebouteux.

Le rebouteux lui promit de se rendre au château sur-le-champ.

Alors Benjamin repartit au galop en lui disant :

– Mon pauvre maître souffre si cruellement que lorsque je lui apprendrai que vous me suivez, il éprouvera un peu de soulagement.

Benjamin était parti au petit jour, et il n'était pas midi lorsqu'il fut de retour à la Billardière. Aurore était à sa fenêtre.

Quand elle vit Benjamin entrer dans la cour, elle courut à sa rencontre.

Benjamin ne prononça que deux mots, mais ces deux mots montèrent de son cœur à ses lèvres comme un ouragan de joie :

– « C'est elle ! »

XXXII

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées.

Aurore n'était point montée à cheval, comme l'on aurait pu le croire, elle n'avait pas couru à la Cour-Dieu pour y prendre Jeanne dans ses bras, la couvrir de baisers et lui dire :

– Tu es ma sœur !

Non pas que, dans un élan du cœur, elle n'eût voulu le faire ; mais le vieux Benjamin l'en avait empêchée.

– Mademoiselle, avait-il dit à Aurore, Jeanne, la fille de votre mère, n'a point été abandonnée, croyez-le bien, à la forge de la Cour-Dieu sans une cause sérieuse, et cette raison, vous la devinez, n'est-ce pas ?

– Oui, avait répondu Aurore en baissant les yeux ; on craignait que mon père... que ma tante... ne pussent faire d'elle ce qu'il ont fait de ma mère.

– C'est cela dit Benjamin d'un signe de tête. Et baissant encore la voix :

– Vous comprenez bien maintenant ce qu'est devenue la cassette emplie de bons du Trésor et de billets de caisse.

– Oui, certes.

– Ceux à qui l'on a confié Jeanne conservent ce trésor, peut-être à son insu, mais pour le lui restituer fidèlement un jour.

– Penses-tu donc qu'il soit dans les mains du forgeron ?

– Non, je ne crois pas, mais...

– Mais ? fit Aurore.

– On doit l'avoir confié à un moine du couvent.

– En vérité ?

– Ne vous ai-je pas dit que le lendemain du mariage de Gretchen avec le chevalier des Mazures, poursuivit Benjamin, MM. de Maurelière et de Beauvoisin avaient quitté Munich ?

– En effet.

– Et que le dernier, au lieu de retourner à Paris, était allé s'ensevelir dans un cloître ?

– Et bien ? fit Aurore rêveuse.

– Eh bien ! ce moine est peut-être à la Cour-Dieu... et peut-être même que ce moine a nom dom Jérôme.

– Oh ! si cela était...

– Écoutez encore, mademoiselle, dit Benjamin. J'ai vu couler vos larmes, je vous sais bonne maintenant, et je sens que l'âme de ma pauvre Gretchen est en vous. Je puis donc compter sur votre affection pour cette sœur dont vous ignoriez hier l'existence.

– C'est-à-dire, répondit Aurore, que je consacrerai ma vie à la protéger, à la défendre, à assurer son bonheur.

– Alors, soyons prudents, dit Benjamin, et donnez-moi jusqu'à demain pour réfléchir au parti que nous devons prendre.

Le rebouteux arriva une heure après Benjamin.

Cet homme fut introduit dans la chambre aussitôt qu'il arriva.

Benjamin l'accompagnait.

Il regarda le malade, qui attachait sur lui un œil avide, garda le silence pendant quelques secondes, et finit par dire :

– Monseigneur, je vous guérirai, si vous ne craignez pas de dormir pendant un jour plein et la nuit suivante.

– Si je veux dormir ! s'écria le chevalier, mais il y a trois jours que je ne puis fermer l'œil.

– Alors, dit le rebouteux, je vais vous endormir ; seulement, pour cela, il faut que je descende au jardin.

En effet, le père Jacob – c'était son nom – se fit conduire dans le potager de la Billardière, et il cueillit çà et là certaines plantes parasites oubliées le long des plates-bandes par le râteau du jardinier.

Puis il s'en alla à la cuisine et fit bouillir le tout, composant ainsi une sorte de potion qu'il apporta au chevalier en lui disant :

– Ça va vous endormir, et si profondément même, que je vous frictionnerai les jambes sans que vous vous en aperceviez.

Le chevalier, dont les souffrances étaient intolérables, avala d'un trait ce jus d'herbes mystérieux. L'effet en fut foudroyant. Dix secondes après, le chevalier cessa de crier.

– Oh ! dit-il, il me semble que je m'en vais et qu'on me descend dans un puits, tant j'ai froid. Il me semble encore... que...

Mais la langue s'épaissit tout à coup et demeura collée à son palais.

En même temps, ses yeux se fermèrent.

Benjamin regarda alors le rebouteux avec inquiétude.

– Ah çà ! vous ne l'avez pas tué, au moins ?

– Non, dit le rebouteux ; seulement, il dort, et tout son corps est insensible.

– Ah !

– Et c’est précisément ce que je veux.

– Pourquoi ?

– Parce que je le frictionnerai aux parties malades sans le faire souffrir.

– Et qu’attendez-vous de cette friction ?

– La guérison de l’accès.

Le rebouteux paraissait sûr de son affaire. Benjamin le laissa faire.

Aurore n’était point entrée chez son père, comme à l’ordinaire, prenant pour prétexte leur explication pleine d’aigreur de la veille.

Mais, en réalité, depuis qu’elle avait lu le manuscrit de sa mère morte, depuis que Benjamin avait complété ce triste récit, Aurore se sentait l’âme pleine d’horreur, et elle se demandait comment un tel misérable pouvait être son père.

Le rebouteux opéra frictions sur frictions sur le bas des jambes et les orteils du goutteux qui paraissait en proie à une catalepsie complète.

Puis il annonça qu’il reviendrait le lendemain et qu’il était sûr de trouver son malade complètement rétabli.

Alors, quand il fut parti, Aurore entra.

Benjamin était au chevet du chevalier.

– Il dort, comme vous voyez, dit-il à la jeune fille.

Pâle, frémissante ; Aurore contemplait le chevalier, qui était comme mort, et elle dit d'une voix sourde :

– Voilà donc l'homme qui a tué ma mère.

– S'il ne l'a point tuée lui-même, répondit Benjamin, du moins a-t-il laissé faire les assassins et les bourreaux.

– Oh ! fit Aurore avec un accès de désespoir, est-il donc possible que je sois la fille de cet homme ?

Benjamin ne répondit pas.

Aurore reprit :

– Quand tu as été parti ce matin, mon vieil ami, je me suis jetée à genoux, j'ai demandé pardon à Dieu pour toutes mes fautes de jeunesse ; j'ai supplié ma sainte mère, dont je couvrais l'image de baisers ardents, de m'inspirer, du fond de sa tombe, la conduite que je devais tenir désormais. Et ma mère m'a répondu...

– Ah ! fit Benjamin.

– Une voix secrète s'est élevée dans mon cœur, que j'ai compris être la sienne.

– Et que vous a dit cette voix, mademoiselle ?

– Qu'une fille ne pouvait punir son père, mais qu'elle avait le droit de se séparer de lui à tout jamais.

– Que comptez-vous donc faire ? dit Benjamin avec une vague inquiétude.

– Faire en cachette nos préparatifs de départ.

– Ah !

– Demain soir, quand mon père sera couché, nous monterons à cheval tous les deux.

– Et où irons-nous ?

– À la Cour-Dieu, d'abord.

Benjamin tressaillit.

– Là, je verrai celle qui est ma sœur ; je lui raconterai l'histoire de notre mère, et je la déterminerai à nous suivre.

– Mais où ?

– À Paris, et certes Paris est assez vaste pour que nous puissions nous y cacher et déjouer toutes les poursuites de mon père et de ma tante. D'ailleurs, mon père ne songera pas à me poursuivre.

– Vous croyez ?

– Oui, car je lui laisserai une lettre qu'il trouvera le lendemain et dans laquelle je lui dirai que je sais tout.

Un père, si pervers qu'il soit, n'affronte pas aisément le mépris de sa fille.

Le chevalier, tandis que Benjamin et la comtesse Aurore causaient à son chevet, était aussi immobile, aussi raide qu'un cadavre. Le soir vint, puis la nuit s'écoula.

Le lendemain, Benjamin entra dans la chambre et trouva son maître dans le même état.

Le chevalier n'avait pas remué, et on eût pu croire qu'il était mort.

Cependant, en appuyant l'oreille sur sa poitrine, on entendait distinctement les battements de son cœur.

Aurore qui revint le voir constata pareillement ce singulier cas de catalepsie.

Une partie de la journée s'écoula, et quand le rebouteux revint, le chevalier n'avait pas encore rouvert les yeux.

– Ça ne fait rien, dit-il à Benjamin, il n'y a pas de danger. J'ai l'habitude de me servir de ce remède sur des paysans qui sont généralement plus robustes. Votre maître est un homme usé, et la dose a été un peu forte. Il dormira jusqu'à demain matin, voilà tout.

Et quand le rebouteux fut parti, Benjamin dit à la comtesse Aurore :

– Mademoiselle, puisque vous parlez de partir, autant partir ce soir-même.

– J'y songeais, répondit Aurore, mais Jeanne consentira-t-elle à me suivre sur-le-champ ?

– Je ne sais pas, dit le vieux serviteur.

– Eh bien ! dit Aurore, je vais aller à la Cour-Dieu.

– Bon !

– Je la verrai. Je parlerai à Dagobert... je lui dirai quel danger elle court...

– En effet, observa Benjamin, la comtesse ne se tiendra pas tranquille en apprenant que son fils aime la pupille du forgeron.

– Je le crains, dit Aurore.

– Elle voudra la voir, poursuivit Benjamin, et, si elle la voit, elle sera frappée de la ressemblance qu'a la jeune fille avec votre mère... Dès lors, le génie infernal de cette femme se mettra à l'œuvre...

– Oh ! tu as raison, dit la jeune fille. Va me faire seller un cheval, je pars.

– Vous irez à la Cour-Dieu ce soir ?

– Oui.

– Seule ?

– Toute seule. Tu sais bien que je n’ai peur de rien, et qu’on m’a souvent appelée Diane chasseresse ?

Le vieux Benjamin s’inclina et sortit pour aller exécuter les ordres de sa jeune maîtresse.

XXXIII

Il y avait une chose que le père Jacob, le rebouteux, n'avait pas dite et qu'il savait peut-être pas lui-même, c'est que le breuvage, composé d'herbes sauvages, qu'il faisait prendre à ses malades et qui les paralysait, ne produisait cependant qu'une catalepsie partielle.

Le corps était privé de mouvement, les yeux demeuraient clos, la bouche se fermait, la langue était paralysée mais l'ouïe restait libre et le prétendu dormeur conservait toute son intelligence.

Qu'on juge à présent de ce que dut éprouver le chevalier des Mazures, pensant et entendant, lorsque Benjamin et la comtesse Aurore se mirent à parler librement à son chevet.

Le matin, il n'avait eu que des soupçons.

Maintenant, il avait une certitude. Benjamin avait parlé. Il avait appris à la jeune fille que sa mère était morte assassinée, et Aurore avait désormais horreur de lui.

Pendant sept ou huit heures, le chevalier souffrit mille morts.

Il était une chose à laquelle cet homme souillé de tous les crimes n'avait jamais songé durant sa longue existence pleine de forfaits et de trahisons, – c'était que sa fille serait quelque jour instruite de son infamie, et qu'alors il serait en butte sinon à sa haine, au moins à son mépris.

Cette pensée tortura pendant plusieurs heures cette âme enfermée dans un corps sans mouvement.

Sous cette apparence de sommeil profond couvait une rage folle, une tempête de fureur et de vengeance.

Si Benjamin, causant familièrement avec Aurore de cette sœur mystérieusement élevée à l'ombre du couvent de la Cour-Dieu, avait pu se douter que son maître ne perdait pas un mot de ce qu'il disait, il eût frémi de la tête aux pieds.

Le chevalier avait désormais son secret.

Il entendit Aurore annoncer au vieux serviteur qu'elle allait à la Cour-Dieu, qu'elle verrait Jeanne, qu'elle la préparerait à une fuite prochaine.

Ainsi donc, non seulement il était menacé de l'abandon de sa fille, mais encore, il apprenait ce qu'il ne savait pas, l'existence de cette enfant qu'il croyait morte depuis huit ans.

Dès lors, une révélation tout entière se faisait dans son esprit.

Jeanne n'était pas morte, et le comte des Mazures, son père, avant de mourir, avait veillé au salut de cette fille.

Il y avait mieux sans doute ; cette fortune immense, objet de la double convoitise du chevalier et de la mère de Lucien, cette fortune que tous deux avaient cherchée vainement, s'accusant réciproquement de l'avoir volée, elle existait donc à l'état de dot pour la première fille de Gretchen, et sans doute que ceux qui l'avaient élevée dans l'ombre, en étaient les dépositaires.

L'amour de l'or triompha chez le chevalier de ce premier sentiment d'épouvante qu'il avait éprouvé en songeant que sa fille allait le mépriser et le haïr.

Et cette âme indomptable qui veillait dans ce corps paralysé se livra alors à des calculs diaboliques, à des machinations infernales.

D’abord, elle résolut la perte de Benjamin.

Benjamin était peut-être le plus sérieux obstacle à la réalisation de ses plans.

Aurore était jeune ; Aurore était sa fille ; Aurore, le voyant quelque jour à genoux devant elle, lui, son père, demandant pardon, s’accusant, rejetant tout l’odieux de sa conduite sur Mme des Mazures, Aurore le croirait si Benjamin n’était plus là pour lui dire :

– Cet homme a menti.

Et, dès lors, le chevalier pourrait redevenir l’objet de l’affection d’Aurore et prendre Jeanne avec lui, et la dépouiller avant que la jeune comtesse eût songé à se défier.

Alors, quelque chose se passa dans l’âme du chevalier, qui ressemblait à ce qu’éprouverait un homme enterré vivant et qui se réveillerait dans son cercueil.

Désormais, ce corps sans vie, enfermant une âme vivante, lui faisait l’effet d’un sépulcre. Il se révoltait contre cette prison de chair dont il ne pouvait briser les parois.

Quand donc la prédiction du rebouteux se réaliserait-elle ?

Quand donc reviendrait-il à lui ?

Benjamin était toujours assis auprès du lit.

Le chevalier ne pouvait le voir, mais il le sentait ; il entendait la respiration saccadée du vieillard, et sa haine pour lui s’en augmentait.

Pendant quinze ans, Benjamin avait fait trembler le chevalier, car il était demeuré auprès de lui, non comme un serviteur, mais comme l’exécuteur testamentaire de la pauvre Gretchen, comme le protecteur de sa fille.

Maintenant le chevalier comprenait qu'il fallait que cet homme disparût et que la victoire qu'il rêvait n'était possible qu'au prix de cette disparition.

Et l'âme infernale du chevalier trouva sur-le-champ le moyen de se débarrasser de Benjamin.

Cependant, la catalepsie touchait à son terme.

Le chevalier, qui n'éprouvait d'autre sensation que la perception des sons, sentit tout à coup une légère chaleur au creux de l'estomac ; puis cette chaleur descendit le long de ses membres, remonta ensuite vers le cou, colora ses joues, et les dents se desserrèrent un peu.

Benjamin entendit un soupir.

Le vieillard frissonna, car il y avait à peine une heure que la comtesse Aurore était partie, et à peine pouvait-elle être arrivée à la Cour-Dieu.

La chaleur augmenta, les lèvres s'ouvrirent toutes grandes ; un nouveau soupir souleva la poitrine du chevalier. Et tout à coup ses paupières entr'ouvertes livrèrent passage à un regard qui s'arrêta sur Benjamin.

Depuis sept ou huit heures qu'il dialoguait avec lui-même, le chevalier avait eu le temps d'étudier son rôle.

Le premier regard qu'il attacha sur Benjamin fut donc hébété, puis sa langue se délia :

– Où suis-je ? dit-il.

– Comment vous trouvez-vous, monsieur ? demanda Benjamin.

– Ah ! c'est toi ?

– Oui, monsieur.

– J’ai donc dormi ?

– Plusieurs heures, monsieur.

– Ah ! vraiment ?

– Souffrez-vous toujours, monsieur ?

– Aïe ! répondit le chevalier. Oh ! oui... je souffre... toujours... et beaucoup...

Le chevalier essaya de se mettre sur son séant ; mais soit effet calculé, soit faiblesse réelle, à peine se fut-il soulevé qu’il retomba.

– Oh ! je souffre... je souffre... dit-il.

– Cependant, monsieur, dit Benjamin étonné, le rebouteux avait dit...

– Ton rebouteux est un âne ! dit le chevalier avec colère... Aurore ! où est Aurore ?

– Mais... monsieur...

– Si Aurore était là, elle me rendrait un service, continua le chevalier... mais elle est couchée... sans doute...

– Oui, monsieur... balbutia Benjamin, bien sûr désormais que le chevalier ne pourrait quitter son lit.

– Oh ! que je souffre ! hurlait le chevalier.

– Mais, monsieur, dit Benjamin, ce service que mademoiselle pourrait vous rendre... ne puis-je, moi...

– Je ne sais pas... Aurore connaît la bouteille... tandis que toi...

– Quelle bouteille ?

Le chevalier avait au cou une clé suspendue par un fil de soie rouge.

– Prends cette clé, dit-il.

– Bon ! fit Benjamin.

– Tu vois ce placard ?

– Oui, monsieur.

– Il y a plusieurs bouteilles dedans. Ouvre-le.

Benjamin obéit.

– L'une de ces bouteilles contient une liqueur bleuâtre, qui n'est autre que de l'élixir de la Grande-Chartreuse.

– Fort bien.

– Quelquefois une ou deux gorgées me soulagent.

– Monsieur, dit Benjamin qui tremblait que le chevalier ne lui envoyât chercher sa fille, serait-ce celle-là ?

– Je ne sais pas... je ne puis voir... débouche-la...

– Bon !

– Porte-la à tes lèvres, et si le goût est légèrement acidulé... c'est ça...

Benjamin prit la bouteille et la fit passer entre son œil et le flambeau qu'il avait à la main.

Le contenu de cette bouteille avait, en effet, une couleur bleue.

– Goûte-la, dit le chevalier.

Benjamin posa le flambeau sur la cheminée, déboucha la bouteille dont le bouchon était recouvert d'une capsule de métal, et la porta sans défiance à ses lèvres.

L'œil du chevalier s'était attaché sur lui avec une anxiété féroce.

Ce fut instantané et foudroyant comme l'éclair.

À peine la liqueur mystérieuse eut-elle touché les lèvres de Benjamin, que celui-ci rejeta vivement la bouteille, étendit les bras, recula brusquement et tomba à la renverse.

– Allons ! allons ! murmura le chevalier avec un rire cruel, il est toujours bon d'avoir chez soi un flacon d'acide prussique.

Et il sauta au bas de son lit, ingambe et leste comme à vingt ans, et il poussa du pied le corps inerte de Benjamin.

Benjamin était mort.

– Maintenant, dit-il encore, il s'agit de faire disparaître cette charogne avant que ma chère Aurore revienne !

Que s'était-il donc passé ? C'est ce que nous allons vous dire en peu de mots. La lecture du manuscrit de Gretchen et le récit de Benjamin nous ont fait perdre de vue les événements qui s'étaient accomplis ce jour-là même.

À peu près à l'heure où la comtesse Aurore montait à cheval pour aller à la Cour-Dieu, le forgeron Dagobert se prenait dans un collier comme un chevreuil. Benoît le bossu parvenait à s'échapper du manoir de M. le chevalier Michel de Valognes, et ce dernier et son ami le comte Lucien des Mazures projetaient d'enlever, la nuit même, la naïve pupille du couvent.

Suivons donc la comtesse Aurore, qui était loin de deviner toute cette infernale machination. Aurore, on a pu le voir, avait

été complètement transformée par la lecture des volontés dernières de sa pauvre mère ; tout ce qui en elle était éducation, c'est-à-dire venait de son père le chevalier, avait subitement cédé aux instincts généreux qu'elle avait hérités de l'infortunée Gretchen.

Aussi, ce soir-là, poussait-elle son cheval avec une sorte d'énergie fiévreuse.

Elle avait hâte de serrer dans ses bras cette sœur inconnue la veille, et qu'elle aimait à présent de toute la force de son âme.

Le cheval galopait sur la route sonore, arrachant des étincelles aux cailloux qu'il touchait.

La nuit était froide et claire, la lune brillait au ciel, et, bien que la distance fût assez considérable de la Billardière à la Cour-Dieu, le cheval dévorait l'espace si rapidement qu'au bout d'une heure de cette course folle, la jeune comtesse vit poindre, à un coude que fait la route, les bâtiments du couvent.

En chemin, Aurore avait organisé tout un petit discours à adresser à Dagobert, le forgeron, s'il venait froncer le sourcil et à s'interposer entre elle et Jeanne. Souvent elle avait passé, à des heures avancées, sous les murs de la forge, en compagnie de joyeux chasseurs, et toujours elle avait vu la forge projeter au loin sa lueur rougeâtre.

Dagobert était un rude travailleur. Il se levait avant l'aube et se couchait tard.

Cependant, ce soir-là, Aurore ne vit ni fumée au-dessus du toit, ni flamboiement à travers la porte et les croisées.

Le marteau retentissant de Dagobert ne troublait point le calme de la nuit.

Seule, à la fenêtre du premier étage, une petite lumière brillait discrètement comme une étoile unique dans un ciel nuageux.

Aurore fut prise d'une telle émotion qu'elle ralentit soudain l'allure de son cheval.

Qu'était-ce que cette lumière ? Venait-elle de la chambre de Dagobert ou bien de celle de Jeanne ?

La comtesse s'arrêta devant la porte, et avant de mettre pied à terre elle appela doucement :

– Dagobert ! hé ! Dagobert !

Dagobert était loin, il ne pouvait répondre ; mais la petite lumière qui brillait au-dessus de la porte s'agita. En même temps, la fenêtre s'ouvrit.

– Qui est là ? dit la voix fraîche et harmonieuse de Jeanne.

La jeune fille s'était penchée en dehors et elle regardait, avec une curiosité qui n'avait rien de farouche, cette belle femme à cheval qui l'appelait par son nom.

– Que me voulez-vous, madame ? lui demanda-t-elle.

– Mon enfant, dit la comtesse d'une voix émue, Dagobert n'est-il donc pas chez lui ?

– Non, madame.

– Ah ! fit Aurore, que cette réponse enhardit. Est-ce que vous êtes couchée, mon enfant ?

– Non, madame, j'attends Dagobert qui est en route, et j'espère qu'il va bientôt revenir.

– Alors, reprit Aurore, vous seriez bien aimable de venir m'ouvrir ; j'ai fait une longue route, j'ai bien froid et je voudrais me chauffer un peu.

La voix d'Aurore était si douce, si persuasive, que Jeanne, alors même qu'elle eût éprouvé une défiance quelconque, n'eût pu y résister.

Dagobert lui avait bien dit en partant : « Jeanne, je vous en prie, n'ouvrez à personne. »

Mais, par le mot « personne », Dagobert entendait des hommes et non une femme. Aussi Jeanne répondit-elle :

– Je descends, madame, je descends tout de suite.

Et elle s'élança, légère, vers l'escalier de bois qui descendait dans la forge.

Deux minutes après, elle ouvrait.

Les battements du cœur d'Aurore étaient si forts en ce moment, que Jeanne aurait pu les entendre.

Néanmoins, la jeune comtesse parvint à se maîtriser un peu ; elle n'ouvrit point les bras tout de suite à la jeune fille en l'appelant « ma sœur » ; Jeanne n'aurait pas compris.

Elle se borna à lui dire :

– Vous êtes bien gentille, ma petite, d'être ainsi charitable et bonne pour les voyageurs.

En même temps, elle se laissa glisser de sa selle. Jeanne la regardait avec curiosité, tandis qu'elle s'apprêtait à attacher son cheval à la porte.

– Oh ! madame, dit-elle, la pauvre bête a bien chaud. Il y a une écurie ici, voulez-vous l'y mettre ?

– Volontiers, répondit Aurore.

– Suivez-moi, dit Jeanne ; c'est par ici.

Et elle lui fit tourner le petit bâtiment et poussa une porte qui était fermée par un lien de paille.

Le cheval entra, et comme la comtesse lui avait ôté la bride, il se mit aussitôt à broyer un reste de paille qui se trouvait dans la mangeoire.

Alors, Jeanne referma la porte, et la comtesse lui prit le bras, disant :

– Vous êtes donc toute seule ici, mon enfant ?

– Oui, madame.

– Et vous n'avez pas peur ?

– Oh non ! des moines sont là, tout près. D'ailleurs, je suis seule si rarement. Jamais Dagobert ne s'absente le soir.

Elles refirent le tour du bâtiment et entrèrent dans la forge.

Il s'y trouvait un reste de feu qui couvait sous les cendres.

Jeanne prit dans ses petites mains la corde du soufflet gigantesque, et soudain le feu crépita, une flamme bleuâtre couronna le charbon, puis devint violette et rouge ensuite.

Et la comtesse s'approcha et exposa ses mains gantées à cette flamme, tout en regardant Jeanne avec des yeux humides.

– Mon enfant, lui dit-elle alors, je vous ai presque menti tout à l'heure.

Jeanne leva sur elle un œil étonné.

– Je dis presque, continua Aurore, car j'ai bien un peu froid, mais ce n'est pas précisément pour me chauffer que j'ai frappé à la porte de votre maison.

– Ah ! fit Jeanne, et pourquoi donc, madame ?

– Parce que je voulais vous voir.

– Mais... madame...

– Vous ne me connaissez pas, vous ?

– Il me semble que je vous vois pour la première fois, dit Jeanne. Cependant... attendez... Oh ! oui, il y a un an... n'avez-vous pas passé par ici... un soir... avec des chasseurs ?...

– Cela est vrai, dit Aurore, à qui ce souvenir revint tout à coup.

Puis elle s'assit sur l'enclume et prit dans ses mains la main de Jeanne.

– Je n'ai passé ici qu'une fois, dit-elle, mais je vous connais... beaucoup...

– Est-ce possible ? fit Jeanne naïvement.

– Je sais même sûrement des choses qui vous concernent et que vous ne savez pas, continua Aurore.

L'étonnement de Jeanne redoublait.

La comtesse était parvenue à se contenir ; elle comprenait qu'il lui fallait amener la jeune fille peu à peu par graduation, à cette reconnaissance de sœur qui était son but.

– Oui, mon enfant, reprit-elle. Ainsi, je sais qu'un gentilhomme vous a laissée ici, une nuit d'hiver, vous confiant à Dagobert, et que ce gentilhomme n'est jamais revenu.

Un cri s'échappa de la poitrine de Jeanne.

– Mon oncle ! dit-elle, vous avez entendu parler de mon oncle ?

– Oui, dit Aurore, et de votre mère aussi.

Ces paroles n'amenèrent point sur le visage de Jeanne ce voile de mélancolie qu'attendait la comtesse.

– Ma mère, dit Jeanne, je m'en souviens à peine... Elle était froide et hautaine pour moi, tandis que mon père...

– Eh bien ? dit Aurore anxieuse.

– Il me couvrait de baisers... et souvent... il pleurait...

– Jeanne, dit gravement Aurore, celle que vous appeliez ainsi n'était pas votre mère...

– Que dites-vous, madame ?

– La vérité, mon enfant. C'était une marâtre... Votre mère véritable...

Elle s'arrêta pleine d'hésitation et regardant toujours la jeune fille dont le visage exprimait à présent une douloureuse anxiété.

– Mais vous avez donc connu ma mère, vous, madame ? s'écria Jeanne.

– Oui, mon enfant.

L'émotion gagnait de nouveau la comtesse Aurore.

– Jeanne, reprit-elle, si je suis venue ici, ce soir, c'est que je voulais vous parler de votre mère... un ange de vertu et de bonté... une martyre !

– Elle est donc morte, ô mon Dieu ! murmura Jeanne en baissant la tête.

– Oui, mais vous êtes sa vivante image.

La jeune fille tressaillit.

– Vous vous la rappelez donc bien, fit-elle.

– Non, dit Aurore, mais j'ai un portrait d'elle.

– Un portrait ! un portrait de ma mère ?...

Aurore quitta la place où elle était. Elle avait aperçu, auprès de l'unique croisée de la forge, un petit miroir large comme la main dans un cadre de bois peint en rouge et accroché à un clou.

Ce miroir servait à Dagobert pour faire sa barbe.

Aurore le prit et le tendit à Jeanne.

– Regardez-vous bien, dit-elle.

Le feu de la forge était alors très ardent et répandait autour de lui une grande clarté.

Jeanne jeta machinalement les yeux sur le miroir que lui présentait la comtesse.

– Maintenant, dit encore celle-ci, regardez cette image.

Et elle mit auprès du miroir ce médaillon qui représentait les traits de Gretchen.

– C'est votre mère, dit-elle.

Et Jeanne étouffa un cri et se prit à trembler, regardant alternativement le médaillon et son propre visage que le miroir reflétait, et la comtesse Aurore sur la joue pâlie de qui roulait en ce moment une larme silencieuse.

* *

*

– Mais qui donc êtes-vous, madame ? dit enfin la pauvre fille en regardant Aurore, vous qui avez connu ma mère et qui possédez son image ?

À cette question, Aurore se sentit trembler à son tour.

– Dites-moi, mon enfant, fit-elle en reprenant les belles mains mignonnes de Jeanne, ne vous a-t-on jamais parlé, dans

votre enfance, de ceux qui vous ont amenée ici, par exemple de votre vraie mère ?

– J'ai toujours cru que c'était la dame qui était si dure pour moi et qui faisait pleurer mon père. Était-ce bien mon père, au moins ?

– Oui, dit Aurore.

Puis elle reprit :

– Ainsi, vous n'avez jamais su que votre mère avait... une autre fille ?...

– Une autre fille ?

– Oui.

– Qui serait ma sœur ?

– Sans doute.

– Et qui vivrait ? Ah ! madame, s'écria Jeanne avec un élan de joie indicible, si cela était... si vous disiez vrai...

– Eh bien ! que feriez-vous ?

– Oh ! dussé-je aller au bout du monde, cheminer pieds nus et mendier mon pain en route, j'irais la retrouver.

Cette fois, Aurore n'y tint plus.

Elle attira Jeanne dans ses bras et lui mit au front un ardent baiser.

– Cette sœur dont tu parles, dit-elle, cette sœur que tu promets d'aimer comme elle t'aime déjà, chère petite, c'est moi !

– Vous ! s'écria Jeanne, vous êtes ma sœur ?

– Oui, mon enfant.

– Vous, une belle dame, vous si bonne, si douce, répétait Jeanne avec délire.

– Moi, moi ! répondait Aurore, en couvrant sa sœur de baisers.

Jeanne ne pouvait se tromper à ces élans de tendresse ; d'ailleurs, si Aurore n'eût pas été sa sœur, comment aurait-elle eu en sa possession le portrait de sa mère ?

Et les deux jeunes filles, ce premier transport calmé, se mirent à causer, les mains enlacées, s'interrompant pour s'embrasser encore, oubliant l'heure qui passait, et ne songeant point à Dagobert qui aurait dû être de retour depuis longtemps.

Et tandis qu'elles causaient ainsi et paraissaient oublier le reste du monde, un bruit traversa l'espace.

C'était le coup de feu qui venait de retentir sur la route ! à un demi-quart de lieue de la Cour-Dieu, et qui avait frappé le chevalier Michel de Valognes au moment même où le comte Lucien des Mazures venait de le quitter et continuait son chemin vers la forge où il croyait trouver Jeanne toute seule.

Les deux jeunes filles se regardèrent avec inquiétude.

– Bah ! dit enfin Aurore, c'est sans doute quelque braconnier qui a tiré un lièvre à l'affût.

Elles se remirent à causer.

Un nouveau bruit parvint bientôt à leurs oreilles. Cette fois le bruit n'était pas une détonation, mais bien le galop d'un cheval.

Jeanne tressaillit encore.

– Écoutez ! dit-elle, écoutez...

Et elle serrait le bras d'Aurore.

Celle-ci alla vers la porte, qu'elle entr'ouvrit.

Depuis que la comtesse était arrivée, la lune, qui resplendissait au ciel au commencement de la soirée, était descendue derrière l'horizon, et la nuit était noire à présent.

Aurore ne vit rien. Seulement elle entendit fort distinctement, non plus le galop, mais le pas d'un cheval sur la route.

– C'est quelque chasseur attardé, dit-elle.

Et refermant la porte, elle vint se rasseoir auprès de Jeanne et reprit ses mains dans les siennes.

* *

*

Or, comme on le voit, c'était précisément l'heure où Lucien, le cœur palpitant, s'apprêtait à enlever Jeanne, que la comtesse était auprès de la jeune fille. On se souvient que le comte, entendant le coup de feu, s'était arrêté un moment. Mais il était assez loin déjà pour n'avoir pas entendu le cri de douleur du chevalier, et, comme la route faisait un coude, il n'avait pu le voir vider les arçons. Comme Aurore et Jeanne, Lucien avait donc attribué ce coup de feu à un braconnier.

Et il avait continué son chemin.

On se souvient encore qu'à cent pas de la forge, il avait ralenti l'allure de son cheval.

Les amoureux et les voleurs ont de certaines inspirations qui leur sont communes.

Les uns et les autres s'environnent de mystère, et, par conséquent, ils ont besoin des mêmes précautions.

Lucien ne craignait pas Dagobert, puisque Dagobert était aux mains des gens de M. de Valognes ; mais il ne voulait pas

non plus éveiller l'attention des moines, qui, très certainement, seraient venus au secours de la jeune fille.

Il quitta donc le milieu de la route, qui était sonore, et mit son cheval sur les côtés, qui étaient couverts d'une herbe épaisse, et les sabots de l'animal ne firent plus aucun bruit.

Lucien avait donc pu s'approcher de la forge sans être entendu de nouveau par Jeanne et Aurore.

Intrigué de voir de la lumière dans la forge même, il avait mis pied à terre, on se le rappelle.

Puis il s'était approché à pas de loup et avait collé son œil à une fente de la porte.

Et soudain il avait reculé, car il avait aperçu la comtesse Aurore qui tenait dans ses mains les mains de Jeanne, et causait familièrement avec elle.

Ce qui se passa alors dans l'esprit de Lucien est impossible à rendre. Une sueur froide inonda ses tempes, son cœur suspendit ses battements, et il eut envie de prendre la fuite.

Puis, comme dans le cœur de l'homme le plus simple, il y a toujours un grain de fatuité, il s'imagina qu'Aurore l'aimait toujours, et qu'elle était venue implorer la générosité de sa rivale.

Quelques minutes s'écoulèrent, et Lucien demeurait cloué à la même place, n'osant ni avancer ni battre en retraite.

Une circonstance imprévue trahit sa présence.

Aurore avait mis son cheval dans l'écurie de la forge.

Ce cheval et celui de Lucien avaient si souvent galopé côte à côte et chassé ensemble, qu'ils se connaissaient et se devinaient à distance.

Le robuste percheron de Lucien flaira tout à coup le voisinage de son compagnon, et il se prit à hennir joyeusement.

Ce hennissement parvint à l'oreille des deux jeunes filles, et la comtesse s'élança de nouveau vers la porte et l'ouvrit toute grande.

En même temps la lueur que répandait la forge se projeta au dehors et éclaira Lucien des pieds à la tête.

Alors Aurore jeta un cri.

– Vous ici ! dit-elle, vous ici ! arrière, malheureux !...

Ces mots exaspérèrent Lucien qui, au lieu de reculer, fit un pas en avant et entra dans la forge.

Jeanne, à sa vue, était devenue toute pâle.

– Ma cousine... dit Lucien.

– Arrière ! répéta Aurore avec indignation, je ne suis plus votre cousine.

– Ah ! par exemple ! dit Lucien qui se méprit encore à l'indignation manifestée par la comtesse.

Celle-ci prit Jeanne par la main et lui dit :

– Voyez-vous cet homme ? Eh bien ! sa mère a assassiné la nôtre !...

Jeanne jeta un cri, et la comtesse marchant droit à Lucien, lui dit encore :

– Cette jeune fille est ma sœur... Nous avons eu la même mère, et notre mère est morte empoisonnée... et c'est la vôtre qui a préparé le poison... Comprenez-vous, maintenant ? Arrière ! arrière !...

Lucien ne répondit pas ; il était hébété, et on eût dit que la foudre venait de s'abattre sur lui.

Ces paroles bourdonnaient dans sa tête et y faisaient un vacarme affreux :

– Arrière ! vous êtes le fils de la femme qui a empoisonné notre mère !

Un moment, Lucien prit sa tête à deux mains et murmura :

– Évidemment, rien de tout cela n'est vrai… et je suis devenu fou…

Et tout à coup il entendit hennir son cheval pour la seconde fois.

Alors un revirement se fit dans son esprit ; un souvenir lui revint.

Il pensa au chevalier de Valognes qu'il avait laissé sur la route, à un quart de lieue de là.

Et, se précipitant hors de la forge, il sauta en selle et se dit :

– Le chevalier saura bien me dire si je suis fou oui ou non.

Puis il lança son cheval au galop sur la route de Sully.

Mais tout à coup, et comme il galopait depuis environ huit ou dix minutes, emportant son jeune maître affolé, le cheval s'arrêta net, les oreilles pointues, les naseaux au vent.

Lucien lui donna un coup d'éperon ; mais l'animal resta planté sur ses quatre pieds, et Lucien le sentait trembler entre ses jambes.

Alors le jeune homme regarda devant lui.

La nuit était sombre depuis le coucher de la lune et la route était encaissée à droite et à gauche par la forêt.

Néanmoins Lucien vit quelque chose de noir qui paraissait couché en travers du chemin.

Et auprès une autre masse noire qui s'agitait lentement.

Alors il donna un si furieux coup d'éperon à son cheval, que celui-ci bondit en avant et triompha de son épouvante.

Ce que Lucien avait aperçu n'était autre que le corps du chevalier étendu au milieu de la route dans une mare de sang.

Le cheval de ce dernier était auprès de lui, le flairant ; il semblait se demander s'il était mort.

Cette fois, Lucien, qui avait mis pied à terre, sentit ses cheveux se hérisser et un nuage passa sur son front.

Que signifiait ce nouveau drame ?

Comment le chevalier était-il en cet état ? De quel guet-apens venait-il d'être la victime ?

Alors Lucien se souvint de ce coup de feu qu'il avait entendu peu après avoir quitté son ami.

Il s'agenouilla auprès de lui et mit la main sur son cœur.

Ce cœur battait faiblement.

– Il n'est pas mort, s'écria-t-il ; il n'est pas mort !...

Et il le prit dans ses bras et essaya de le relever.

Le chevalier avait perdu connaissance ; et, en admettant que sa blessure ne fût point mortelle, il fallait se hâter de lui porter secours, car son sang continuait à couler.

Lucien était seul, au milieu d'une route déserte, en pleine nuit...

Qu'allait-il faire ?

Retournerait-il à la Cour-Dieu ? sonnerait-il à la porte du couvent, et demanderait-il des secours ?

S’adresserait-il à Aurore qu’il avait laissée donnant ses soins à Jeanne ?

Lucien faillit perdre tout à fait la tête, remonter à cheval et prendre la fuite.

Mais c’était, après tout, un homme de cœur et de résolution que Lucien, et la vue de son malheureux ami baignant dans son sang le força à prendre un parti et à retrouver un peu de sang-froid.

L’endroit où le chevalier était tombé était à peu près à mi-chemin entre le couvent et une ferme qui se trouvait à gauche de la route en descendant vers Sully.

Lucien connaissait les gens de cette ferme, et il s’était plus d’une fois arrêté chez eux, en chassant par là.

Il prit donc le chevalier dans ses bras et le plaça en travers de son cheval, devant lui.

Il ne fallait certes pas songer à trotter ; une allure rapide pouvait causer la mort du blessé.

Lucien mit sa monture au pas, et maintenant le chevalier évanoui sur sa selle, il passa à son bras la bride du cheval de M. de Valognes qui se mit à suivre tranquillement.

Alors, tandis, que ce singulier et funèbre convoi s’éloignait, se dirigeait vers la ferme, les branches d’une touffe de genévriers qui se trouvaient au bord de la forêt, de l’autre côté du fossé, s’entr’ouvrirent.

En même temps, Benoît le bossu bondit sur la route.

Benoît murmura, en voyant le comte des Mazures qui descendait lentement dans la direction de Sully :

– S’il n’est pas mort, il n’en vaut guère mieux, et ce n’est pas aujourd’hui qu’on enlèvera la demoiselle.

Allons voir maintenant si Dagobert est de retour.

Et il prit en courant le chemin de la Cour-Dieu.

À ce coude que faisait la route, et qui permettait tout à coup d'apercevoir les bâtiments du couvent, Benoît s'arrêta et eut un battement de cœur.

La porte de la forge était grande ouverte et le feu rayonnait au dehors.

Une lumière brillait au premier étage.

Pour que le feu fût allumé en bas, il fallait que Dagobert fût de retour.

Et Benoît se dit :

– Dagobert est de retour, et M. Lucien, en l'apercevant, aura pris la fuite, n'osant rien tenter contre la demoiselle.

Benoît se mit donc à courir dans la direction de la forge, et bientôt il arriva sur le seuil.

Mais là, il s'arrêta de nouveau un peu étonné :

– Hé ! Dagobert ? dit-il.

Dagobert ne répondit pas.

Il entra. Il entendait un bruit de pas au-dessus de sa tête.

Après un moment d'hésitation, il gravit l'escalier.

Mais, sur la dernière marche, il s'arrêta, muet, étonné, se frottant les yeux à son tour, et se demandant s'il n'était pas le jouet d'une illusion.

Il venait d'apercevoir Aurore, qui parvenait enfin à faire revenir à elle Jeanne, qui la regardait avec une sorte d'hébétement.

Aurore se retourna et le reconnut.

– Ah ! Benoît, dit-elle, viens à mon aide.

Benoît semblait se demander ce que la comtesse Aurore faisait là.

Jeanne le reconnut pareillement.

– Benoît, lui dit-elle, où est Dagobert ?

– Je ne sais pas... répondit-il, je le croyais ici...

Jeanne secoua la tête.

– Comment ! dit encore Benoît, il n'est pas revenu ?

– Non.

– Ah ! c'est qu'alors, s'écria le bossu, le chevalier de Valognes l'aura tué.

Les deux jeunes filles poussèrent un cri.

– Mais il ne tuera plus personne, ajouta Benoît d'un air sombre. J'en ai fait justice de M. de Valognes, allez !

Il y eut un nouveau moment d'angoisse entre les deux jeunes filles, qui regardaient Benoît et paraissaient ne pas comprendre ce qu'il disait.

Alors Benoît, avec cette éloquence agreste qu'ont parfois les paysans, leur raconta les événements de la nuit.

Aurore et Jeanne l'écoutaient avec anxiété.

Ainsi Dagobert était mort peut-être !

Et là comtesse s'écria :

– S'il est vivant, je le délivrerai... S'il est mort, je le vengerai.

Jeanne avait oublié Lucien et les sinistres paroles échappées à sa sœur.

Jeanne pleurait à chaudes larmes en songeant à son ami Dagobert.

La nuit s'était écoulée tout entière, et le chant des moines qui psalmodiaient les « Matines » venait de s'éteindre.

– Benoît, dit vivement la comtesse, écoute-moi.

– Oui, madame, dit Benoît, qui se demandait comment la comtesse était là, et pourquoi Jeanne l'appelait ma sœur.

– Tu vas aller sonner à la porte du couvent.

– Oui, dit le bossu.

– Tu demanderas à voir le supérieur.

– Dom Jérôme ?

– Oui, et tu lui diras : « Monseigneur, suivez-moi, venez jusqu'à la forge ; la fille de Gretchen a besoin de vous. »

– La fille de Gretchen ? dit Benoît qui trouvait ce nom bizarre.

– Tu te le rappelleras ?

– Gretchen, répéta Benoît.

– C'est cela, va.

Le bossu ne fit qu'un bond vers la porte du couvent et se suspendit à la corde de la cloche.

Pendant ce temps, Aurore embrassait Jeanne et lui disait :

– Je ne veux pas que tu restes seule, ma chère petite sœur, car nous sommes entourés d'ennemis. Je veux que dom Jérôme

veille sur toi, tandis que j'irai à la recherche de Dagobert ; et, sois tranquille, je te le ramènerai !

XLIV[1]

Dom Jérôme était dans sa cellule, au moment où Benoît le bossu se pendit à la cloche du couvent.

Dom Jérôme ne s'était pas couché la veille au soir, après sa prière, comme il avait coutume de le faire.

Il avait attendu, agenouillé sur la dalle glacée de sa cellule, l'heure des « Matines ».

L'heure des « Matines » était venue.

Alors dom Jérôme était descendu à la chapelle. Puis, les « Matines » chantées, il avait regagné sa cellule.

Les premières clartés de l'aube glissaient indécises dans le ciel.

Comment Dagobert ne revenait-il pas ?

Pour faire trêve à son inquiétude, espérant plus que jamais que l'évêque ne refuserait pas ce qu'il lui demandait, dom Jérôme avait fait alors ses préparatifs de départ.

Et, comme il étalait ses vêtements sur sa couche de moine, la cloche de la porte d'entrée se fit entendre enfin.

– Ah ! dit dom Jérôme, voici Dagobert !

---

1 La numérotation de l'édition imprimée a été conservée. Elle est discontinue, mais le texte semble complet. *(Note du correcteur E.L.G.)*

Et il eut un battement de cœur sous sa robe de moine, et il redressa la tête comme s'il eût eu vingt ans encore. Peu après, des pas retentirent dans le corridor.

Dom Jérôme courut à la porte de sa cellule et l'ouvrit.

Hélas ! ce n'était pas Dagobert. C'était le frère portier qui venait dire à dom Jérôme que Benoît le bossu insistait pour entrer.

Dom Jérôme fronça le sourcil.

Bien que les moines vécussent familièrement avec les paysans du voisinage, ceux-ci ne pénétraient que rarement et pour des motifs fort sérieux dans l'intérieur du monastère.

Dagobert seul jouissait du singulier privilège d'y venir à toute heure.

Mais dom Jérôme pensa que si Benoît se présentait c'est qu'il venait de la part de Dagobert, et il donna l'ordre au frère portier de l'introduire sur-le-champ.

Benoît entra, le visage bouleversé, la sueur au front.

Dom Jérôme devina un malheur.

– Où est Dagobert ? dit-il.

– Je ne sais pas, répondit Benoît ; il est mort, peut-être.

– Mort !

– Oui, les misérables l'ont pris dans un collet à chevreuil. Qu'en ont-ils fait ? je l'ignore... C'est pour cela que je viens.

– Mais de quels misérables parles-tu ? s'écria dom Jérôme.

– Le chevalier de Valognes... l'ami du comte des Mazures.

Ce dernier nom fut toute une révélation pour dom Jérôme, qui fit brusquement un saut en arrière.

Benoît continua :

– C'est Mlle Aurore qui m'envoie.

– Qu'est-ce que Mlle Aurore ?

– La demoiselle du château de Billardière.

Et comme dom Jérôme paraissait ne pas savoir ce que c'était que Mlle Aurore, Benoît ajouta :

– Elle m'a dit : « Cours au couvent, supplie dom Jérôme de te suivre et dis-lui que la fille de Gretchen a besoin de lui. »

– La fille de Gretchen ! exclama le pauvre abbé qui devint tout tremblant. Elle a dit cela ?

– Oui, répondit Benoît.

– Et où est-elle, cette demoiselle ?

– À la forge.

Dom Jérôme n'en entendit pas davantage et s'élança hors de sa cellule.

Les moines répandus dans les corridors demeurèrent stupéfaits en le voyant passer, tant ce visage austère et plein de sérénité d'ordinaire était flamboyant et bouleversé. En cinq minutes, sur les pas de Benoît, dom Jérôme eut traversé les salles, le préau et la cour extérieure du couvent.

Il entra dans la forge et vit Aurore qui tenait Jeanne dans ses bras et essuyait avec ses baisers les larmes de la jeune fille.

À la vue du vieux moine, Aurore se leva et vint à lui.

– Mon père, dit-elle, je suis la seconde fille de Gretchen, je suis la sœur de cette enfant.

Aurore ne ressemblait pas, comme Jeanne, à Gretchen ; mais elle avait sa voix, et cette voix fit revivre le passé tout entier dans l'âme de dom Jérôme.

– Oui, dit-il, vous devez être sa fille, car vous avez sa voix...

Aurore reprit :

– Mon père, hier Jeanne n'avait d'autres protecteurs que Dagobert et vous, et elle a couru un grand danger, car on a voulu l'enlever cette nuit.

Dom Jérôme frissonna.

– Je l'ai sauvée, reprit Aurore, et désormais je veillerai sur elle comme une mère sur son enfant. Mais Dagobert est aux mains de nos ennemis, et il faut que j'aille le délivrer. C'est pour cela, mon père, que je vous ai prié de venir.

Quand je ne serai plus là, les misérables qui ont juré la perte de ma sœur, reviendront peut-être...

– Oh ! fit dom Jérôme, ne craignez rien. Je veillerai.

Et il fit un signe à Benoît qui s'était respectueusement tenu à l'écart.

Benoît s'approcha.

– Retourne au couvent, lui dit dom Jérôme, et ramène-moi le frère-portier et l'économe.

Benoît obéit. Cinq minutes après, dom Jérôme avait placé les deux moines en sentinelle à la porte de la forge.

Alors le bossu alla chercher dans l'écurie le cheval de la jeune comtesse ; elle sauta lestement en selle.

– Nous allons prendre au plus court, mademoiselle, dit Benoît le bossu, et, mort ou vivant, nous retrouverons Dagobert !

XLV

Maintenant, qu'était devenu Dagobert que nous avons laissé aux mains des deux serviteurs du chevalier Michel de Valognes ?

Dagobert avait eu le même sort que Benoît le bossu tout d'abord.

On l'avait descendu dans la cave, et là, le valet de chambre et le jardinier garde-chasse qu'on appelait Badinier s'étaient donné le plaisir, après avoir constaté la disparition de Benoît, de battre le forgeron de coups de pieds et de coups de poing.

Dagobert était garrotté ; de plus, il avait un bâillon dans la bouche.

Il ne pouvait donc ni se défendre, ni crier ; mais son œil parlait et protestait pour lui, et le regard qu'il leva sur les deux misérables semblait leur promettre un châtiment terrible, si jamais il recouvrait sa liberté.

Au bout d'une heure, le souci de leur prisonnier reprit les domestiques du chevalier.

– Si tu allais voir ? dit Jean.

– Volontiers, répondit Badinier qui prit à son tour la lanterne, et quitta la cuisine.

Jean profita de ce moment de répit pour tirer une pipe de sa poche, la charger et l'allumer à l'aide d'un tison. Cinq minutes après, Badinier revint.

– Est-ce qu'il crie toujours ? demanda Jean.

– Toujours. Il a le visage couvert d'écume.

Badinier était un peu pâle en parlant ainsi.

– Qu'est-ce que tu as donc ? demanda le valet de chambre.

– J'ai peur.

– Et de quoi donc ?

– Peur de cet homme. Sais-tu que si jamais, il nous échappe, il se vengera !

– Bah ! nous le tuerons.

– Mais nous ne le tiendrons pas toujours. Si tu savais comme il m'a regardé !

Jean haussa les épaules.

– Nous sommes grands et forts tous deux, poursuivit Badinier, mais il nous assommerait en deux coups de poing. Et puis...

– Et puis, quoi ?

– Et puis, reprit Badinier, j'aimerais autant que nous n'eussions pas exécuté les ordres du chevalier.

– Pourquoi donc ?

– Nous tombions d'accord tout à l'heure que M. le chevalier ne valait pas cher, hein ?

– Je ne dis pas non.

– Eh bien ! c'est l'opinion de tout le pays. On le craint et on le déteste rudement. Quelque jour, on mettra le feu ici.

– Bah !

– Et comme l'on ne nous aime pas plus que lui, on nous fera un mauvais parti.

– Nous n'y sommes pas encore, heureusement.

– Hé ! qui sait ? fit le jardinier. Est-ce que Benoît ne s'est pas sauvé ?

– Oui. Eh bien ?

– Qui nous dit qu'il n'a pas couru à Ingrannes ou à Sully et qu'il ne s'est pas mis à crier contre nous ? Ils ne sont pas bons les gens de par là... et s'ils savaient que Dagobert est ici, ils viendraient le délivrer.

Jean fronça le sourcil. La terreur de Badinier le gagnait peu à peu.

– Ma foi ! dit-il, nous ferions bien de nous débarrasser de Dagobert.

– Comment ?

– C'est facile. Tu vas voir.

– J'écoute.

– Je prends le couteau et je descends dans la cave.

– Bon. Après ?

– Je pose la lanterne par terre, de façon qu'elle éclaire bien notre homme, et je remonte.

– Tu me tiens la trappe ouverte ; je prends mon fusil, et je lui envoie une balle dans la tête.

– Silence ! dit tout à coup Jean le valet de chambre.

– Hein ! qu'est-ce qu'il y a ?

– J'entends le galop d'un cheval.

– Bah ! c’est peut-être M. le chevalier qui revient... Eh bien ! je te fais un pari, c’est que mon idée ne lui déplaira pas...

– C’est bien possible.

Badinier alla ouvrir la porte extérieure du manoir.

– C’est ma foi vrai ! dit-il, on entend le galop d’un cheval.

Et tous deux prêtèrent l’oreille, et attendirent.

XLVI

Bientôt, la silhouette du cheval et du cavalier se détacha nettement sur le sable blanc de l'allée, et, peu après, ils entrèrent dans la cour.

Les chiens se mirent à hurler, ce qui était un signe évident que ce n'était pas le chevalier qui arrivait.

Cependant, c'était bien son cheval.

Jean et Badinier, stupéfaits, virent un jeune garçon mettre pied à terre et prendre l'animal par la bride.

Ce jeune homme était un paysan.

– Hé ! lui dit Badinier, qu'est-ce que tu veux, mon garçon ?

– Vous êtes les domestiques de M. de Valognes ? demanda-t-il d'une voix émue.

– Oui ! C'est donc lui qui t'envoie, que tu as son cheval ? demanda Badinier.

– Non, ce n'est pas lui, c'est M. Lucien.

– Ah !

– Il est arrivé un grand malheur, allez !

Jean et Badinier tressaillirent et s'avancèrent vivement ensuite.

– Qu'est-ce qu'il y a donc ? firent-ils.

– On a assassiné M. le chevalier ! répondit le jeune garçon.

Les deux serviteurs jetèrent un cri, mais ce fut plutôt un cri d'étonnement qu'un cri de douleur.

Le chevalier de Valognes n'avait jamais été aimé de personne ; comment l'eût-il été de ses domestiques ?

Le petit paysan continua :

– Je suis de la ferme de la Ravière, auprès de la Cour-Dieu ; nous étions couchés, quand nous avons entendu frapper à la porte. Alors mon père s'est levé... C'était M. Lucien qui arrivait avec M. le chevalier en travers de sa selle.

– Mort ! dit Jean.

– Non, pas encore... mais il n'en vaut guère mieux... M. Lucien est comme fou... Il s'arrache les cheveux... Il dit comme ça que c'est lui qui est la cause de tout... M. le chevalier est évanoui, et il n'avait pas encore repris connaissance quand je suis parti.

– C'est donc M. Lucien qui t'envoie ? demanda Badinier.

– Oui. Il dit comme ça que vous ferez bien d'amener une voiture ou un brancard, afin de transporter ici M. le chevalier.

– Et tu crois qu'il est blessé à mort ?

– Oh ! pour sûr.

– Mais qui donc l'a assassiné ?

– On ne sait pas.

– Avec quoi l'a-t-on frappé ?

– Une balle en pleine poitrine.

Badinier tressaillit.

– Hé ! hé ! dit-il, si c'était Benoît.

– Mon garçon, dit Jean au petit paysan, remonte à cheval et retourne chez toi au galop. Nous te suivons. Nous n'arriverons pas une demi-heure après toi.

Le paysan sauta en selle et repartit, frappant le cheval à coups de talon.

Alors les domestiques revinrent dans la cuisine et se regardèrent.

– Qu'allons-nous faire ? dit Badinier.

– Je ne sais pas, répondit Jean. Buvons toujours un coup de vin, c'est de bon conseil.

Et il avala un grand verre de vin.

– Si c'est Benoît qui a tiré, dit Badinier, je crois qu'il n'y a plus rien à faire.

– Comment ?

– Notre maître est mort d'avance. Adieu le mariage...

– Adieu nos gages, soupira Jean.

– C'est pour ça que nous ferions bien de nous payer de nos mains.

– Sur quoi ? Il n'y a rien dans cette bicoque.

– Bah ! nous trouverons bien toujours deux douzaines de couverts d'argent.

– Et puis ?

– Il y a bien une trentaine de pistoles dans le secrétaire du chevalier.

– C'est possible.

– Prenons toujours ça, par conséquent.

L'argenterie était serrée dans un bahut dont la vieille servante sourde avait la clé.

Badinier prit un marteau et un clou et fit lestement sauter la serrure.

On aurait tiré le canon que la vieille servante n'aurait rien entendu.

Les deux coquins se partagèrent fraternellement l'argenterie.

Puis ils montèrent au premier étage, où se trouvait la chambre du chevalier.

Là, il y avait un vieux bonheur-du-jour dans lequel M. de Valognes renfermait ce qu'il avait de précieux.

Il s'y trouvait en ce moment un sac d'écus, montant du dernier fermage, quelques bijoux de famille, un médaillon, enrichi de rubis et représentant la mère du chevalier.

Badinier et Jean firent main basse sur tout cela.

Puis ils délibérèrent sur le parti à prendre.

– Nous ne pouvons pas rester ici, disait Badinier. Que notre maître meure ou non, on s'apercevra du vol.

– C'est incontestable, dit Jean, et nous ferons bien de nous en aller.

– Mais où ?

– À Orléans d'abord, à Paris ensuite.

Le chevalier avait deux chevaux.

Un cheval de chasse, d'abord, qui venait de repartir avec le jeune garçon.

Puis, une grosse jument percheronne qui servait à faire des charrois, et qu'on attelait quelquefois le dimanche pour aller à la messe, après une antique carriole dont la caisse était placée sur les sangles.

Badinier et son complice s'en allèrent à l'écurie et harnachèrent la bête ; puis ils l'attelèrent à la carriole dans laquelle ils entassèrent leur butin.

– Puisque nous y sommes, dit Jean, autant emporter quelques bardes et un peu de linge.

– Et un quartaut de vin vieux, dit Badinier.

– Va pour le quartaut ! dit Jean en riant.

Pendant tout ce pillage, le jour était venu, et la vieille servante s'était éveillée. Les deux coquins l'entendirent marcher au-dessus d'eux.

– Oh ! dit Jean, il ne faut pas que la vieille nous embête !

Et il monta lestement l'escalier, s'arrêta à la porte de la chambre où elle couchait et regarda par le trou de la serrure.

La vieille femme achevait de s'habiller.

La clef était sur la porte, en dehors.

Jean tourna cette clé, et ayant ainsi enfermé la vieille servante, il redescendit fort tranquillement.

– Avant qu'elle soit parvenue à enfoncer la porte, dit-il, nous avons le temps de filer.

– Moi, fit Badinier, je vais aller chercher le quartaut.

Mais alors tous deux se souvinrent de Dagobert.

– Est-ce que nous allons le laisser vivant ? demanda le valet de chambre.

– Non pas. On ne sait ce qui peut arriver : tôt ou tard, nous le trouverions sur notre chemin.

– Tu as raison ; mais il ne faut plus songer à le pendre.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est grand jour, maintenant, et que nous ne ferions pas cent pas dans la forêt sans rencontrer un bûcheron.

– Eh bien ! descendons dans la cave et assommons-le à coups de merlin.

– Pourquoi ne pas lui envoyer une balle dans la tête ? C'est plus tôt fait.

– Au fait, tu as raison, dit Badinier, et la première idée est toujours la meilleure.

Va prendre ton fusil alors. Tu tires mieux que moi. Je vais chercher la lanterne.

Badinier courut à un pavillon qui était dans la cour, et où son fusil était accroché.

Pendant ce temps, Jean avait allumé la lanterne et soulevé la trappe.

Badinier revint. Alors Jean descendit.

Dagobert était toujours au fond de la cave, couché sur le dos et le visage couvert d'écume.

Il avait fait des efforts inouïs pour rompre ses liens et avaler son bâillon qu'il déchiquetait avec ses dents.

Efforts inutiles !

– Hé ! camarade, lui dit Jean d'un ton moqueur, nous sommes meilleurs que nous n'en avons l'air, et nous n'aimons pas à faire souffrir le monde inutilement, comme tu vas voir.

Ce disant, il posa sa lanterne tout auprès du forgeron, qui le regardait avec fureur. Puis il regagna l'échelle et remonta.

– Vois-tu bien ? dit-il bas à Badinier qui avait armé son fusil.

– Parfaitement.

– Alors, dépêche-toi.

– Je vais lui envoyer ça entre les deux yeux, dit Badinier, qui posa le pied sur le premier degré de l'échelle, tandis que Jean maintenait la trappe ouverte.

Puis le misérable épaula.

Soudain on entendit une détonation suivie d'un cri de douleur.

Et Badinier dégringola de l'échelle et tomba dans la cave.

Ce n'était pourtant pas le fusil de Badinier qui avait fait feu, mais c'était lui qui avait poussé le cri de douleur.

Et Jean, épouvanté, tournant la tête, aperçut une femme sur le seuil du vestibule.

Cette femme tenait à la main un pistolet encore fumant, avec lequel elle avait tiré sur Badinier ; et cette femme, c'était la comtesse Aurore, que les deux bandits n'avaient pas entendue entrer tout occupés qu'ils étaient de leur sinistre besogne...

– À moi l'autre ! cria en même temps une voix.

Et Benoît le bossu, que la jeune fille masquait, fit un pas en avant et mit à l'épaule le fusil du braconnier, avec lequel il avait déjà fait feu sur le chevalier.

Le coup partit, et Jean, le valet de chambre, alla rejoindre, tout sanglant, Badinier qui se tordait, au fond de la cave, dans les convulsions suprêmes de l'agonie.

Pendant que la comtesse Aurore et Benoît délivraient Dagobert, tandis que Lucien attendait vainement à la ferme de la Ravière que les gens du chevalier Michel de Valognes vinssent chercher leur maître, la comtesse des Mazures était en proie à une vive impatience.

Elle avait passé toute la nuit debout auprès de son feu, et en compagnie de Toinon.

On s'en souvient, c'était vers dix heures du soir que le chevalier Michel de Valognes était parti, en emmenant Benoît le bossu avec lui ; puis, vers minuit, qu'il était revenu chercher Lucien en lui disant :

– Dagobert est à nous, et nous pouvons aller à la Cour-Dieu enlever Jeanne.

La comtesse des Mazures avait eu connaissance du plan du chevalier et l'avait adopté sans réserve.

À partir de minuit donc, elle et Toinon avaient compté les heures avec une certaine anxiété, calculant le temps qu'il fallait pour aller à la Cour-Dieu et en revenir...

Et la nuit s'était écoulée tout entière, et la comtesse avait eu beau se mettre à la fenêtre et prêter l'oreille, elle n'avait point entendu retentir le galop de cavaliers revenant en toute hâte de quelque nocturne et mystérieuse expédition.

Quand les premiers rayons de l'aube parurent, la comtesse et Toinon se regardèrent. Toutes deux étaient fort pâles.

– Mais qu'est-il donc arrivé ? s'écria la comtesse.

– Je ne le sais pas au juste, dit Toinon, mais je m'en doute.

– Parle donc, alors, fit la comtesse avec vivacité.

– Je crois, reprit Toinon, que le chevalier aura manqué son coup.

– Comment cela ?

– C'est-à-dire que Dagobert ne sera pas tombé dans le piège.

– Eh bien ?

– Alors il s'en sera retourné chez lui et aura emmené M. Lucien.

– Pourquoi faire ?

– Mais pour combiner autre chose.

– De telle sorte que la petite n'aura pas été enlevée.

– Non.

Un éclair de fureur passa dans les yeux de la comtesse :

– Ah çà ! fit-elle, nous qui avions toujours réussi dans ce que nous voulions, allons-nous échouer maintenant ?

– Bah ! répondit Toinon, ce qui ne réussit pas aujourd'hui peut réussir demain. Et puis…

– Et puis, quoi ? fit la comtesse.

– Je crois, madame, que vous vous êtes trop pressée d'accorder votre confiance au chevalier. C'est peut-être un imbécile.

– Il faut pourtant, dit la comtesse d'une voix sifflante et qui couvait des tempêtes, il faut pourtant que la petite soit à nous.

– Cela sera si je m'en mêle, répondit Toinon avec une assurance qui fit tressaillir Mme des Mazures.

– Mais enfin, où est Lucien ? dit-elle.

– Voilà ce que je saurai avant une heure, dit Toinon.

– Comment ?

– Je vais aller chez M. de Valognes.

– Et si Lucien et le chevalier n'y sont pas ?

– J'irai à la Cour-Dieu.

Et Toinon, en effet, descendit dans la cour du château de Beaurepaire ; mais elle ne mit pas, comme l'autre nuit, le jardinier et son âne en réquisition.

Toinon se fit seller un cheval, un double poney percheron, qui était, après le cheval de chasse de Lucien, la meilleure et la plus vive bête des écuries, et, en vraie bohémienne qu'elle était, elle sauta dessus et partit au galop.

La comtesse, accoudée à une fenêtre, la suivit des yeux jusqu'au chemin qui s'enfonçait dans la forêt.

Alors son inquiétude la reprit.

À l'aube avait succédé le soleil, et Lucien ne revenait pas.

En toute autre circonstance, Mme des Mazures aurait envoyé ses domestiques dans toutes les directions ; mais elle ne l'osa cette fois, et force lui fut de dévorer son angoisse.

Cependant les heures s'écoulaient, Lucien ne revenait pas, et Toinon non plus.

Enfin elle entendit dans le lointain retentir le galop d'un cheval, et bientôt elle reconnut sur le chemin qui longeait la forêt et venait de Sully, le cheval gris pommelé de Lucien.

C'était bien, en effet le jeune comte des Mazures qui arrivait en toute hâte.

Il était seul.

– Ah ! murmura la comtesse avec un accent de fureur, ils ont échoué !…

Lucien ne ralentit l'allure de son cheval qu'en franchissant la grille de la cour.

Alors Mme des Mazures, demeurée à la fenêtre, remarqua que les vêtements de son fils étaient souillés de boue et de sang, que son visage était d'une pâleur mortelle, et qu'il paraissait en proie à une violente agitation.

Deux domestiques s'étaient empressés d'accourir.

Lucien, qui ne leva point la tête et ne vit pas sa mère à la fenêtre, leur dit d'une voix brève, saccadée, haletante :

– Vite, attelez un cheval au carrosse de ma mère et suivez-moi !

Ces paroles montèrent jusqu'à la comtesse.

– Lucien ! s'écria-t-elle.

Alors le jeune homme aperçut sa mère.

– Lucien, mon enfant, reprit-elle, que vous est-il donc arrivé ! Pourquoi demandez-vous mon carrosse, et comment êtes-vous en cet état ?

Lucien se borna à répondre :

– Je monte chez vous, ma mère.

En effet, il mit pied à terre, jeta sa bride à l'un des valets et se dirigea vers le perron.

Deux minutes après, il entrait dans l'appartement de la comtesse, qui était devenue toute tremblante.

– Ma mère, dit-il froidement, un grand malheur nous est advenu.

– Un malheur ! exclama la comtesse.

– Le chevalier de Valognes, mon ami, est mourant.

– Que voulez-vous dire ?

– Il a été frappé d'une balle en pleine poitrine, et je doute qu'il survive à cette blessure.

– Mais par qui a été commis ce crime ? s'écria Mme des Mazures. Où et quand cela est-il arrivé ?

– J'ignore quel est l'assassin, dit Lucien. Le chevalier m'attendait sur la route tandis que j'allais au couvent... Quand je suis revenu, je l'ai trouvé couché en travers du chemin et baigné dans son sang.

Lucien disait tout cela avec un accent égaré, sans lever les yeux sur sa mère et sans avoir, comme à l'ordinaire, pris, la main de la comtesse pour la porter à ses lèvres. Puis il continua :

– Je l'ai transporté moi-même à une ferme voisine, et j'ai envoyé un des hommes de la ferme chez lui pour qu'il ramenât les gens du chevalier.

» Cet homme est revenu en disant que ses gens le suivaient. Mais je les ai vainement attendus. Alors j'ai pris le parti de revenir au château, où je vais faire transporter le blessé. Il sera mieux soigné ici qu'il ne le serait chez lui.

Et, ayant dit tout cela, Lucien fit un pas de retraite.

La comtesse était frappée d'une sombre stupeur.

Mais au moment où Lucien allait franchir le seuil de la porte, elle s'écria :

– Est-ce donc là tout ce que vous avez à me dire, mon fils ?

– Mais… ma mère… balbutia Lucien qui ne leva point les yeux sur elle.

– Vous êtes, dites-vous, allé à la Cour-Dieu ? reprit la comtesse.

– Oui, ma mère.

– Et vous avez vu… Jeanne…

– Je l'ai vue.

– Eh bien ?

– Elle n'était pas seule.

– Ce maudit Dagobert, sans doute…

– Non, ma mère, dit Lucien.

Alors le jeune homme leva sur la comtesse un regard qui lui mit l'épouvante au cœur.

– Ah ! vous voulez donc savoir ? dit-il.

– Mais parlez donc ! s'écria M[me] des Mazures avec une impatience inquiète.

– Soit, dit Lucien. Eh bien ! ma mère, Jeanne n'était pas seule.

– Avec qui donc était-elle ?

– Avec une personne qui m'a dit que mon amour était un crime et un blasphème.

– Que voulez-vous dire ? fit la comtesse qui fronça légèrement ses noirs sourcils.

– Cette personne, répondit Lucien, c'était ma cousine Aurore.

La comtesse respira.

– Oh ! dit-elle, Aurore est jalouse... et elle a dû vous dire tout ce qui lui passait par la tête. Cependant, vous êtes bien libre de ne pas l'aimer et d'aimer Jeanne.

Lucien secoua la tête.

– Ma mère, dit-il, savez-vous ce que m'a dit Aurore ?

– Parlez...

– Jeanne est ma sœur...

La comtesse pâlit.

– Ah ! vous savez cela ? fit-elle.

– Toutes deux sont les filles de Gretchen que vous avez assassinée, acheva Lucien. Adieu, ma mère...

Et il sortit sans même retourner la tête.

La comtesse jeta un grand cri et tomba à la renverse.

* *

*

Quand M[me] des Mazures revint à elle, son fils n'était plus là.

Mais Toinon lui donnait ses soins et lui faisait respirer des sels.

– Ah ! Toinon, murmura-t-elle, si tu savais... Lucien a vu Aurore...

– Je le sais, dit la bohémienne.

– Aurore et Jeanne savent qu'elles sont sœurs.

– Après ? dit froidement Toinon.

– Et Lucien sait que nous avons empoisonné Gretchen.

– Cela devait arriver, dit la bohémienne avec calme ; mais il y a une chose qu'ils ne savent pas et que je sais, moi.

– Quoi donc ? demanda la comtesse, que ce flegme de Toinon réconfortait un peu.

– Ils ne savent pas où est la cassette.

– La cassette qui renferme la dot de Jeanne ?

– Oui.

– Et tu le sais, toi ?

– Je le sais.

Alors Toinon dénoua le fichu, qu'elle avait sur les épaules, et la comtesse vit pendre un fil de soie à son cou et au bout de ce fil de soie une bague qui paraissait être en fer.

C'était la bague de Dagobert.

Cette bague, dont le chaton renfermait un papier à l'aide duquel le forgeron et dom Jérôme devaient retrouver la fortune du défunt comte des Mazures et de la princesse Hélène de Carlotembourg.

Et cette bague était maintenant aux mains infâmes de Toinon.

Toinon, on s'en souvient, avait fait seller le meilleur cheval des écuries, avait sauté dessus avec la légèreté d'une bohémienne, et s'était élancée au galop vers la forêt.

Elle ne savait trop encore, en partant où elle irait.

Se dirigerait-elle vers la Cour-Dieu, ou piquerait-elle tout droit vers le manoir du chevalier de Valognes ?

Toinon s'arrêta au milieu du carrefour et s'orienta.

Tout à coup elle aperçut une branche d'arbre cassée dans le fossé.

Ce n'était pas un indice à dédaigner. Elle mit pied à terre, attacha son cheval au poteau, et s'approcha du fossé ; là, il lui fut aisé de reconnaître que les broussailles étaient froissées, et qu'il y avait une sorte de brèche au milieu d'elles.

La terre étant moins dure, grâce à un peu d'eau qui était entrée dans le fossé et qui avait gelé, Toinon reconnut aisément un pied d'homme, puis un second... et alors elle n'hésita plus. Elle passa au travers des broussailles et entra sous bois.

Là, elle vit encore une branche cassée ; celle-là pendait à un arbre qui était isolé au milieu de touffes rabougries.

Toinon s'approcha encore.

Le sol couvert d'herbe jaune et maigre portait les empreintes d'une lutte.

Ce n'était plus un pied, mais six qu'on y découvrait, et Toinon, devant laquelle le chevalier avait exposé son plan durant la soirée précédente, ne douta pas un seul instant que ce ne fût là qu'on eût tendu le collet à chevreuil.

Dès lors elle voulut savoir si le piège avait réussi et si on avait pris Dagobert.

Et elle se mit à tourner autour de l'arbre à la branche cassée et se disant :

– Si je ne retrouve pas le gibier, je retrouverai peut-être le collet.

En effet, dans son esprit, ou le collet avait fonctionné, ou l'homme était parvenu à le briser ; dans l'un et l'autre cas, elle devait en retrouver tout ou partie.

Mais tout à coup, Toinon s’arrêta brusquement, une angoisse subite la prit à la gorge, et un cri sourd lui échappa. En même temps ses yeux se fixaient hébétés sur le sol. Qu’avait-elle donc vu ?

Ce n’était pas le fil de laiton qu’elle cherchait, à coup sûr ; c’était un objet tout petit qui se détachait en noir sur la gelée blanche qui avait fondu tout à l’entour.

Et Toinon frémissante finit par se baisser et ramassa cet objet qui, on l’a deviné, n’était autre que la bague de Dagobert.

Le forgeron s’était débattu contre le collet d’abord qui lui avait pris la taille et le bras gauche, puis contre les deux misérables appostés là par le chevalier de Valognes. Il en était résulté que la bague qui entrait aisément à son doigt avait glissé et qu’il ne s’en était pas aperçu.

Toinon avait reconnu ce singulier bijou au premier coup d’œil.

La bague était noire, nous l’avons dit, et on aurait pu la croire en fer ; mais Toinon eut bientôt remarqué les armoiries gravées sur le chaton et alors elle prit une poignée d’herbe et se mit à la frotter ; peu à peu la couleur noire s’éclaircit et en quelques secondes l’or reparut. Alors Toinon sortit du fourré et regagna le carrefour. La bague qu’elle serrait dans sa main était évidemment la clef d’un secret.

Ces armoiries, cette couche de noir dont on l’avait recouverte, tout cela prouvait une chose, c’est que cette bague, perdue par le forgeron et que Toinon avait déjà remarquée à son doigt le matin précédent, devait avoir, sinon pour lui, au moins pour Jeanne, une valeur inestimable.

La bohémienne sortit donc du fourré et regagna le carrefour. Là, elle s’assit au pied du poteau, tout auprès du cheval, et se mit à tourner et à retourner la bague dans ses doigts.

– À présent, dit-elle, sachons ce qu'est devenu Lucien. La bague retrouvée sur le sol était une preuve que le forgeron s'était débattu ; et Dagobert était d'une force herculéenne.

Comme Benoît, quelques heures auparavant, Toinon se méprit.

Elle crut que Dagobert était sorti victorieux des mains de ses ennemis ; que, par conséquent, il avait regagné la Cour-Dieu, et que le chevalier, en homme prudent, avait emmené Lucien chez lui.

Donc, au lieu de prendre le chemin de la Cour-Dieu, Toinon, à tout hasard, lança son cheval dans une allée qui devait conduire au manoir de M. de Valognes.

Mais comme elle suivait le bord du fossé, un bruit vint mourir à ses oreilles. Ce bruit qui partait des profondeurs d'un massif de forêt, était celui de plusieurs voix, dont une qui avait l'accent traînard et glapissant. Toinon arrêta son cheval et écouta avec attention. Les voix étaient sous une allée parallèle à celle qu'elle suivait.

Toinon avait déjà reconnu l'accent traînard et glapissant pour appartenir à Benoît le bossu. Elle écouta plus attentivement encore, et reconnut une voix de femme.

On eût dit la voix de la comtesse Aurore. Alors Toinon fit franchir le fossé à son cheval et se jeta résolument dans un faux chemin qui devait conduire à l'autre route forestière.

Et tout à coup, ce faux chemin arrivant dans une éclaircie, Toinon s'arrêta de nouveau.

Elle venait de voir passer, à cent pas de distance, la comtesse Aurore à cheval, et marchant à côté d'elle, Benoît le bossu et le forgeron Dagobert.

– Ma foi ! se dit-elle alors, je commence à ne plus y comprendre...

Aurore et ses deux compagnons n'avaient point entendu le trot du cheval de Toinon sous bois, et Toinon, toujours prudente, les laissa passer.

On devine la scène qui avait suivi le coup de pistolet de la comtesse Aurore et le coup de fusil de Benoît le bossu.

Benoît était descendu dans la cave où les deux misérables, grièvement blessés, étaient tombés presque l'un sur l'autre, et s'était précipité sur Dagobert, qu'il s'était empressé de délivrer en le débarrassant de ses liens qu'il coupa, partie avec son couteau et partie avec ses dents.

Le forgeron était à demi fou de rage et de douleur, car il comprenait maintenant pourquoi on s'était emparé de lui et pourquoi on l'avait bâillonné.

Tandis qu'il était prisonnier, le comte Lucien des Mazures enlevait Jeanne, sans doute !

À peine se fut-il remis sur ses pieds, qu'il dit à Benoît avec l'accent du désespoir :

– Jeanne... !

– Sauvée ! dit Benoît.

Dagobert lui serra vivement le bras.

– Sauvée, dis-tu ?

– Oui.

– Par qui ? par toi ?...

– Venez, vous allez le savoir...

Ils passèrent à pieds joints sur les corps convulsifs de Jean et de Badinier, qui se tordaient en blasphémant ; ils regagnèrent l'échelle de meunier et tout à coup comme il arrivait en haut, Dagobert étouffa un cri d'étonnement.

La comtesse Aurore était au bord de la trappe, calme et souriante :

– Ah ! mon pauvre. Dagobert, dit-elle, si je n’avais pas visé juste, ou si j’avais fait feu une seconde trop tard, vous étiez mort...

Dagobert, de plus en plus stupéfait, se prit à balbutier des mots sans suite.

La comtesse Aurore sa libératrice !

C’était d’autant plus incompréhensible pour lui, qu’elle était la cousine du comte Lucien des Mazures, et que, dans le pays, elle passait pour dure et hautaine, ingrate au pauvre monde, comme on dit.

Aurore comprit ce qui se passait dans l’esprit de Dagobert, et elle posa sur son épaule sa belle main blanche et nerveuse :

– Dagobert, lui dit-elle, vous êtes bien étonné, n’est-ce pas, de me voir ici, de me devoir la vie ?

Dagobert la regardait d’un air hébété.

– Vous le serez bien davantage quand je vous dirai que cette nuit, tandis, qu’on vous retenait ici, mon cousin Lucien avait formé le projet d’enlever Jeanne, et que, grâce à moi, il n’a pu le mettre à exécution.

– Oh ! murmura enfin Dagobert, je crois bien que je suis endormi et que tout cela est un rêve !

– Oh ! mais non, fit Benoît, aussi vrai qu’à cette heure les gens de par ici ne valent pas grand’chose, il y en a deux en bas qui ne remonteront pas tout seuls, et quant à leur maître, il a son affaire, lui aussi. Sois tranquille, Dagobert, je t’ai vengé.

– Dagobert, poursuivit Aurore, je reviens de la Cour-Dieu et j’ai laissé Jeanne aux mains de dom Jérôme.

Parler de dom Jérôme à Dagobert, c'était lui donner confiance.

Du moment que la comtesse agissait de concert avec le prieur-abbé, elle devenait une amie.

Et, enfin, comme malgré tout cela, Dagobert ne pouvait maîtriser son étonnement, Aurore ajouta :

– Et maintenant, mon bon ami Dagobert, si vous voulez savoir pourquoi j'ai sauvé Jeanne, pourquoi je vous ai délivré, vous, je vais vous le dire. Jeanne et moi, nous avons eu la même mère, et nous sommes sœurs.

Si la foudre fût tombée aux pieds du forgeron, il eût été moins ahuri, moins pétrifié peut-être.

Pendant quelques secondes, il regarda tour à tour Benoît et la comtesse, et, de nouveau, la pensée qu'il était le jouet d'un rêve lui revint.

– Madame, dit Benoît s'adressant à la comtesse, il ne fait pas bon rester ici ; filons.

– Et retournons à la Cour-Dieu, dit Aurore.

Et tous trois partirent en toute hâte, sans avoir ouvert à la vieille servante, et après avoir refermé la trappe de la cave, éteignant ainsi les cris d'agonie des deux blessés.

Dagobert avait passé par de si cruelles émotions depuis quelques heures, qu'il fallut le grand air et une longue marche dans les bois pour lui rendre sa présence d'esprit.

Il marchait auprès de la comtesse, qui était remontée à cheval et il la regardait sans cesse, comme peut-être jamais il n'avait regardé une femme.

On arriva ainsi à la Cour-Dieu.

Si Dagobert avait douté un seul instant de la véracité d'Aurore et de Benoît, ses doutes se fussent évanouis alors, car il trouva dom Jérôme et deux autres moines dans la forge.

Jeanne se jeta dans ses bras, et ensuite elle se suspendit au cou d'Aurore, qu'elle appela de nouveau « ma sœur ».

Et le vieux prêtre, les yeux pleins de larmes, murmurait :

– L'une est le portrait vivant de Gretchen, l'autre a la même voix. Ah ! elles sont bien sœurs !

Mais un cri de Dagobert mit fin tout à coup à cette scène d'attendrissement.

Le forgeron venait de s'apercevoir que sa main gauche était veuve de la bague au chaton mystérieux.

– Oh ! tonnerre ! s'écria-t-il, les brigands ! ils m'ont pris la bague.

– Quelle bague ? fit Aurore.

– Celle que je portais, celle qui renfermait la fortune de Jeanne ! s'écria Dagobert éperdu.

Mais dom Jérôme se prit à sourire.

– Rassure-toi, dit-il, le mal est moins grand que tu ne penses ; j'ai bonne mémoire, et je sais ce que contenait le papier enfermé dans le chaton.

– Mais, dit Dagobert frémissant, eux aussi le savent maintenant... et ils vont aller à Paris...

– Non, dit Benoît, ce n'est toujours pas M. le chevalier de Valognes qui ira.

Et comme on le regardait, il ajouta froidement :

– Je lui ai envoyé une balle dans la poitrine cette nuit, et s'il n'est pas mort il n'en vaut guère mieux.

– Et nous arriverons toujours les premiers, dit dom Jérôme, à qui Dagobert avait tout à l'heure tendu le message de l'évêque d'Orléans qui était resté dans sa poche.

L'évêque accordait au prieur la permission de quitter son monastère pendant huit jours.

– Et j'irai avec vous, dit Aurore.

* *

*

Une heure après, Aurore galopait seule sur la route de la Billardière.

Comme elle arrivait en vue du château, elle vit accourir un domestique à sa rencontre.

– Ah ! mademoiselle, mademoiselle, lui dit cet homme, venez vite !... quel malheur !... si vous saviez !...

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Aurore en pâlissant.

– Benjamin... M. Benjamin... Le domestique s'arrêta.

– Où est Benjamin ? demanda-t-elle.

– Mort ! répondit le valet. Aurore jeta un cri :

– Mort ! mort !... dit-elle, mais... c'est impossible !...

– Mort subitement d'une attaque d'apoplexie...

– Et mon père ? s'écria la comtesse.

– Il a le délire... nous avons cru qu'il allait passer cette nuit...

Aurore, frémissante, arriva au château.

Elle entra tout d'abord dans la chambre où l'on avait couché le vieillard. La mort avait été foudroyante, et le visage du pauvre Benjamin était demeuré calme et presque souriant. La jeune fille prit sa main glacée et la baisa, écoutant d'une oreille distraite et affolée le récit de cet étrange trépas.

Puis elle entra dans la chambre de son père.

Le chevalier paraissait à l'agonie. Il tourna vers sa fille un œil mourant ; en même temps il sembla que la raison lui revenait, et ce fut d'une voix affaiblie et qui paraissait prête à s'éteindre, qu'il murmura :

– Asseyez-vous là, ma fille, et écoutez-moi... car je ne veux pas emporter votre mépris dans la tombe...

– Ah ! mon père, s'écria Aurore, le repentir a-t-il donc touché votre âme ?

Le chevalier leva les yeux au ciel, et certes, en ce moment, Aurore était loin de se douter que le misérable allait jouer devant elle le premier acte d'une infâme comédie. Le chevalier des Mazures avait passé une nuit assez tourmentée.

Il savait où était allée Aurore, mais pourquoi ne revenait-elle pas ?

Il se souvenait que, tandis qu'il était en proie à cette léthargie qui ne lui laissait de libre que l'ouïe, il avait entendu la jeune fille et Benjamin concerter entre eux un plan de fuite.

Mais cette fuite ne devait avoir lieu que le lendemain soir, et dès lors le chevalier ne comprenait plus que sa fille ne fût pas encore de retour.

Que s'était-il donc passé ?

La nuit s'écoula tout entière, le jour vint, puis le soleil.

Aurore ne revenait pas. Enfin comme dix heures du matin sonnaient, le chevalier qui, aux yeux de ses gens, paraissait moribond, le chevalier avait entendu retentir dans la cour le sabot du cheval d'Aurore.

Dès lors, le prétendu moribond avait songé à prendre son rôle au sérieux.

– Une fille finit toujours par croire son père, s'était-il dit.

La maladie, en paralysant partiellement son corps, avait développé chez lui d'une façon surprenante le sens de l'ouïe. Le chevalier entendait à une grande distance et presque à travers les murs.

Il ne perdit donc ni un mot ni un détail de l'arrivée de sa fille. Il l'entendit pousser un cri de douleur en pénétrant dans la chambre du mort ; il écouta le récit des domestiques affirmant à la comtesse que Benjamin avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Il comprit, enfin, qu'Aurore n'élevait pas même un doute sur cette version.

Dès lors, le chevalier était tranquille.

Quand sa fille, entra et vint s'asseoir à son chevet, le chevalier des Mazures paraissait n'avoir pas une heure à vivre. Son plan était prêt, et il allait jouer le tout pour le tout.

– Aurore, dit-il, je vais mourir ; je sens que la goutte me remonte dans l'estomac, et, dans quelques heures, elle m'aura étouffé.

– Mon père... murmura Aurore, émue, en dépit de l'horreur que lui inspirait le meurtrier de sa mère, mon père... vous exagérez, sans doute... vous vous trompez...

Il secoua la tête, parut faire un effort suprême en poussant son bras hors du lit, et il prit la main de la comtesse dans la sienne.

– Aurore, dit-il, je ne veux pas quitter ce monde sans vous avouer mes torts, sans vous dénoncer de grands criminels, et sans vous apprendre quel devoir impérieux vous aurez à remplir après ma mort.

Ce début était au moins étrange pour Aurore.

Matériellement, il lui paraissait impossible que son père soupçonnât même les confidences du pauvre Benjamin, et elle ne pouvait admettre que, s'il parlait, il obéît à un autre sentiment que le remords.

Ensuite, il parlait de torts, mais non de crimes.

Enfin, il disait qu'il existait de grands criminels, mais il paraissait devoir être leur dénonciateur et n'avoir jamais été leur complice.

Et Aurore, pleine de stupeur, lui dit :

– Parlez, mon père, je vous écoute.

– Mon enfant, reprit le chevalier, vous m'avez demandé le motif de l'aversion que je témoignais à votre tante, la comtesse des Mazures.

– En effet, dit Aurore.

– Et j'ai refusé de vous répondre, car je ne me croyais pas alors si près de ma fin.

Aurore tressaillit.

– Aujourd'hui, reprit le chevalier ; il faut que je parle ; il le faut, car si j'emportais ce secret dans la tombe, je commettrais le plus grand des crimes.

– Parlez donc, mon père, répondit Aurore dont le cœur battait à outrance.

– Ma fille, poursuivit le chevalier d'une voix si faible qu'on eût dit qu'il allait rendre l'âme, la comtesse est une misérable créature qui s'est éprise, dans notre jeunesse, d'une passion coupable pour moi. Cette passion l'a conduite au crime.

Le chevalier s'arrêta comme s'il eût reculé devant le terrible aveu qu'il allait faire.

– La comtesse a empoisonné votre mère, dit-il enfin.

Aurore se leva toute frémissante.

– Attendez, poursuivit le chevalier en serrant fiévreusement la main d'Aurore qu'il continuait à tenir. Votre tante et un frère à moi, que vous n'avez point connu, ont été bien coupables, envers moi d'abord ; ils m'ont pris pour un jouet, ils m'ont horriblement trompé.

Mon frère, le comte des Mazures, avait séduit une jeune fille, et un enfant était né de leurs amours.

Cet enfant, on l'élevait dans l'ombre.

Moi aussi, j'étais amoureux de cette jeune fille, et j'ignorais sa faute ; on ne me l'avoua pas, on me prit au contraire pour un redresseur de torts, et je l'épousai. C'était votre mère.

– Après ? après ? dit Aurore qui croyait deviner où le chevalier voulait en venir.

– La première année de notre union avec votre mère, reprit-il, fut pour moi une année de bonheur et d'ignorance. Mon frère, homme léger et corrompu, avait épousé la princesse de Waldener-Carlottenbourg, laquelle avait adopté le premier enfant de votre mère, et tous deux gardaient le secret du déshonneur de votre mère, et sans votre tante je l'aurais toujours ignoré.

Mais, je vous l'ai dit, votre tante m'aimait avec passion, avec furie, et elle haïssait votre mère, tout en paraissant l'accabler de protestations d'amitié.

Cependant, un jour, une lettre sans signature m'arriva.

Cette lettre œuvre de la comtesse, je l'ai su depuis, m'apprenait tout.

Dans un premier moment de fureur, je voulus tuer votre mère ; elle se jeta à mes pieds, elle me demanda pardon, et je lui fis grâce. Mais le désespoir était entré dans mon âme et le jour même je quittai Munich, la laissant aux soins de Benjamin.

Je croyais haïr votre mère et je l'aimais toujours.

Je voyageais trois mois, puis je revins.

Hélas ! ma pauvre Gretchen, à qui j'avais pardonné dans le fond de mon âme, était maintenant méconnaissable. Pâle, amaigrie, les yeux pleins de fièvre, elle se soutenait à peine.

Je fis venir un médecin et l'homme de science me déclara qu'elle était empoisonnée.

Malgré mes soins, et bien que j'eusse appelé à son chevet toutes les célébrités médicales de l'Europe, elle s'éteignit un soir en me maudissant, moi qui l'aimais, moi qui pleurais à chaudes larmes, car elle croyait que j'étais son meurtrier.

À ces derniers mots, deux grosses larmes jaillirent des yeux éteints du chevalier.

Aurore jeta un cri.

Quelle est la fille qui ne demande pas à croire à l'innocence de son père ?

Le chevalier assurait que Gretchen était morte empoisonnée ; mais il dénonçait Mme des Mazures comme l'unique coupable, mais il protestait de son innocence, au seuil de la tombe,

mais il avouait que Gretchen était morte en le maudissant et l'accusant. N'était-ce pas sa justification ?

Et la comtesse se jeta au cou de son père, l'arrosant de ses larmes et lui disant :

– Ah ! je puis donc encore vous appeler mon père ?

Le chevalier eut un moment de faiblesse si grande que ses yeux se fermèrent et que, frissonnante, Aurore crut qu'il allait mourir.

Pendant près d'une heure, il demeura sans voix, sans haleine, l'œil éteint, essayant de parler et ne pouvant y parvenir.

Seulement, il attacha sur sa fille un regard suppliant et doux, et Aurore s'était jetée à genoux et elle demandait à Dieu la vie de son père.

Enfin, un peu de force parut lui revenir.

– Aurore, dit-il, le premier enfant de Gretchen ne doit pas être mort, comme on l'a dit... Où est-il ? Je l'ignore... mais il peut se retrouver... il faut l'aimer... je te le recommande... c'est l'enfant de ta mère...

Puis son regard se voila, ses lèvres remuèrent sans laisser échapper aucun son, et Aurore crut que tout était fini.

Il demeura jusqu'au soir en proie à une sorte de prostration qui paraissait être le commencement de l'agonie.

Aurore pleurait et priait.

Comme la nuit arrivait, il fit un violent effort et se souleva à demi.

– Aurore ! Aurore ! dit-il, tu retrouveras ta sœur, n'est-ce pas ? Tu l'aimeras... tu partageras ta fortune avec elle ?

– Oui mon père, répondit Aurore, et je sais où elle est... et je vais l'aller chercher... et, si vous devez mourir, vous ne mourrez pas sans lui avoir donné votre bénédiction...

Mais le chevalier ne paraissait plus entendre ce que sa fille lui disait, et bientôt il commença à délirer.

Alors Aurore crut fermement que son père allait rendre l'âme, et elle appela à son aide.

Les domestiques accoururent.

– Un prêtre ! un prêtre ! balbutiait le chevalier au milieu de son délire.

– Dom Jérôme ! s'écria Aurore, il faut aller chercher dom Jérôme !...

Dagobert s'était couché après avoir fermé solidement la porte et placé, comme une arme terrible, son marteau auprès de son lit.

Il s'était endormi, résolu à défendre Jeanne jusqu'à la mort, si quelque nouvelle tentative d'enlèvement avait lieu.

Tout à coup un bruit se fit, qui traversa l'espace et qui l'éveilla en sursaut.

En un clin d'œil, Dagobert, qui s'était couché tout vêtu, se trouva sur ses pieds.

Le bruit qu'il avait entendu était le galop d'un cheval sur la route sonore.

Dagobert saisit son marteau, courut à la fenêtre de la chambre et l'ouvrit.

Il était encore sous l'empire des visions qui avaient peuplé son cerveau, et il crut que c'était le comte des Mazures qui venait livrer assaut à la forge.

La nuit était noire ; cependant Dagobert aperçut distinctement, grâce à cet œil exercé des gens qui vivent au milieu des bois, le cheval et le cavalier qui débouchaient par la route de Sully.

Un moment il crut que c'était un courrier qui s'en allait à Pithiviers.

Mais arrivé devant la forge, le cavalier s'arrêta.

– Qui êtes-vous ? cria Dagobert, et que voulez-vous ?

Une voix qui lui était inconnue répondit :

– Est-ce vous qui vous nommez Dagobert ?

– Oui.

– Je viens du château de la Billardière.

– Que me voulez-vous ?

– C'est Mlle Aurore qui m'envoie.

À ce nom Dagobert tressaillit et eut un battement de cœur.

– Je suis le piqueur du château, continua le cavalier, et j'apporte un message pour le prieur-abbé. Mademoiselle m'a dit que si je sonnais inutilement à la porte du couvent, je n'avais qu'à m'adresser à vous et que vous me feriez ouvrir.

– Ce message est donc bien pressé ? demanda Dagobert, que le nom d'Aurore troublait tout à coup.

– Oui, dit le piqueur.

– Eh bien ! répondit Dagobert, attendez-moi un moment, je descends.

Dagobert prit le message et dit au piqueur :

– Vous n'entreriez pas, vous ; mais moi j'entrerai.

Et il alla sonner à la porte du couvent si rudement que le moine portier se leva tout d'une pièce.

Dagobert se nomma à travers le judas qui s'ouvrit dans la porte d'entrée.

Le portier ouvrit.

À travers le préau, il vit briller la petite lampe de dom Jérôme toujours en prière dans sa cellule, et sans répondre au moine qui était curieux et bavard de sa nature, et aurait bien voulu savoir ce que voulait le forgeron à pareille heure, il hâta le pas, entra sous les galeries ogivales du couvent et alla heurter à la porte du prieur-abbé.

Dom Jérôme ouvrit et prit la lettre que lui tendait Dagobert avec ces simples mots :

Aurore écrivait :

– De la part de la sœur de Jeanne.

« Monseigneur,

« Vous qui avez souffert, vous qui avez pardonné, vous à qui Dieu a donné le pouvoir de réconcilier avec lui les coupables, venez, venez sur-le-champ recevoir la confession de mon malheureux père qui va mourir.

« Aurore. »

Un nuage passa sur le front du vieillard.

Cet homme qui allait mourir, c'était celui qui avait épousé cette Gretchen, que lui, dom Jérôme, avait tant aimée !...

Mais l'homme avait fait place à l'abbé et l'abbé avait pardonné et ne devait plus avoir de passion.

– Dagobert, dit-il simplement, va me seller mon cheval, puis tu diras à l'homme qui t'a remis cette lettre que je suis prêt à le suivre.

* *

*

Deux heures après, par cette nuit sombre et froide, le prieur-abbé de la Cour-Dieu était assis au chevet du chevalier des Mazures.

La confession du mourant fut longue ; quand elle fut finie, Aurore entra et vit dom Jérôme le visage inondé de larmes.

Dom Jérôme avait réconcilié le chevalier des Mazures avec Dieu, et le chevalier, joignant les mains, disait :

– Ah ! si le ciel pouvait m'accorder quelques heures de vie encore, je voudrais voir la fille de ma bien-aimée Gretchen.

Le prieur, en son âme austère et pieuse ; la jeune fille, en son cœur aimant et naïf, se trompèrent encore à ce dernier accent, qui paraissait être celui du plus ardent repentir.

Et dom Jérôme dit à Aurore :

– Venez avec moi, ne refusons pas à ce malheureux pêcheur repentant la consolation suprême qu'il nous demande. Venez, vous ramènerez Jeanne avec vous.

Et le prieur et la jeune fille partirent, et alors un rayon de joie infernale brilla dans les yeux, tout à l'heure éteints, du chevalier.

– Pauvres dupes ! s'écria-t-il avec un accent vibrant et sonore, je ne suis pas encore mort, et Jeanne, l'enfant du crime, et son immense fortune sont à moi !

* *

*

Retournons, maintenant, au château de Beaurepaire.

Huit jours s'étaient écoulés depuis les derniers événements que nous racontions naguère, et les huit jours n'avaient apporté aucune modification à l'attitude que le jeune comte Lucien des Mazures avait prise vis-à-vis de sa mère.

Lucien avait fait transporter M. de Valognes au château.

Un honnête homme fût mort une heure après le coup de fusil de Benoît ; mais les coquins ont la vie dure et M. de Valognes avait survécu.

Le lendemain, les médecins d'Orléans, qu'on avait fait venir, avaient extrait la balle qui n'avait intéressé aucun organe essentiel ; deux jours plus tard, ils répondaient de la vie du blessé et assuraient qu'il serait sur pied avant un mois.

Bien que constamment au chevet de son ami, Lucien avait évité avec soin toute explication. Il s'était borné à lui dire qu'il ne retournait pas à la Cour-Dieu, et qu'il renonçait à Jeanne.

Pendant ces huit jours, Lucien avait constamment fui sa mère. Cette dernière ayant osé lui envoyer Toinon, le jeune homme avait chassé la bohémienne en la traitant d'empoisonneuse.

La colère de Lucien n'avait pas ému Toinon outre mesure.

Quant à la comtesse, après s'être montrée pleine d'épouvante et de douleur, car son fils paraissait complètement détaché d'elle, elle avait retrouvé bientôt ce calme machiavélique et ce sang-froid infernal qui l'avaient soutenu pendant sa criminelle existence.

Le jardinier avait été, sans le savoir, converti par Toinon en espion. On l'avait envoyé trois fois, sous différents prétextes, à la Billardière, et chaque fois il en avait apporté des nouvelles.

Une première fois, il avait annoncé que le chevalier était moribond, et qu'on s'attendait à le voir expirer dans la nuit.

Une seconde, il était revenu, disant que le moribond ne mourait pas et qu'il y avait une lueur d'espoir.

Enfin, au retour du dernier voyage, il raconta incidemment à Toinon que la demoiselle de la Cour-Dieu, la pupille de Dagobert, était installée à la Billardière, auprès de Mlle Aurore.

Cette fois, Toinon et la comtesse avaient fini par comprendre.

– Ah ! s'était écriée la comtesse, le chevalier est plus fort que nous, ma chère.

– Peuh ! fit Toinon.

– Sa maladie n'était pas grave, et il a trompé tout le monde, à commencer par sa fille.

– Mais il ne nous trompe pas, nous, dit la bohémienne.

– Il nous trompe et nous joue, au contraire, puisque la petite est chez lui, que l'abbé de la Cour-Dieu a reçu sa confession, et que, tandis que nous sommes des empoisonneuses, il est passé à l'état de saint.

Toinon haussa les épaules.

– Après tout, dit-elle, qu'est-ce que cela nous fait ? Nous avons la bague, et, par conséquent, l'argent.

– Nous ne le tenons pas encore, murmura la comtesse.

– Puisque nous savons où est la cassette.

– Oui... mais il faut aller à Paris.

– On ira.

Le calme de Toinon stupéfiait la comtesse.

– J'ai pris l'habitude d'avoir foi en toi, lui dit-elle ; néanmoins, je crains que tu ne t'illusionnes...

– Comment cela, madame ?

– Puisque Dagobert avait cette bague au doigt et qu'il avait pris soin de la noircir, c'est qu'il en connaissait la valeur.

– C'est probable.

– C'est qu'il avait connaissance du secret qu'elle renferme.

– Eh bien ?

– Qui te dit que Dagobert n'est point parti pour Paris ?

– Non, madame. Je puis vous affirmer que ce matin encore il était à sa forge.

– Mais... dom Jérôme...

– Dom Jérôme n'a pas quitté le couvent, et je comprends pourquoi.

– Le chevalier a si bien joué sa comédie que le vieux moine, le forgeron et Mlle Aurore ont pensé qu'il n'y avait pas péril en la demeure et qu'ils auraient toujours le temps d'aller à Paris.

Par conséquent, acheva Toinon, nous n'avons qu'une chose à faire, nous.

– Laquelle ?

– Les devancer et partir le plus tôt possible.

– Mais le pouvons-nous ?

– Qui peut nous en empêcher, madame ?

– Mon fils.

– M. Lucien ne sait même pas que la cassette existe.

– Soit. Mais si je vais à Paris, il me suivra.

Un sourire vint aux lèvres de Toinon.

– Madame la comtesse, dit-elle, on se rouille à la campagne, et les plus belles intelligences, la vôtre, par exemple, perdent une partie de leurs facultés.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que j'ai deviné depuis longtemps ce qui va se passer. Ce n'est pas M. Lucien qui nous suivra à Paris, c'est nous qui le suivrons.

– Je ne te comprends plus, dit la comtesse.

– Madame, dit-elle, vous plairait-il de m'écouter et suivre mon raisonnement ?

– Parle.

– M. Lucien et Mlle Aurore se sont vus.

– Bien.

– Celle-ci lui a appris que Jeanne était sa sœur, et que leur mère à toutes deux était morte empoisonnée par nous. Jusqu'à ce que je me sois donné la peine de détruire cette version et de faire passer une autre croyance dans l'esprit de votre fils...

– Tu le pourrais donc ! s'écria Mme des Mazures, qui avait encore quelque chose d'humain dans l'âme et se sentait terrassée par l'aversion que lui témoignait son fils ; tu pourrais cela ?

– Oui, madame.

– Par quel moyen ?

– C'est mon secret.

– Mais fais-le donc, alors, fais-le tout de suite ! Tu ne sais donc pas tout ce que je souffre ?

– Je le sais ; mais nous avons besoin, maintenant, pour mener à bien nos petits projets, que M. Lucien méprise sa mère et qu'il en ait horreur.

– Toinon, murmura la comtesse, tu as un calme qui m'épouvante.

Toinon sourit.

– Je n'ai pas fini, dit-elle.

– Eh bien ! parle, je t'écoute, fit la comtesse résignée.

– Donc, madame, poursuivit Toinon, M. Lucien s'informe depuis deux jours auprès des médecins du plus ou moins de danger qu'il pourrait y avoir à transporter M. de Valognes chez lui.

– Pourquoi ?

– Ne le devinez-vous pas ?

– Non.

– Quand M. de Valognes sera parti, M. Lucien quittera le château.

– Où ira-t-il donc ?

– À Paris ou partout ailleurs, prendre du service dans l'armée ou solliciter un emploi à la mer.

– Tu crois ?

– C’est une âme simple, M. Lucien ; du moment qu’il croit sa mère coupable, il ne veut plus vivre avec elle.

– Et tu crois qu’il partira ?

– Peut-être ce soir, peut-être demain.

– Oh ! mon Dieu ! fit la comtesse, qui cacha sa tête dans ses mains.

– Mais madame, dit Toinon, vous voyez bien que ce départ favorise nos projets.

– Comment ?

– M. Lucien part, vous courez après lui, c’est fort naturel, et le chevalier lui-même n’y trouve pas à redire. Nous allons à Paris, et là…

– Oh ! tais-toi, dit la comtesse, tu n’es pas une femme, tu es un démon !

Toinon salua ; le compliment lui était agréable.

En ce moment, on frappa discrètement à la porte.

La comtesse eut un battement de cœur ; elle crut que c’était son fils.

Elle se trompait. C’était La Branche, le piqueur de Lucien qui apportait une lettre à Mme des Mazures.

La comtesse reconnut l’écriture de son fils et pâlit.

Puis, d’une main tremblante, elle brisa le cachet de l’enveloppe, tandis que Toinon faisait signe au piqueur de s’en aller.

Lucien écrivait :

« Ma mère,

« M. le chevalier de Valognes est, de l'avis des médecins, tout à fait hors de danger, et il peut être transporté chez lui, ce qui est son désir.

« M. de Valognes parti, vous trouverez convenable, n'est-ce pas, que je quitte cette maison, où je ne puis vivre désormais, et que je renonce à une fortune dont l'origine m'est inconnue.

« Tous ceux qui ont connu mon père m'ont affirmé que c'était un brave et loyal gentilhomme.

« Je crois avoir hérité de quelques-unes de ses vertus et, grâce à elles, je ferai, je l'espère, mon chemin dans le monde.

« Adieu donc, ma mère, je pars ce soir pour Paris, où je trouverai certainement à vivre pauvrement, mais honorablement, et selon le rang que Dieu m'a assigné dans le monde.

« Votre fils

« Lucien. »

* *

*

Le lendemain, en effet, la comtesse apprenait que Lucien avait furtivement quitté le château pendant la nuit.

– Eh bien ! dit Toinon, à nous la cassette maintenant !

Transportons-nous à Paris maintenant.

Du nombre des bonnes gens qui s'étaient enrichis dans le commerce, aux environs de la rue aux Ours ou de la rue Saint-Denis, se trouvaient Mme Blaisot et son fils, retirés tous deux des affaires et propriétaires d'une maison rue de l'Abbaye-Saint-Germain-des-Prés.

Mme Blaisot était une femme de cinquante ans, qui avait fait sa fortune dans le commerce des laines.

M. César-Hippolyte-Alexandre Blaisot, son fils unique, avait trente-quatre ans.

La maison possédée et habitée par Mme Blaisot et son fils était située vers le milieu de la rue, à peu près en face d'un vieil hôtel qui, depuis quinze ans, avait changé quatre ou cinq fois de maîtres, disait-on, mais qui n'avait jamais été habité par aucun.

Cet hôtel, qui avait appartenu à une princesse allemande, puis à un gentilhomme français, était maintenant, disait-on la propriété d'une grande dame qui ne venait jamais à Paris et vivait dans ses terres toute l'année.

Souvent, le matin en ouvrant sa fenêtre, le jeune Blaisot laissait errer un mélancolique regard sur le vaste jardin de l'hôtel qu'il apercevait de l'autre côté de la rue, sur l'écusson armorié qui surmontait la porte d'entrée.

Le jeune Blaisot se surprenait quelquefois à soupirer et il trouvait que la maison de madame sa mère avait bien piteuse mine auprès de cette demeure aristocratique.

Or, un matin, comme il ouvrait sa fenêtre, Blaisot devint tout pâle d'émotion et ses jambes fléchirent à demi. Au beau milieu de la cour d'honneur de l'hôtel, il y avait une chaise de poste, une de ces vieilles et massives voitures de voyage, crottées jusqu'au moyeu des roues, et que trois vigoureux percherons traînent bruyamment sur le pavé des grandes routes.

Il passa sa matinée à la fenêtre.

Jusqu'à dix heures, rien ne bougea. Enfin, une fenêtre s'ouvrit et César fit un pas en arrière.

La fenêtre ouverte encadrait une créature d'un brun presque noir, avec des yeux ardents, des cheveux crépus, un corps horriblement contrefait.

Était-ce donc là, en vérité, la châtelaine, rêvée par le naïf aspirant au nom glorieux de Vaucresson ?

Mais cette première émotion passée, César se rendit bien compte que cette femme était mise comme une servante, et non comme une femme de qualité.

César se résigna et attendit encore.

Du moment où il apercevait une servante, c'est qu'il y avait une maîtresse, et cette maîtresse, finirait bien par se montrer. En effet, vers midi, une autre fenêtre s'ouvrit.

César Blaisot recula ébloui.

Une personne qui lui parut belle comme les anges, bien qu'elle fût peut-être âgée de plus de quarante ans déjà, se montra en élégant « déshabillé » du matin, les cheveux au vent, et d'adorables mains nues qu'elle posa sur l'appui de la croisée.

La belle inconnue ne resta pas longtemps à la fenêtre. Sans doute elle trouva l'air du matin un peu vif, et bientôt Blaisot la vit disparaître.

Alors il courut rejoindre sa mère, et, lui sautant au cou :

– Ah ! ma mère, lui dit-il, j'ai le pressentiment que nous sommes appelés aux plus hautes destinées !...

On a déjà deviné que cette femme assez belle encore, que le jeune et enthousiaste César Blaisot avait aperçue à une des fenêtres du vieil hôtel, n'était autre que la mère de Lucien, la comtesse des Mazures, qui était arrivée à Paris la nuit même, en compagnie de Toinon.

Le motif apparent du voyage de la comtesse était le départ précipité de son fils.

Au château de Beaurepaire, on avait pu constater la douleur de la mère, redemandant son fils à tous les échos.

Et comme elles montaient toutes deux en chaise de poste, Toinon n'avait pu se défendre de cette réflexion :

– L'essentiel est que le chevalier des Mazures croie que vous courez après votre fils.

Le motif sérieux, le vrai, c'était la recherche de cette cassette dont le papier trouvé dans la bague de Dagobert indiquait l'existence.

Aussi la comtesse et sa complice avaient-elles voyagé nuit et jour, et s'étaient-elles arrangées de façon à entrer dans Paris à une heure assez avancée de la nuit.

Le vieil hôtel, celui-là même où Gretchen avait mis Jeanne au monde ; que la princesse de Carlottenbourg avait longtemps habité, faisait partie de la succession de cette dernière.

Le chevalier et la comtesse qui héritaient au même degré, avaient d'abord songé à le vendre : puis le premier avait manifesté l'intention de le garder.

Six mois plus tard, lorsqu'il eut tout remué inutilement dans l'hôtel et le jardin avec l'espoir toujours déçu de retrouver la cassette, il le mit en vente.

Alors Mme des Mazures l'avait racheté ; mais il y avait bien quinze ans qu'elle n'était venue à Paris, et les deux vieux concierges qui gardaient l'hôtel, furent tout étonnés, cette nuit-là, d'entendre résonner la cloche, d'avoir à ouvrir les deux battants de la porte cochère, et de voir entrer dans la cour une lourde berline de voyage, attelée de chevaux de poste et chargée de bagages.

La comtesse s'était mise au lit en disant à Toinon :

– À demain, les affaires sérieuses.

Le lendemain, en effet, après un long et pesant sommeil, résultat de la fatigue du voyage, la comtesse, en ouvrant les yeux, vit Toinon assise à son chevet.

Toinon lui dit :

– Madame, je suis déjà sortie ce matin.

– Où es-tu allée ?

– Savoir des nouvelles de M. Lucien.

– Et tu en as eu ? fit vivement la comtesse.

– Oui, madame, fit Toinon en souriant, mais, pour Dieu, calmez votre amour maternel, pour le moment, et ne songez qu'à la cassette.

– Soit, fit la comtesse en rougissant, mais dis-moi comment tu as eu...

– Des nouvelles de M. Lucien ?

– Oui.

– C'est bien simple, dit Toinon. Chaque province a pour ainsi dire son hôtellerie à Paris : les Bourguignons descendent à la Croix du Trahoir, rue de l'Arbre-Sec ; les Champenois rue de la Jussienne, à l'Écu de Champagne ; et les Orléanais, gens économes et ayant horreur du train et du luxe, s'en vont modestement au Gagne-Petit, une gargote qui se trouve rue des Deux-Écus.

Dans le pays que nous quittons, on ne parle que du Gagne-Petit.

J'ai donc pensé que M. Lucien s'en irait descendre là.

C'est ce qui est arrivé.

– Il y est ? s'écria la comtesse.

– Plus maintenant. Il est parti pour Versailles, où nous le retrouverons quand nous voudrons.

– Ah ! Toinon, dit la comtesse, on voit bien que tu n'es pas mère.

– Peuh ! fit la bohémienne, je l'eusse été à mes heures, mais voilà tout. Maintenant, parlons du vrai but de notre voyage, madame.

– Va, dit la comtesse qui glissa hors de son lit et s'enveloppa dans ce joli « déshabillé » du matin qui allait tourner la tête au jeune César-Hippolyte-Alexandre Blaisot.

– Eh bien ! madame, dit Toinon, nous sommes venues pour la cassette, et il faut la trouver.

– Ce qui est très facile au premier abord, et très difficile quand on y réfléchit, dit Mme des Mazures.

– Mais non, fit Toinon.

– Voyons, raisonnons, dit la comtesse ; si précises que soient les indications que donne Raoul de Maurelière à son ami dom Jérôme, elles ne nous apprennent qu'une chose, c'est que la maison dont il est question est située dans la rue de l'Abbaye, où nous sommes.

– Oui, certes.

– Mais quelle est cette maison ?

– Voilà ce que ni vous ni moi ne savions hier soir, dit Toinon.

– Et ce que nous ignorons aujourd'hui...

– Oh ! plus moi, dit Toinon.

– Plaît-il, fit Mme des Mazures.

– La mémoire se rouille, reprit la bohémienne ; mais elle finit par revenir.

» Comment, madame, vous ne vous souvenez pas que tandis que Gretchen était ici, les deux officiers demeuraient juste en face ?

– Mais il y a deux maisons pour une en face de l'hôtel. Laquelle est-ce ?

– Celle de droite.

– Bon ! à quel étage demeuraient-ils ?

– Au deuxième. Leur chambre n'avait qu'une fenêtre.

– Quelle est cette fenêtre ?

– Je le saurai bientôt.

– Soit, mais il ne suffit pas de voir la fenêtre, il faut pénétrer dans la chambre, et pour cela il faut avoir accès dans la maison.

– Rien ne sera plus facile, dit Toinon avec assurance.

– Explique-toi.

– Ce matin, reprit la bohémienne, tandis que vous dormiez encore, madame, j'ai pris mes petites informations. La femme du suisse est une gazette vivante, et je n'ai pas eu besoin de la pousser beaucoup pour obtenir l'histoire de notre voisinage.

La maison, où gît le trésor que nous cherchons, a été longtemps une manière d'hôtellerie, où les officiers trouvaient un logis.

Puis cette maison a été vendue, et c'est Mme Blaisot qui l'a achetée.

– Qu'est-ce que Mme Blaisot ? demanda la comtesse en allongeant dédaigneusement la lèvre inférieure.

– Une bourgeoise qui voudrait avoir son fils anobli.

– Eh bien ?

– Et qui, pour ce fait, recherche tous les gens de qualité. Je ne demande pas vingt-quatre heures pour qu'elle vous fasse visite, sous un prétexte ou sous un autre.

La comtesse ouvrit la croisée et s'y accouda, tandis que Toinon demeurait assise dans un coin de la chambre.

César Blaisot était à sa fenêtre.

La comtesse le regarda avec curiosité.

– Madame, dit Toinon, c'est lui.

– Qui lui ? fit la comtesse, qui ferma la fenêtre et revint très de Toinon.

– Le fils de Mme Blaisot.

– Ah ! vraiment ?

– Et tenez, dit Toinon, il me vient un souvenir.

– C'est dans cette chambre que Gretchen est accouchée.

– En effet.

– Or, continua la bohémienne, je me rappelle que, pendant sa convalescence, les médecins avaient ordonné qu'on laissât pénétrer le grand air dans la chambre. On ouvrait donc la fenêtre toute grande et je me rappelle fort bien, à présent, avoir vu M. de Maurelière abrité derrière les rideaux de cette autre fenêtre qui est juste en face de nous.

– Par conséquent ce serait là ?

– Oui.

– Où est ce jeune homme ?

– Précisément.

Un sourire passa sur les lèvres de la comtesse.

– Si j'avais vingt ans de moins, dit-elle, le moyen de pénétrer dans la maison serait tout trouvé.

– Madame, répondit Toinon, il est des femmes que le temps laisse éternellement jeunes. Regardez-vous donc dans cette glace ; vous êtes belle comme à vingt ans.

– Oh ! fit la comtesse d'un air de doute.

– Je ne demande que vingt-quatre heures pour que ce jeune homme soit amoureux fou de vous.

Cependant, le rêve de M. César Blaisot ne devait pas être entièrement couleur de rose et les choses ne devaient pas aller complètement sur des roulettes, comme il l'avait supposé d'abord.

Il eut beau se remettre vingt fois à la fenêtre ce même jour-là, il ne revit pas la belle inconnue.

Le soir, il n'alla point au café du Roi de Prusse, selon son habitude, et demeura derrière les persiennes de sa croisée.

Il ne vit pas de lumière dans l'hôtel. Cependant la chaise de poste était toujours dans la cour.

Donc la belle dame n'était point repartie.

Il supposa qu'elle dînait en ville et qu'elle rentrerait dans la soirée.

Mais à deux heures du matin, le jeune Blaisot, n'étant pas plus avancé, finit par se mettre au lit et, en dépit du proverbe qui dit que l'amour empêche de dormir, il ronfla jusqu'à neuf heures du matin.

Alors il se leva et retourna à la croisée.

Une nouvelle déception l'attendait ; la berline de voyage n'était plus dans la cour.

César Blaisot sentait sa chevelure se hérisser ; la belle inconnue était peut-être repartie. Il alla, tout ému, se jeter dans les bras de sa mère.

La bonne femme était assise devant un grand bol de café au lait : elle avait auprès d'elle une perruche qui parlait à ravir et criait de minute en minute : « Vive le roi ! » et, sous son bras gauche, une lettre toute dépliée que la poste lui avait fait tenir le matin même.

Elle écouta les doléances de César avec un calme qui étonna le jeune homme.

– Eh bien ! mon garçon, lui dit-elle, si ce n'est pas celle-ci ce sera une autre... le monde est plein de jolies femmes qui demandent à tomber amoureuses de toi. Maintenant, console-toi, car j'ai une bonne nouvelle à te donner.

– Ah ! fit César étonné de plus en plus.

– Et si tu n'obtiens pas le droit de t'appeler de Vaucresson, peut-être pourrai-je, moi, te trouver un autre nom, tout aussi beau, et qui t'appartiendra en dépit de tous, même du roi.

Le jeune Blaisot était stupéfait, et il crut que sa mère était folle.

Mme Blaisot souriait.

– Écoute, dit-elle, je vais te conter une histoire qui remonte à vingt ans.

Comme le perroquet continuait à crier : Vive le roi ! d'une façon assourdissante, la bonne femme impatientée le remit sur son perchoir et porta le perchoir dans la pièce voisine.

Puis elle revint s'asseoir auprès de son fils.

– Il y a vingt ans, dit-elle alors, ton père était encore dans le commerce et nous habitions la rue Saint-Denis. Cependant cette maison nous appartenait et nous l'avions acheté récemment. Le rez-de-chaussée était loué à un chaudronnier, le premier étage à un procureur. Le second était divisé en petits appartements qu'on louait tout meublés à des officiers, des mousquetaires ou des gardes du corps.

– Ma parole d'honneur, ma mère, dit le jeune Blaisot, dans le cerveau de qui trottait toujours la dame de l'hôtel voisin, si je sais où vous voulez en venir, je veux être pendu.

– Attends. Parmi ces gens d'épée que nous logions, il en était un que je n'ai jamais pu voir d'un œil indifférent. Dieu m'est témoin, poursuivit la bonne femme avec un soupir, que je suis une honnête femme et que j'ai toujours été fidèle à feu ton père ; mais je ne puis oublier cependant ce jeune et beau gentilhomme un peu triste qui semblait comprendre tout ce que souffrait une fille de noblesse comme moi d'être mariée à un bonnetier.

– Ma mère !

– Ah dame ! reprit-elle, quand je songe que je me suis appelée de Vaucresson et que je m'appelle Blaisot.

– Ma mère, dit César, je vous en prie, revenons au bel officier dont vous parliez.

– Ce gentilhomme, continua Mme Blaisot, est demeuré cinq ou six ans au moins dans notre maison et il occupait précisément la chambre où tu couches maintenant.

Cette chambre lui rappelle de doux souvenirs de jeunesse, à ce qu'il paraît, puisque au bout de vingt ans, il a fait le rêve d'y revenir.

Le pauvre cher homme croit que nous sommes toujours rue Saint-Denis, et c'est là qu'il m'a écrit.

– Ah ! il vous a écrit ?

– Oui.

– Quand cela ?

– J'ai reçu cette lettre ce matin.

– Tiens ! elle est datée du Havre-de-Grâce, dit César en regardant la suscription.

– Lis-la donc, fit Mme Blaisot en clignant de l'œil.

César ouvrit cette lettre et lut à demi-voix.

« Ma chère dame,

« J'ai touché, il y a une heure, la terre de France que j'ai quittée depuis quinze ans. Je reviens de faire la guerre en Amérique et je ne me suis pas enrichi. Mon épée est le seul bien que je rapporte.

« Le roi me fera une petite pension, et comme mes goûts sont modestes, elle suffira à mes besoins.

« Je suppose que vous avez continué à louer toutes meublées des chambres à des officiers.

« Je serais bien heureux de ravoir la mienne. J'y ai passé les bonnes heures de ma jeunesse, et cette chère rue de l'Abbaye est si tranquille que j'y voudrais finir mes jours.

« Je viens donc vous prier, ma chère dame, de me conserver et de me faire préparer ma chambre d'ici à quelques jours.

« Un compagnon d'armes, qui est Normand et revient avec moi d'Amérique, insiste beaucoup pour m'emmener chez son frère, qui a un château à trois lieues d'ici. Je m'y reposerai une semaine, et je serai à Paris dans dix jours.

« Je vous baise les mains.

« Raoul de Maurelière. »

L'adresse était ainsi formulée :

« À Madame Blaisot, née de Vaucresson. »

Cette lettre lue, César regarda sa mère.

– Eh bien ! dit-il, je suppose que vous allez répondre à ce brave officier, que vous êtes retirée des affaires, que vous habitez votre maison de la rue de l'Abbaye, et que vous ne louez plus de chambres garnies.

– Rien de tout cela, mon enfant.

– Ah !

– Je compte préparer la chambre au contraire, et remettre les vieux meubles qui s'y trouvaient.

– Quelle folie !

– M. de Maurelière revient dans dix jours.

– Bon !

– Il revient ici et je le reçois à bras ouverts.

– Mais…

– Je lui offre de prendre pension chez nous… Il est pauvre, nous sommes riches… il doit être vieux, et la perspective d'une famille le séduira.

– Comment ! une famille ?

– M. de Maurelière sait bien, comme tu peux le voir par l'adresse de sa lettre, que je suis née de Vaucresson. Le sieur Blaisot, ton père, est mort, et je suis veuve et riche, je lui offre ma main…

– À M. de Maurelière ?

– Sans doute, il l'accepte, et en m'épousant, il t'adopte. Te voilà, non plus Blaisot, mais de Maurelière. Hein ! qu'en dis-tu ?

– Reste à savoir s'il voudra vous épouser…

– Hé ! hé ! fit Mme Blaisot avec un petit sourire vaniteux, il serait bien difficile s'il refusait.

* *

*

Les espérances manifestées par la bonne Mme Blaisot n'avaient point consolé son fils de la disparition de la belle inconnue.

Il se remit à la fenêtre tout le reste de la journée ; mais les croisées de l'hôtel demeurèrent closes. Alors, le soir venu, il s'en alla rue Jacob, au café du Roi de Prusse, et chercha des distractions dans le jeu de dominos, depuis neuf heures jusqu'à minuit.

À minuit, il s'en revint tout pensif par la rue Saint-Germain-des-Prés.

Mais comme il entrait dans celle de l'Abbaye, il tressaillit tout à coup.

L'hôtel était éclairé.

Une lumière brillait derrière les rideaux de cette fenêtre où, la veille au matin, la comtesse des Mazures lui était apparue...

Et, tout à coup, tandis qu'il était absorbé dans cette contemplation, un pas furtif se fit entendre derrière lui et une main se posa sur son épaule.

César se retourna.

Une femme était devant lui, et, dans cette femme, il reconnut la bohémienne, qu'il avait aperçue d'abord, la veille, à une des croisées de l'hôtel.

La bohémienne souriait d'un air diabolique.

– Jeune homme, dit-elle, vous êtes amoureux.

César rougit jusqu'au blanc des yeux et balbutia quelques mots inintelligibles.

– Êtes-vous discret ? reprit Toinon.

– Certainement, répondit César, qui s'enhardit.

– Eh bien, rentrez chez vous et dormez. Demain, continua la bohémienne, vous vous rendrez, comme à l'ordinaire, au café que vous fréquentez, rue Jacob.

– Après ?

– Vous y trouverez une lettre, et si vous vous conformez scrupuleusement à ce qu'on vous recommandera dans ce message, vous ne serez pas un homme très malheureux...

Le jeune César Blaisot avait le paradis dans le cœur.

Il rentra chez lui, et sa joie était telle, que, s'il ne s'était souvenu des recommandations de la bohémienne, qui lui pres-

crivait la discrétion, il eût certainement éveillé sa bonne mère pour lui conter son aventure.

Quand il fut dans sa chambre, il courut à la croisée.

Mais la fenêtre où tout à l'heure brillait une lumière était rentrée dans l'obscurité.

– Elle vient de se mettre au lit, et elle pense à moi, se dit César Blaisot qui n'était pas fat à demi.

Il finit par s'endormir et ne rêva nullement, ce qui était assez honteux.

Le lendemain, en quittant son lit, son premier soin fut de courir à sa fenêtre.

Celle de la belle dame était close ; en revanche, une autre était ouverte à l'étage au-dessus, et, à cette fenêtre, César aperçut, avec un battement de cœur, la bohémienne, qui avait les yeux fixés sur lui.

Il la salua.

Pour toute réponse, Toinon mit un doigt sur ses lèvres et disparut.

Avant d'être amoureux d'autre chose que du beau nom de Vaucresson, le jeune César allait deux fois par jour au café du Roi de Prusse ; le matin, pour y lire le « Mercure de France » et les deux ou trois gazettes qui existaient alors ; le soir pour jouer aux dominos.

Comme il était près de dix heures, César impatient de tenir cette lettre que la bohémienne lui avait annoncée, sortit en toute hâte et prit le chemin de la rue Jacob. Le café était désert.

La vieille dame qui se trouvait au comptoir salua César comme elle avait l'habitude de le faire, et son visage n'exprima rien d'extraordinaire ou de mystérieux.

– La lettre n’est point arrivée encore, pensa-t-il.

Il lut quatre fois de suite le « Mercure de France » et ne s’en alla qu’à midi.

César se mit à table, bien décidé à tenir sa, promesse et à être discret.

Cela fit que le repas fut silencieux entre le fils et la mère, et qu’ils se séparèrent presque aussitôt après.

César-Alexandre retourna au café du Roi de Prusse.

Il n’y avait rien encore pour lui, et la vieille dame du comptoir ne leva pas les yeux quand il entra.

Enfin, vers cinq heures, comme il perdait tout à fait patience et se demandait s’il n’avait pas été mystifié par la bohémienne, la porte s’ouvrit et le facteur de la poste entra.

Il s’en alla droit au comptoir et jeta une lettre sous les yeux de la vieille dame, en réclamant douze sous pour le port.

– Hé ! monsieur Blaisot, dit celle-ci, c’est pour vous.

César se leva avec un tel empressement qu’il renversa la table qu’il avait devant lui.

Les habitués se montrèrent fort étonnés qu’il se fît adresser une lettre au café.

– Hé ! farceur, dit l’un d’eux, nous avons donc peur que maman Blaisot décachète nos lettres ?

César regarda de travers le mauvais plaisant, donna douze sous au facteur, prit la lettre et sortit brusquement sans dire un mot.

Son cœur battait à outrance, et il était aussi rouge qu’une pivoine.

Il s'éloigna du café à grands pas et remonta la rue Saint-Germain-des-Prés.

Là, il ouvrit la lettre, qui était ainsi conçue :

« C'est moi, la femme noire, qui vous écris. Ma maîtresse est une grande dame et elle a ses caprices. Elle vous a vu ; elle vous trouve charmant ; elle veut vous le dire. Mais où ? mais comment ?

« Bien qu'elle soit veuve et maîtresse de ses actions, elle ne peut se soustraire à de certaines tyrannies.

« Son hôtel n'a qu'une porte, et toute la nuit le suisse est sur pied.

« Madame la comtesse ne voudrait, pour rien au monde, se mettre à la discrétion de ses gens.

« J'ai pris adroitement des renseignements dans le quartier, desquels il résulte que votre mère se couche à dix heures et qu'elle a le sommeil très dur, qu'elle habite le premier étage de votre maison et que vous occupez le second ; que vous avez une clé à l'aide de laquelle vous rentrez souvent fort tard, et que les deux servantes, qui composent le domestique de votre mère, couchent à l'étage supérieur et se retirent également de bonne heure. Si vous, êtes un galant homme, si on peut, comme nous le croyons, se fier à votre honneur et à votre discrétion, vous accepterez ce que je vais vous proposer.

« Vous vous rendrez au Palais-Royal, chez le sieur Bardeau, le traiteur à la mode, et vous lui commanderez un souper fin et de vieux vins, lui enjoignant de vous porter le tout à onze heures.

« Vous ferez, avec le moins de bruit possible, dresser la table dans votre chambre et vous attendrez.

« À minuit, une voiture tournera le coin de la rue. Ce sera Mme la comtesse qui sera sortie pour dîner en ville. La voiture s'arrêtera à votre porte, et vous viendrez ouvrir...

« Celle qui vous a frappé hier soir sur l'épaule et a recommandé la discrétion. »

César se conforma donc scrupuleusement aux prescriptions contenues dans la lettre ; il attendit que sa mère et les servantes fussent couchées, s'en alla chez Bardeau, commanda le souper fin et le fit transporter dans sa chambre.

Puis, le garçon du traiteur parti, il se mit à sa fenêtre et attendit.

Comme minuit sonnait à Saint-Germain-des-Prés un bruit de roues se fit entendre, et un de ces carrosses de louage auxquels on donnait le nom de pots de chambre, apparut au tournant de la rue de l'Abbaye.

La bonne dame Blaisot dormait d'un profond sommeil et rêvait qu'elle devenait marquise.

Le jeune Blaisot sentit son cœur battre violemment, et ce fut presque en chancelant qu'il descendit l'escalier, une lampe à la main, pour recevoir sa belle visiteuse.

Le carrosse s'était arrêté à la porte de la maison, et, comme César Blaisot ouvrait la porte sans bruit, deux femmes en descendirent, la comtesse et son indispensable chambrière, la bohémienne Toinon.

La vue de cette dernière jeta un grand trouble dans l'esprit déjà bouleversé du jeune Blaisot.

Il avait cru à un tête-à-tête et non à un souper à trois.

La comtesse était encapuchonnée jusqu'au menton, dans une ample pelisse taillée en robe de moine.

Blaisot la devina plutôt qu'il ne la reconnut.

Mais, en revanche, et comme la comtesse appuyait sur son bras une main tremblante d'émotion, – car elle n'était pas comédienne à demi – il reconnut parfaitement la bohémienne qui lui dit :

– Vous le voyez, nous tenons parole.

– Chut ! dit la comtesse qui paraissait de plus en plus émue.

Le pot de chambre était payé, sans doute, car le cocher tourna brides et s'en alla.

Alors la comtesse souffla sur la lampe de César Blaisot, et le corridor dans lequel elle entra vivement, se trouva plongé dans les ténèbres.

– Oh ! j'ai peur... dit-elle avec l'accent d'une pensionnaire allant pour la première fois à un rendez-vous d'amour.

Puis, serrant le bras de César :

– Conduisez-moi, dit-elle, j'aime encore mieux marcher dans l'obscurité.

Toinon, qui semblait douée de la faculté des bêtes félines, qui y voient pendant la nuit, suivit sa maîtresse, que César palpitant entraînait vers l'escalier.

Cette dernière posait si légèrement le pied sur les marches qu'on n'entendait aucun bruit.

Ils arrivèrent ainsi au logis de César.

Depuis que la bonne dame Blaisot avait pris possession de sa maison et cessé de louer des chambres meublées, elle avait fait quelques réparations intérieures, réuni plusieurs pièces ensemble et converti les chambres du second étage en un petit appartement complet dont son fils s'était accommodé. Seulement,

le hasard avait voulu que la chambre occupée jadis par le comte de Beauvoisin et Raoul de Maurelière fût demeurée intacte, et que César y laissât son lit. C'était donc, non dans cette chambre, mais dans la pièce voisine, qui était une manière de petit salon, que les garçons du traiteur avaient dressé la table sans bruit et servi le souper, composé de viandes froides et de vins exquis.

Lorsque César eut poussé la porte de cette pièce, la comtesse passa subitement de l'obscurité à la lumière.

Deux flambeaux d'argent brûlaient sur la table.

L'émotion du jeune Blaisot le rendait pâle comme un mort.

La comtesse se laissa tomber sur un siège en murmurant :

– Je crois que je suis folle !

Elle tenait toujours dans ses mains une main de César, et la pressait fiévreusement.

Le plus bête des hommes, dans un moment semblable, a un moyen toujours neuf, malgré sa vieillesse, de se tirer d'affaire. Il tombe à genoux, ce qui équivaut à la déclaration la plus éloquente.

César se mit donc à genoux devant la comtesse, et murmura :

– Oh ! je vous aime...

Alors Mme des Mazures rejeta son capuchon et apparut à César dans toute sa splendeur.

Elle avait bien quarante-cinq ans sonnés, mais à peine eût-on osé lui en donner trente.

Enfin, la toilette excessivement simple de la comtesse était d'un provocant sans limites ; ses bras étaient nus jusqu'au coude, les épaules apparaissaient sous une guimpe de dentelles, avec leurs contours harmonieux et leur galbe parfait.

Et César, ébloui, fasciné, demeurait à genoux, et, comme le prêtre devant l'idole, il adorait silencieusement.

– Je fais une folie sans nom, disait la comtesse qui avait posé ses doigts dans les cheveux noirs et crêpés du Gaulois Blaisot, car il était Gaulois, en dépit du sang des Vaucresson, qui se prétendaient Francs. Qu'allez-vous penser de moi, monsieur ?

– Je vous adore, balbutiait l'heureux Blaisot.

– Madame la comtesse, dit alors Toinon, on ne parle jamais d'amour mieux qu'à table.

– Tu as raison, dit la comtesse, qui parut maîtriser enfin son trouble et son émotion.

Et elle releva Blaisot qui était toujours à ses pieds.

Alors, s'enhardissant peu à peu, celui-ci lui offrit la main et la fit asseoir, à table, le dos au feu.

Toinon demeura debout pour les servir.

Elle avait posé dans un coin, et sans que Blaisot y fît la moindre attention, une sorte de petite manne en osier de deux pieds de long, qu'elle avait mise sous son manteau en descendant de voiture.

Le jeune Blaisot, en la voyant aussi à l'aise avec sa maîtresse, ne put s'empêcher de faire cette réflexion que très certainement la comtesse avait fait souvent de semblables équipées, et qu'il n'était pas le premier homme à qui elle demandât à souper dans ces conditions romanesques.

Toinon avait, du reste, une adresse infernale pour précipiter les choses.

Elle ne soupait pas ; mais elle servait et trouvait des mots d'encouragement, des capitulations de conscience et des transactions de vertu inouïes.

Le jeune Blaisot, timide d'abord, devint hardi, puis effronté. Il avait commencé par saisir les mains de la comtesse, il arriva à effleurer ses épaules et ses lèvres.

La comtesse ne se défendit que faiblement.

Toinon débouchait flacons sur flacons et versait à boire sans relâche au jeune Blaisot dont les yeux pétillaient, dont le visage s'empourprait.

Toinon alors disparut.

C'est-à-dire qu'elle passa dans la chambre et laissa les deux amoureux tête à tête.

– Oh ! je vous aime... je vous aime... murmurait César d'une voix épaissie par l'ivresse.

Il voulut prendre la comtesse dans ses bras ; elle le repoussa doucement. Il se mit à genoux, levant sur elle un regard brûlant ; elle se mit à rire.

– Vous m'aimez donc bien ? fit-elle.

– À en mourir.

Et sa langue s'épaississait de plus en plus et son regard commençait à se voiler. Il voulut se lever et ne put. Alors la comtesse se pencha sur lui et lui mit un baiser sur le front.

Ce fut le coup de grâce ; le jeune Blaisot, complètement ivre, s'affaissa sur le parquet et ferma les yeux.

– Toinon, dit alors la comtesse.

Toinon revint.

– Est-ce fait ? dit-elle.

– Oui, je crois qu'il dort.

– Il ronfle, madame...

– Et tu crois qu'il ne s'éveillera pas ?

– J'en suis sûre. J'ai versé le contenu de cette petite fiole dans la dernière bouteille de vin qu'il a bue.

En parlant ainsi, Toinon retira de son corsage un petit flacon de verre de Bohême d'un pouce de longueur.

– Et que contenait-il ? demanda la comtesse.

– De l'opium, madame, il a six heures de sommeil devant lui.

– C'est plus qu'il ne nous en faut, j'imagine, dit la comtesse qui avait retrouvé ce visage impassible et ce sang-froid à toute épreuve que nous lui connaissons.

En même temps, elle tira de sa poche un carnet, et de ce carnet le papier pelure d'oignon qui avait été si longtemps renfermé dans le chaton de la bague portée par Dagobert.

– N'allons pas nous tromper, dit-elle, et faire une besogne inutile.

Et elle relut à mi-voix ce passage de la lettre de Raoul de Maurelière à son vieil ami dom Jérôme :

« La cassette est derrière la plaque fleurdelisée de la cheminée de cette chambre où nous avons vécu si longtemps. ».

Puis regardant Toinon :

– Est-ce ici, ou dans l'autre pièce ?

Toinon s'approcha de la fenêtre et prit pour objectif et pour point de repaire celles de l'hôtel.

– C'est dans l'autre pièce, dit-elle.

Le jeune Blaisot, qui avait rêvé un tout autre dénouement à son aventure, avait bien fait les choses. Il avait allumé du feu dans les deux pièces.

– Il faut éteindre le feu, dit la comtesse.

Toinon se mit en devoir de lui obéir.

Elle retira les bûches l'une après l'autre et les porta dans la cheminée du salon.

Pendant ce temps, la comtesse avait, à grand'peine, soulevé sous les bras César Blaisot endormi et l'avait couché tout de son long sur un canapé voisin de la table.

Le feu était éteint, Toinon prit la manne d'osier et l'ouvrit.

La manne était pleine d'outils ; un véritable arsenal de serrurier.

Il y avait des limes, une pince, un marteau et jusqu'à du ciment en poudre, qu'il suffirait de délayer dans un peu d'eau pour resceller la plaque une fois la cassette retrouvée.

Quoique le feu fût éteint, la plaque était trop chaude encore pour qu'on pût y toucher.

Toinon prit une carafe et en jeta dessus le contenu.

– À l'œuvre maintenant, dit la comtesse ; il faut que nous soyons parties avant que cet imbécile s'éveille !

Il y avait bien seize ou dix-sept ans que M. Raoul de Maurelière avait quitté cette chambre, et depuis lors on avait constamment fait du feu devant cette plaque qui cachait la fortune de la fille de Gretchen, si on s'en rapportait à ce billet adressé à dom Jérôme, perdu, par Dagobert et retrouvé par Toinon, l'âme damnée de Mme des Mazures.

Aussi les fleurs de lis dont parlait le billet avaient-elles disparues depuis longtemps sous une épaisse couche de suie.

Cependant Toinon, qui était une courageuse et robuste créature, s'armant d'un couteau, se mit à gratter la suie et remit les fleurs de lis en évidence ; puis arracha des crampons de fer qui rivaient la plaque au mur.

Les fleurs de lis attestaient que c'était bien la plaque en question.

Mais le crampon fut pour les deux femmes une révélation moins agréable. La maison, la cheminée, la plaque dataient du siècle de Louis XIV, un temps où tout se faisait solidement.

La plaque était épaisse, la pierre dans laquelle elle s'encastrait était d'une dureté extrême, et elle était scellée par huit crampons d'un pouce d'épaisseur au moins et qui devaient pénétrer très profondément dans le mur.

Toinon avait apporté dans la mannette d'osier, nous l'avons dit, un véritable arsenal de serrurerie, chaque instrument enveloppé dans un chiffon, de peur, quand elles étaient arrivées, que César Blaisot n'entendit un bruit de ferrailles qui aurait pu l'étonner et éveiller sa curiosité.

Il y avait un marteau, un ciseau à froid, des limes, des pinces. Mais il ne fallait pas songer à se servir ni du marteau ni d'aucun instrument bruyant.

César dormait d'un sommeil profond et léthargique, il est vrai, mais sa mère dormait au-dessous, les servantes au-dessus, et il ne fallait pas s'exposer à ce que celle-ci ou les autres, éveillées par le bruit, vinssent s'enquérir de ce qui se passait dans la chambre.

La lime seule était l'outil convenable.

Avec le ciseau à froid, Toinon se mit courageusement à l'œuvre, grattant le plâtre et déchaussant peu à peu et sans bruit

un des crampons, de façon que la lime pût mordre dessus. Enfin l'interstice fut assez grand pour que le petit bout du marteau pût s'y glisser.

Dès lors Toinon avait un levier, et, avec une force qu'on n'eût pas soupçonnée dans ce corps chétif et difforme, elle exerça une pesée si vigoureuse que les crampons du bas se tordirent et que la plaque fut arrachée du mur à la suite de la secousse.

La comtesse eut un cri de triomphe.

Mais à ce cri, Toinon répondit par une exclamation de rage. La plaque, fleurdelisée en recouvrait une autre, ou plutôt elle n'avait servi qu'à dissimuler une sorte de porte de fer scellée comme elle dans le mur, non plus par huit, mais par seize crampons...

Cette porte avait des charnières et devait tourner sur elle-même, si on parvenait à forcer la serrure dont on apercevait le trou sur un des côtés.

La comtesse s'était penchée, elle aussi, et, comme Toinon, elle eut un cri de rage. Avoir descellé la plaque n'était rien ; il fallait maintenant ouvrir cette porte. À la simple inspection du trou de la serrure, Toinon secoua la tête.

– Je connais cela, dit-elle, nous aurions tous les rossignols de la terre que nous n'en viendrions pas à bout. C'est une serrure à trèfle et il faudrait fabriquer une clé.

– Mais, dit la comtesse folle de rage, alors même qu'on fabriquerait une clé, comment revenir ici ? Quand on entrera, on verra la plaque arrachée, et, sortant de son sommeil léthargique, César Blaisot comprendra pourquoi nous sommes venues.

Toinon écumait.

Mais la bohémienne était féconde en ressources.

– Madame, dit-elle, rien n'est désespéré...

– Que veux-tu dire ? fit la comtesse relevant la tête.

– Si vous suivez mon conseil…

– Eh bien ?

– Nous aurons la cassette.

– Mais quand ?

– La nuit prochaine.

– Et comment veux-tu que nous revenions ?

– J'ai trouvé, dit froidement Toinon, vous ne vous en irez pas.

La comtesse, stupéfaite, regarda Toinon. La bohémienne était calme à présent, comme un grand capitaine qui a tracé son plan de campagne, et est désormais sûr de la victoire.

– Parle donc, fit la comtesse, je t'écoute, et j'ai foi en ton infernale intelligence.

Avant de s'expliquer, Toinon alla prendre une bougie sur la table du souper, et la renversant tout allumée au-dessus d'une assiette, elle fit couler la cire, de façon à en obtenir un morceau de la grosseur d'une noix.

La comtesse la suivait attentivement des yeux.

Toinon appuya la cire brûlante sur la serrure de la porte de fer et en prit une empreinte fort nette.

– Ce soir, dit-elle, j'aurai une autre clé.

– Mais comment revenir ce soir ? dit encore Mme des Mazures.

– Vous allez voir, dit en souriant la bohémienne.

Alors elle releva la plaque arrachée, et avec une adresse infernale elle la replaça, masquant ainsi la porte de fer.

Les crampons étaient sciés ; Toinon prit un morceau de bois, le coupa en plusieurs petits coins qu'elle glissa entre le fer et la pierre ; puis elle recouvrit tout cela d'un enduit de suie mouillée, et ce travail fut même si habilement fait que la comtesse s'écria :

– On dirait que cette plaque de cheminée n'a pas bougé depuis vingt ans.

Toinon replaça la lime et les autres outils dans sa mannette, fit disparaître de la chambre jusqu'au moindre vestige de son travail nocturne ; puis, regardant la comtesse :

– Maintenant, madame, vous allez voir que mon idée est bien simple.

– Parle, je t'écoute.

– Je vais m'en aller, moi.

– Et moi ?

– Vous allez rester ici.

– Mais quand il s'éveillera...

– Un homme qui s'est grisé et a pris un narcotique, croit tout ce qu'on voudra.

Et Toinon appuya ces paroles d'un regard et d'un sourire que la comtesse comprit.

– Bien, dit-elle.

– Il a beau être borné, poursuivit Toinon, il pensera, comme vous, qu'une femme de qualité ne peut s'en aller d'ici en plein jour.

– Toinon, dit la comtesse en souriant, il est inutile que tu ailles plus loin : j'ai compris… Aide-moi à le mettre au lit.

La bohémienne et la comtesse transportèrent alors à bras-le-corps César Blaisot du petit salon dans la chambre et le mirent au lit.

Après, quoi, la comtesse arracha le peigne qui retenait ses propres cheveux et jeta dans toute sa toilette le désordre charmant qui révèle éloquemment une lutte soutenue.

– Cet imbécile, dit-elle, se croira grand comme un demi-dieu.

– Madame, dit alors Toinon, il sera jour tout à l'heure, il faut que je m'en aille.

– Ainsi, tu reviendras ce soir ?

– Oui.

– Avec la clé ?

– Certainement, je trouverai bien un ouvrier habile qui, à prix d'or, consentira à la fabriquer.

– Mais, dit encore la comtesse, comment ferons-nous ?

– Eh bien ! nous griserons César une seconde fois.

– Oh non ! j'ai une autre idée.

– Ah ! fit Toinon.

– Pour ne pas éveiller les soupçons de sa mère et qu'elle ne puisse deviner qu'une femme est cachée ici, il descendra souper avec elle.

– Bon !

– Et j'exigerai qu'il aille comme à l'ordinaire passer deux heures au café du Roi de Prusse, c'est plus qu'il n'en faut pour ouvrir la porte, nous emparer de la cassette et nous sauver.

– Soit, dit Toinon.

Et elle fit un pas vers la porte.

– Est-ce que tu vas descendre sans lumière ?

– Madame sait que j'y vois la nuit comme les chats. Et puis, j'ai remarqué comment s'ouvre la porte. Soyez tranquille.

Toinon s'en alla, en effet, et la comtesse, qui cependant avait l'oreille fine, n'entendit pas le moindre bruit. La bohémienne glissa dans l'escalier comme une ombre, arriva dans le vestibule, ouvrit la porte, la tira après elle, et la comtesse, abritée derrière les rideaux de la chambre de César, la vit traverser la rue et rentrer dans l'hôtel.

Alors Mme des Mazures alla fermer la porte au verrou.

– Maintenant, dit-elle, il s'agit de jouer le rôle d'une femme déshonorée...

Et elle eut un sourire à désillusionner pour toujours ce bon César-Hippolyte-Alexandre Blaisot, s'il n'eût encore été dans les bras du sommeil.

César dormit douze heures, et le soleil entrait dans sa chambre, au travers des rideaux mal fermés, quand il ouvrit les yeux. Il promena un regard hébété autour de lui ; puis, ses souvenirs revinrent un à un... et il se revit à table dans la pièce voisine avec la belle comtesse.

Un soupir et un sanglot le firent tressaillir et il se dressa vivement sur son lit.

Dans l'angle le plus obscur de la chambre, le visage couvert de ses beaux cheveux dénoués, ses vêtements tachés, fripés et

dans un désordre extrême, la comtesse malhabile en l'art des femmes de chambre s'était rajustée comme elle avait pu. César, étonné et ravi, l'aperçut se tordant les mains et pleurant à chaudes larmes.

– Ô mon Dieu ! disait-elle, mon Dieu ! qu'ai-je fait ?

César était non seulement un bélître, mais encore il avait une jolie dose d'amour-propre et de fatuité. Il s'élança donc hors du lit et vint tomber aux genoux de la comtesse.

– Vous êtes un ange ! dit-il.

Elle le repoussa doucement et couvrit ensuite son visage de ses deux mains, répétant :

– Ah ! monsieur, vous m'avez perdu... que vais-je devenir ?

César, pendant son lourd sommeil, avait si bien possédé la comtesse en rêve qu'il ne douta pas un instant que le rêve n'eût été une réalité.

Il s'enveloppa donc à la hâte dans une robe de chambre, chaussa des pantoufles et vint se remettre aux pieds de Mme des Mazures, lui baisant les mains avec transport.

Alors, celle-ci essuya ses larmes.

– Mais, mon ami, lui dit-elle, que vais-je devenir ?

– Je vous aime...

– Soit, mais comment sortir d'ici avant la nuit prochaine ?

– Eh bien ! vous resterez, dit César.

– Et si votre mère...

– Ma mère ne monte jamais chez moi.

– Les servantes...

– Je leur défendrai d'entrer.

– Monstre ! dit la comtesse qui se laissa prendre un baiser.

Et le programme de Toinon fut suivi à la lettre. Ainsi il descendit déjeuner avec sa mère, tandis que les débris du souper suffisaient à calmer l'appétit de la comtesse.

Une servante ayant voulu entrer, il lui cria à travers la porte, fermée au verrou, qu'il lisait un roman fort intéressant et ne voulait pas être dérangé.

Plus d'une fois, il voulut, revenir à son rêve, mais la comtesse se défendait en souriant et disait :

– J'abhorre la lumière du jour.

Le soir vint, elle lui dit encore :

– Vous irez souper avec votre mère.

– Soit, dit Blaisot.

– Puis, comme à l'ordinaire, vous irez faire un tour au café du « Roi de Prusse ».

– À quoi bon ? fit-il, la regardant avec tendresse.

– Je le veux. Puis, à l'heure où vous reviendrez, ma femme de chambre, qui s'est sauvée discrètement hier soir, ne peut manquer de revenir cette nuit… pour me chercher.

– Comment ! dit le bélître avec un soupir, vous partirez ?

– Dame, fit-elle en riant, je ne puis pourtant pas demeurer prisonnière ici.

Et César Blaisot soupa avec sa mère ; puis il remonta dans sa chambre, puis encore il obéit à la comtesse et sortit.

Alors la comtesse attendit, l'œil et l'oreille aux aguets, le retour de Toinon. Vers dix heures, la réverbération produite par

les fenêtres de l'étage inférieur sur les murs voisins dans la rue, s'éteignit tout à coup. La comtesse en conclut que la bonne dame Blaisot venait de se mettre au lit. Puis elle entendit retentir dans l'escalier le pas lourd des deux servantes qui montaient se coucher.

Alors, elle ouvrit sans bruit la fenêtre.

César Blaisot avait promis de ne pas revenir avant minuit.

Au bas de la fenêtre, assise sur une borne, Toinon attendait.

– Je vais t'ouvrir, lui dit la comtesse d'un signe.

Et elle gagna hardiment l'escalier, un flambeau à la main.

LX[2]

Le café du « Roi de Prusse », rue Jacob, était le rendez-vous des esprits fort du quartier.

Il y avait surtout un brave homme de pharmacien-droguiste, établi sur la place de Saint-Germain-des-Prés, en face de l'église, qui pouvait se vanter de n'avoir jamais ôté sa calotte de soie noire à une soutane. Ce brave homme se nommait Chaubourdin ; il était jusqu'au cou dans les idées nouvelles depuis qu'un gentilhomme du quartier, ancien militaire, entrant dans son officine pour lui demander un remède, l'avait appelé apothicaire.

Chaubourdin était d'ailleurs un homme encore jeune, très chauve, d'un esprit taquin et moqueur, et il avait pris pour plastron, depuis longtemps, cet innocent César Blaisot, d'abord parce qu'il le trouvait bête, ensuite parce que le fils de la bonne dame, née de Vaucresson, affichait un royalisme ardent.

Chaubourdin sirotait son café et taillait des croupières à une demi-douzaine de saints qui s'étaient vantés, paraît-il, de faire des miracles.

Le cercle formé autour de ce bel esprit se composait de trois ou quatre boutiquiers ou petits rentiers, des environs, et les pauvres saints avaient affaire à forte partie.

---

2 La numérotation de l'édition imprimée a été conservée. Elle est discontinue, mais le texte semble complet. *(Note du correcteur E.L.G.)*

Heureusement, l'arrivée de César Blaisot opéra une diversion et on les laissa tranquilles.

César, qui était un garçon timide de son naturel, avait cependant, ce soir-là, un sourire aux lèvres ; il portait la tête haute, un peu arrière, et Chaubourdin remarqua qu'il saluait d'un air protecteur. César, au lieu de s'approcher du poêle, qui était comme le quartier général des beaux esprits du café, s'alla placer tout seul à une table inoccupée et demanda une tasse de café bien chaud.

– Eh ! monsieur Blaisot de Vaucresson, lui cria Chaubourdin, vous paraissez bien fier, ce soir.

Blaisot se leva.

– Vous vous trompez, dit-il sèchement.

Cette froideur piqua un peu l'apothicaire, qui prit son verre de vin chaud posé sur le poêle et s'approcha, le tenant à la main, de la table occupée par César.

Puis, s'asseyant en face de lui, sans même lui en demander la permission :

– Mon très cher, lui dit-il, savez-vous que vous m'intriguez énormément...

– Ah ! fit César, qui tressaillit.

– Depuis hier, vous n'êtes plus le même.

– Plaît-il ?

– On dirait que vous avez acheté l'univers et que vous en êtes le maître.

– Quelle plaisanterie, monsieur Chaubourdin.

– Hier, vous avez reçu une lettre ici, ce qui ne vous est peut-être jamais arrivé, dit Chaubourdin en clignant de l'œil.

– Que vous importe ?

– Une lettre, d'amour, c'est certain.

César ne put s'empêcher de rougir.

– Après tout, ce sont mes affaires et non les vôtres.

– Vous êtes amoureux, dit-il, et la lettre que vous avez reçue hier était une lettre de rendez-vous.

– Peuh ! fit César, qui crevait l'orgueil en lui-même.

– Enveloppe grise, cachet armorié rouge...

– Vous avez de bons yeux, monsieur Chaubourdin.

– C'est vous dire que cette lettre avant d'être jetée à la boîte, est entrée chez moi.

Cette fois, César Blaisot eut un geste de surprise.

– Une femme qui est un peu bossue, et qui a des yeux qui brillent comme des charbons est venue chez moi le matin m'acheter de l'opium et m'a demandé où il y avait une boîte aux lettres.

Machinalement, j'ai regardé la lettre qu'elle tenait à la main...

– Et vous avez vu mon nom dessus ?

– Non... mais quand le soir on vous l'a apportée ici, il m'a semblé la reconnaître.

César Blaisot, en dépit de tous les serments de discrétion qu'il avait fait, mourait d'envie d'avoir un confident de sa bonne fortune.

– En vérité, monsieur Chaubourdin, dit-il, vous êtes par trop curieux.

– Hé ! hé !

– Et même un peu compromettant...

– Je suis la discrétion même, au contraire, dit Chaubourdin, et la preuve, c'est que je n'ai soufflé mot de mes observations à personne autre qu'à vous.

Néanmoins, César Blaisot hésitait encore, plutôt pour se faire prier que pour tout autre motif, car il mourait d'envie d'avoir un confident de ses amours, lorsqu'un nouveau personnage entra dans le café.

Ce n'était pas un habitué, et il était probable qu'on le voyait pour la première fois, car on le regarda avec une curiosité attentive.

C'était un homme grand, mince, aux cheveux tout blancs, vêtu d'un habit de voyage, sur lequel s'étalait la croix de Saint-Louis, et portant au côté une épée de ville.

Il s'approcha du comptoir, salua la dame et lui dit :

– Excusez, madame, un homme qui arrive à Paris qu'il a quitté depuis de longues années ; j'ai été jadis un habitué de votre établissement, mais, je le vois, il a changé de propriétaire.

– En effet, monsieur, répondit la dame.

– Cependant, je crois que j'ai des amis, d'anciens compagnons d'armes qui viennent ici quelquefois jouer aux échecs, du moins c'est ce que l'un d'eux, M. d'Ormaison, m'a écrit.

– Oui, monsieur, ces messieurs viennent à peu près tous les soirs, entre dix et onze. Voulez-vous les attendre ? Il est près de dix heures.

– Volontiers, dit le voyageur.

Et il s'assit à une table voisine de celle où étaient Chaubourdin l'apothicaire et le jeune César Blaisot.

Puis il prît une gazette qui s'y trouvait, la parcourut des yeux et parut ne point s'occuper de ses voisins.

– Voyons, mon ami, disait Chaubourdin pendant ce temps-là, contez-moi donc votre aventure.

– Mais vous me promettez d'être discret.

– Je vous le promets.

César eut un accès d'orgueil :

– Eh bien ! dit-il, vous allez voir que, bien qu'on me conteste le nom de Vaucresson…

– Oh ! pas moi, dit Chaubourdin avec une pointe d'ironie.

– Et qu'on s'obstine à m'appeler Blaisot tout court, je n'aurais pas moins tourné la tête à une femme de qualité.

À ce nom de Blaisot, le voyageur qui paraissait enfoncé dans la lecture du « Mercure de France », n'avait pu se défendre d'un léger tressaillement.

LXI

Le visage du voyageur était complètement caché par le journal qu'il tenait à la main, ce qui fit que ni Chaubourdin l'apothicaire, ni César Blaisot, ne s'aperçurent du mouvement qu'il avait fait en entendant prononcer le nom de ce dernier.

– En vérité, dit Chaubourdin, vous êtes aimé par une dame de qualité ?

– Un peu, fit César Blaisot, pour ne pas dire éperdument.

– Contez-moi donc cela...

– Figurez-vous donc qu'avant-hier... fit César.

Mais soudain il s'arrêta bouche béante.

– Eh bien, qu'avez-vous donc ? fit Chaubourdin étonné.

– Ah ! diable ! je n'ai pas réfléchi à une chose.

– Laquelle ?

– C'est que je ne puis pas...

– Vous ne pouvez pas ?

– Vous raconter mon histoire.

– Et pourquoi donc, du moment où vous ne me nommez pas la femme ?

– C'est que... il faut que je vous dise qu'elle demeure dans la rue de l'Abbaye.

– La rue est longue.

– Oui, mais c'est tout à fait en face de chez moi, dit le naïf Blaisot.

Chaubourdin se mit à rire.

– Remarquez bien, mon cher bon, dit-il, que, tout en vous défendant, vous venez de me dire tout ce que je ne devais pas savoir, du moment où vous vous arrêtez dans vos confidences. D'abord, vous m'avez dit que vous étiez aimé... et heureux...

– Heureux, répéta Blaisot avec embarras.

– Que la dame demeure rue de l'Abbaye, en face de chez vous...

Blaisot se mordit les lèvres.

– Ce qui fait que demain, si cela me plaît, j'en saurai aussi long que vous, et comme je n'aurai pas reçu vos confidences, rien ne m'empêchera de parler de cette histoire tout à mon aise.

– Vraiment ! dit César Blaisot, vous feriez cela.

– Dame !

– Vous perdriez la réputation d'une femme ?

– Non, si vous me confiez votre secret ; parce que, vous aurez le droit de me demander ma parole d'honneur que je me tairai.

– Eh bien ! alors, dit César en soupirant, je vais tout vous dire.

– À la bonne heure !

– Figurez-vous donc, reprit César dès lors à son aise et tout heureux de pouvoir faire étalage de son bonheur, figurez-vous qu'avant-hier matin, je me mets à la fenêtre et quel est mon étonnement de voir d'abord dans la cour de ce vieil hôtel, qui est veuf de ses maîtres depuis si longtemps, une berline de voyage.

– Les maîtres étaient arrivés la veille ?

– Justement. Peu après une fenêtre s'ouvre et je vois apparaître une femme brune avec des yeux noirs qui vous pénètrent...

– Celle que j'ai vue, sans doute, dit Chaubourdin.

– C'est probable. Cette femme se retire, une autre fenêtre s'ouvre et je demeure ébloui : à celle-ci se montrait une femme si belle... mais si belle...

– Que vous en tombez amoureux sur-le-champ.

– Oui, dit Blaisot, mais il paraît que je lui ai produit le même effet, car le soir, comme je rentrais, on me frappe sur l'épaule.

J'étais en contemplation devant cette fenêtre où l'ange de mes rêves m'était apparu, et, me retournant, je me trouve face à face avec la femme que j'avais aperçue la première.

– Là, mon jeune coq, me dit-elle, êtes-vous discret ?

– Sans doute.

– Eh bien ! ne dites rien à personne et demain on vous écrira au café du « Roi de Prusse ».

– C'est donc pour elle que vous êtes venu ici dix fois dans la journée d'hier ? observa Chaubourdin.

– J'en conviens ; et le soir j'ai trouvé la lettre.

Deux ou trois fois depuis le commencement de ce récit, le voyageur avait regardé César Blaisot par dessus son journal ; mais trop occupé à narrer sa bonne fortune, le jeune fat n'y avait pris garde.

– Eh bien ! dit Chaubourdin, c'était bien cette lettre que tenait la servante quand elle est venue dans mon officine acheter

de l'opium pour sa maîtresse qui, m'a-t-elle dit, avait des crises nerveuses. Continuez, mon ami.

– Dans la lettre, poursuivit César, on me recommandait la discrétion ; on m'engageait à commander un souper fin, à le faire transporter sans bruit dans ma chambre, et on m'annonçait qu'à minuit on viendrait le partager avec moi.

– Et on est venu ?

– Oui.

– Heureux coquin...

Mais soudain Blaisot s'arrêta une fois encore.

– Qu'avez-vous donc ?

– Oh ! rien... Mais cette coïncidence... c'est bizarre...

– Quelle coïncidence ? fit Chaubourdin surpris.

– Vous dites que la femme brune vous a acheté de l'opium ?

– Oui.

– Pour sa maîtresse, qui a des crises nerveuses ?

– C'est du moins ce qu'elle m'a dit.

César Blaisot était devenu tout pâle.

– Ma foi ! dit-il, le conseil d'un homme de sens est toujours une bonne chose, et je ne me repens pas de vous avoir conté tout cela.

– Que voulez-vous dire ?

– Figurez-vous que je me suis grisé en soupant, et que je me suis endormi...

– Ah ! bah ?

– Quand je me suis éveillé...

– Votre belle était partie, peut-être ?...

– Non pas, mais elle était sur un canapé, les cheveux en désordre, les yeux noyés de larmes, tandis que j'étais dans mon lit : ce qui fait que je ne me rappelle nullement ce qui s'est passé, et que je l'ai crue sur parole...

Chaubourdin se mit à rire.

– Hi ! hi ! dit-il, il pourrait bien se faire que vous eussiez pris l'opium, vous, et non pas elle.

César fronça le sourcil.

– Oh ! si cela était ! fit-il.

Le voyageur, toujours abrité derrière son journal ne perdait pas un mot des confidences de César Blaisot.

Chaubourdin riait à bas bruit.

– Mon bon ami, dit-il, je crois qu'elle s'est moquée de vous.

– Cependant... elle pleurait...

– Les femmes sont d'habiles comédiennes...

– Mais alors, elle serait partie... au lieu de m'attendre.

– Comment ! elle est encore chez vous ?

– Oui.

– Et elle vous attend ce soir ?

– Sans doute.

– Voilà que je ne comprends plus du tout, en ce cas.

– Et je ne suis pas gris ce soir, fit César d'un petit air conquérant.

– Mais enfin, mon bel ami, reprit Chaubourdin, vous avez tenu exactement votre promesse en ne me disant pas le nom de votre belle amie…

– Ma foi ! dit naïvement César, je vous avouerai que je ne le sais pas.

– Eh bien ! je le sais, moi.

– Vous !

– Sans doute, puisque c'est la dame du vieil hôtel : c'est la comtesse des Mazures.

À ce dernier nom, le voyageur quitta brusquement son journal, se leva et vint poser sa main sur l'épaule de César stupéfait.

Chaubourdin, qui tout en méprisant les gens d'épée en avait une peur horrible, crut que cet homme était un parent ou un ami de la comtesse ; il crut flairer une querelle et s'esquiva prudemment, laissant l'héritier des Vaucresson face à face avec le gentilhomme.

– Monsieur, dit celui-ci avec une courtoisie parfaite, j'ai entendu prononcer votre nom tout à l'heure.

– En effet… balbutia César tout interloqué.

– Vous êtes M. César Blaisot, vous demeurez rue de l'Abbaye, et par conséquent vous devez être le fils de Mme Blaisot, née de Vaucresson.

– Oui, monsieur.

– Il est impossible que Mme votre mère ne vous ait point parlé d'un vieil officier, le chevalier de Maurelière, qui lui a écrit du Havre…

– En effet, dit César, et ma mère l'attend sous huit jours.

– C'est moi, monsieur. J'ai renoncé à la petite excursion que je devais faire en Normandie, et je suis arrivé ce soir-même par le coche. Comme il était tard, je suis descendu dans une auberge des bords de la rivière, me promettant de venir demain frapper à la porte de Mme votre mère.

César Blaisot, qui n'avait pas eu moins peur que maître Chaubourdin l'apothicaire, respirait librement à présent, et se sentait attiré vers M. de Maurelière par une mystérieuse sympathie.

En cherchant bien peut-être, il se fût souvenu que la bonne dame Blaisot, née de Vaucresson, avait le secret espoir de se faire épouser par ce revenant d'Amérique.

Mais César n'y pensa pas en ce moment.

– Monsieur, continua M. de Maurelière en baissant la voix et avec un accent ému qui fit tressaillir le jeune homme, je vous en supplie, sortons... J'ai des choses de la plus haute importance à vous dire.

En même temps il lui prit familièrement le bras, afin que les personnes qui étaient dans le café et les regardaient, ne pussent croire à une querelle.

César se laissa entraîner.

Quand ils furent dans la rue, M. de Maurelière lui serra le bras.

– Monsieur, lui dit-il, vous habitez donc votre maison ?

– Oui, depuis que ma mère est retirée.

– Quel appartement occupez-vous ?

– Celui du second.

– La chambre jaune ?

– Oui.

– Ah ! monsieur, monsieur, dit M. de Maurelière, dont l'émotion était fort grande, et c'est dans cette chambre que vous avez laissé la comtesse des Mazures ?

César recula d'un pas.

– Quoi ! dit-il, vous avez entendu ?

– Tout ! Courons, monsieur !

– Mais... balbutia César, je ne comprends pas...

– Monsieur, dit M. de Maurelière, vous n'avez pas le temps de comprendre. Qu'il vous suffise de savoir que la comtesse est une voleuse et une empoisonneuse !

César jeta un cri.

M. de Maurelière avait pris le pas de course. Maintenant, César le suivait sans se faire prier. On voyait de la lumière à travers les rideaux.

– Ah ! la vipère est toujours là-haut, dit M. de Maurelière qui reconnut la fenêtre de cette chambre qu'il avait habitée si longtemps. Ouvrez, monsieur, vous devez avoir une clé...

– Sans doute !

César tira une clé de sa poche et l'approcha de la porte.

Mais la porte était ouverte.

Alors M. de Maurelière sentit ses cheveux se hérisser, et César lui-même fut pris d'une vague épouvante.

Tous deux montèrent l'escalier sans lumière. La porte du petit salon était, comme la porte d'entrée, entrebâillée...

M. de Maurelière entra précipitamment, courut à la chambre jaune...

La chambre était vide ; la plaque de cheminée arrachée, gisait sur le parquet, et l'armoire de fer, qui avait dû contenir la cassette, était ouverte.

– Trop tard ! s'écria M. de Maurelière, qui porta les deux mains à son front, tandis qu'il chancelait et paraissait prêt à se trouver mal, trop tard !...

LXII

César Blaisot s'était arrêté stupéfait au seuil de sa chambre.

Que signifiaient cette plaque de cheminée arrachée de son alvéole et gisant sur le parquet, et cette porte de fer qu'elle avait si bien dissimulée, qu'il en avait toujours ignoré l'existence, et ce cri de désespoir et de rage que venait de pousser M. de Maurelière ?

Enfin, sur la table, au milieu de la chambre, se trouvait une lettre qui portait cette suscription :

« À Monsieur Antonius-Apollon Blaisot de la Blaisotière. »

M. de Maurelière prit cette lettre et la tendit à César.

Celui-ci se mordit les lèvres de colère.

Cette adresse grotesque lui prédisait ce que pouvait contenir ce message.

– Lisez ! dit impérieusement M. de Maurelière.

En même temps il s'approcha de la fenêtre et plongea un regard ardent de l'autre côté de la rue, dans le jardin du vieil hôtel.

Il y avait des lumières aux fenêtres, ce qui était une preuve que la comtesse n'était point partie encore et que, probablement, derrière les murs de son hôtel, elle se souciait peu de la fureur du jeune Blaisot. Celui-ci avait ouvert la lettre et lisait :

« Cher Adonis de mon cœur.

« Vous êtes le plus adorable imbécile que je connaisse, et vous avez passé vingt-quatre heures dans la douce persuasion que j'étais une femme capricieuse éprise de tous vos charmes.

« Il m'en coûte de vous désillusionner et de vous avouer la vérité.

« J'ai aimé, – jadis, – mais celui que j'aimais était un homme de qualité, et croyez bien que je suis trop délicate et trop spirituelle pour me frotter à un goujat.

« Quand on aime, on est imprudente, et j'ai eu le tort, à cette époque, d'écrire une vingtaine de lettres que j'eusse payées depuis au prix de mon sang.

« Ces lettres, je ne le sais que depuis huit jours, étaient contenues dans un coffret, lequel coffret était enfermé dans une armoire de fer dissimulée par la plaque de cheminée que vous trouverez déplacée.

« Comment étaient-elles là ? Je vais vous le dire encore.

« L'homme que j'ai aimé et qui est mort, du reste, a été le locataire de Mme votre mère, au temps où elle était une brave loueuse de chambres garnies et n'aspirait point aux grandeurs comme aujourd'hui.

« Maintenant, mon cher amour, vous devinez, n'est-ce pas ?

« Hier soir, on vous a administré un joli narcotique, et pendant que vous rêviez être dans mes bras, ma femme de chambre et moi nous avons travaillé à la conquête de ma correspondance.

« Adieu, donc, cher ami, et laissez-moi vous donner un bon conseil : je suis trop haut placée pour que votre colère ou votre dépit me puissent atteindre.

« Gardez donc le secret de cette aventure et cherchez-vous des distractions appropriées à votre état.

« Que si, par impossible, vous ébruitiez cette histoire, ou veniez, dans un premier moment de dépit, toucher à ma porte, vous pourriez vous en repentir cruellement.

« Si, au contraire, vous vous tenez tranquille, si vous êtes bien sage, je vous promets ma protection pour obtenir le nom de Vaucresson que vous convoitez ; et, en attendant, je me dis

« Votre servante,

« L'inconnue. »

– Oh ! la misérable ! l'infâme ! s'écria César Blaisot en terminant la lecture de cette lettre.

M. de Maurelière, tandis qu'il lisait, avait reconquis toute sa présence d'esprit.

Il prit le bras de César et lui dit :

– Écoutez bien, écoutez-moi bien.

– Parlez...

– Cette femme, qui vous a parlé d'amour, a menti.

– Oh ! fit César, je le vois bien !

– Elle vous parle de correspondance amoureuse, et ment encore...

– Hein ? fit Blaisot.

– Dans cette armoire, poursuivit M. de Maurelière, il y avait en effet un coffret.

– Ah !

– Et ce coffret contenait non point des lettres, mais des valeurs et des billets de caisse pour une somme énorme, quelque chose comme deux millions de livres.

– Est-ce possible ? s'écria César ahuri par un tel chiffre.

– Cet argent, poursuivit M. de Maurelière, je l'avais caché ici en quittant la France, et c'est pour le retrouver que j'ai écrit à votre mère...

– Ah ! je comprends, dit César.

– Non, pas encore, reprit M. de Maurelière. Cet argent n'est pas à moi. C'est la dot d'une orpheline, d'une pauvre enfant, dont cette créature a empoisonné la mère.

– Horreur ! exclama l'honnête César Blaisot.

– Eh bien ! continua le vieux gentilhomme, puisque vous êtes l'auteur involontaire du mal, il faut que vous m'aidiez à le réparer.

– Oh ! je le veux bien, dit Blaisot ; que faut-il faire ?

– N'y a-t-il pas une échelle quelque part ?

– Si, dit Blaisot, il y a une longue échelle dont on se sert pour arriver au colombier.

– Venez donc alors, dit M. de Maurelière, et marchons sans bruit pour n'éveiller personne.

Quelques minutes après, tous deux cheminaient dans cette rue de l'Abbaye qui est aussi déserte le jour que la nuit, et dans laquelle les patrouilles ne songent même pas à passer, tant les habitants ont la réputation de gens paisibles qui se couchent de bonne heure.

Ils arrivèrent dans la petite rue de l'Échaudé sans avoir rencontré âme qui vive. D'ailleurs, la nuit était noire et le temps couvert.

M. de Maurelière appliqua l’échelle contre le mur du jardin et monta le premier.

Puis César Blaisot le suivit.

Alors, s’établissant tous deux à califourchon sur le mur, ils retirèrent l’échelle et la passèrent de l’autre côté du mur.

Le jardin était plongé dans l’obscurité et le silence.

– Maintenant, dit M. de Maurelière, allons écraser les deux vipères.

Et il descendit encore le premier.

Maintenant, faisons un pas en arrière, en nous reportant au moment où la comtesse des Mazures était allée ouvrir à Toinon.

Après s’être emparé du coffret, les deux femmes se sauvèrent, laissant la porte de fer ouverte, la plaque de cheminée sur le sol, les portes de la chambre et du petit salon, entrebâillées et les flambeaux allumés.

Elles ne songèrent même pas à tirer après elles la porte de la rue, qu’elles traversèrent en courant, et deux minutes après, elles étaient dans l’hôtel.

Le vieux suisse avait allongé la tête hors de son judas.

– C’est nous, dit Toinon.

La comtesse s’était retournée en même temps, disant :

– Si on vient sonner cette nuit, vous n’ouvrirez pas.

Mais comme le bonhomme s’inclinait, Toinon dit vivement :

– À moins que ce ne soit M. le comte des Mazures.

– Que veux-tu dire ? exclama la comtesse étonnée.

– Madame, dit Toinon, il pourrait se faire que M. Lucien vînt cette nuit.

Et comme elles traversaient la cour d'honneur, se dirigeant en toute hâte vers le perron :

– Je ne vous en ai point parlé tout à l'heure, dit la bohémienne, parce que nous étions trop occupées du coffret et que d'ailleurs, je n'y pensais plus ; mais j'ai vu M. Lucien, vers cinq heures, en revenant de chez le serrurier qui a fabriqué la fausse clé.

– Mon fils est à Paris ! exclama la comtesse avec émotion ; il est donc revenu de Versailles ?

– Oui, madame, et il meurt du désir de se jeter à vos pieds et de vous demander pardon.

– Se pourrait-il ?

– Et cela est mon œuvre, ajouta Toinon.

Elles remontèrent dans l'appartement de la comtesse et s'y enfermèrent.

– Je lui ai dit que vous étiez innocente de la mort de Gretchen, et que c'était le chevalier, son oncle, qui était le seul coupable.

Je lui ai raconté, avec des sanglots et une éloquence mouillée de larmes, une histoire si touchante qu'il s'est mis à pleurer, lui aussi, et qu'il voulait partir sur-le-champ pour Beaurepaire, afin de s'aller jeter à vos genoux.

– Mais votre mère est ici ! me suis-je écriée.

J'ai cru qu'il allait mourir de joie. Alors je lui ai dit que vous aviez appris qu'il était à Versailles et que vous étiez partie pour l'y chercher, que très certainement vous ne reviendriez que fort avant dans la nuit, et que je l'engageais à rentrer à son au-

berge et à y attendre le jour. Peut-être n'arrivera-t-il que demain matin, mais peut-être aussi viendra-t-il au premier moment, surtout s'il aperçoit de la lumière aux fenêtres.

– Alors, dit la comtesse en embrassant Toinon, hâtons-nous d'ouvrir le coffret.

Il n'y avait personne dans l'hôtel que la comtesse et la bohémienne, et elles pouvaient faire du bruit à leur aise.

Le pavillon du suisse était trop loin pour qu'il pût rien entendre.

Toinon prit le coffret et l'examina en tous sens.

Puis elle le posa sur le sol, s'arma du marteau et frappa un coup violent sur le couvercle. Le coffret rendit un bruit sec et le marteau rebondit.

Toinon secoua la tête.

– C'est de l'acier trempé, dit-elle, et il faut renoncer à le briser. Mais on peut limer les ferrures qui servent d'attache au couvercle.

– Sera-ce long ? demanda la comtesse, qui attachait sur le coffret des yeux avides.

– Non, une heure à peu près.

Toinon s'approcha de la fenêtre et regarda de l'autre côté de la rue. Elle vit une ombre derrière les rideaux de César Blaisot.

– Madame, dit-elle, je crois que le bélître est rentré.

– Bien ! tant mieux, et il faut espérer qu'il n'aura pas la tentation, ma lettre lue, de venir nous relancer ici.

Toinon s'empara de la lime, mit le coffret entre ses genoux et attaqua les attaches de cuivre du couvercle.

– On monte l'escalier, dit Toinon.

– C'est Lucien, peut-être...

– Non, j'entends les pas de plusieurs personnes.

Et tandis que Toinon disait cela d'une voix étranglée, les pas retentirent dans le corridor, s'arrêtèrent tout à coup, puis, la porte enfoncée d'un coup de pied, vola en éclats et les deux femmes jetèrent un cri.

M. de Maurelière, l'épée à la main, et César Blaisot étaient sur le seuil.

Il y avait vingt ans que la comtesse n'avait vu M. de Maurelière, mais elle le reconnut.

Et elle se jeta sur le coffret qu'elle couvrit pour ainsi dire de son corps.

Il s'écoula dix secondes, qui eurent la longueur d'un siècle.

Pendant ces dix secondes, Mme des Mazures couvrit le coffret de son corps ; Toinon, qui s'était levée précipitamment, demeurait maintenant immobile et attachait un œil hébété sur ces deux hommes.

Quant à ceux-ci, ils étaient restés sur le seuil, n'avaient pas fait un pas, n'avaient pas prononcé un mot.

Ce fut la comtesse qui, la première, rompit ce silence effrayant.

– Les morts reviennent donc ! dit-elle.

– Oui, madame, dit-il, les morts reviennent, ou plutôt les vivants repassent les mers pour surprendre et châtier les voleurs et les assassins !

La comtesse était pâle et frémissante.

– Monsieur, répondit-elle, je suis en votre pouvoir, et vous pourrez user de violence quand bon vous semblera. Cependant j'espère encore que vous vous conduirez en gentilhomme et que vous daignerez discuter avec moi cette question de propriété.

– Soit, dit M. de Maurelière, qui ne surprit pas le regard que la comtesse échangea avec Toinon, muette et impassible comme la statue du Destin, et jetant de temps à autre un regard sur la pendule de la cheminée comme si elle eût attendu quelque important événement.

– J'admets la sincérité de vos paroles, poursuivit Mme des Mazures ; ce coffret vous a été confié ?

– Oui.

– Par mon beau-frère, le comte des Mazures, la veille de sa mort.

M. de Maurelière s'inclina.

– Que renferme-t-il, le savez-vous ?

– Oui, mais c'est mon secret.

– Monsieur, dit la comtesse, puisque vous êtes le dépositaire de ce coffret, vous devez en avoir la clé ?

À cette question, M. de Maurelière tressaillit.

– Non, dit-il, je n'ai pas cette clé ; elle n'est pas ici, elle est dans la chambre de M. Blaisot, cachée dans la corniche du plafond.

– Je veux bien vous croire encore, poursuivit la comtesse ; permettez-moi seulement une objection.

– Parlez.

– Vous n'ignorez pas que j'ai été l'héritière par moitié de M. des Mazures, mon beau-frère.

– En effet.

– Si ce coffret vient de lui, à moins qu'il ne renferme ou que vous ne possédiez, ou que vous n'ayez un document quelconque, il doit me revenir.

– En effet, dit M. de Maurelière, et le document dont vous parlez existe.

– Où est-il ?

– Dans le coffret.

– Alors, voulez-vous permettre que nous achevions de briser cette ferrure ?

Et elle regarda encore Toinon.

– Maîtresse, dit alors la bohémienne, il y a quelque chose de plus simple et de moins long.

– Quoi donc ? demanda la comtesse avec une naïveté à laquelle, malgré sa vieille expérience, M. de Maurelière se laissa prendre.

– Monsieur n'a-t-il pas dit que la clé était cachée dans la chambre de M. César ?

– Oui, dit M. de Maurelière.

– Eh bien ! qu'il lui indique l'endroit précis, et M. César ira la chercher.

– Je le veux bien, dit Blaisot, repris par son amour pour la comtesse et qu'un regard de celle-ci rendit esclave.

– Oh ! comme vous voudrez, fit M. de Maurelière, pourvu que le coffret reste là.

– Je suis une femme, je suis sans armes, vous avez un pistolet au poing et une épée à la main, dit la comtesse avec une pointe d'ironie, vraiment vous n'avez pas grand'chose à craindre.

Alors M. de Maurelière se tourna vers César.

– Mon ami, dit-il, la clé dont je parle est cachée dans les frises de la corniche, au coin gauche de la cheminée. Vous la trouverez enveloppée dans un chiffon de papier.

– J'y vais, dit César, enchanté de se rendre utile et ayant au cœur comme un vague espoir que la comtesse allait lui pardonner.

– Eh bien ! dit à son tour Toinon, je vais y aller avec vous. Grâce à moi, le suisse vous ouvrira la porte, ce qui est beaucoup plus simple que d'escalader les murs.

César et Toinon sortirent, et M. de Maurelière demeura seul en présence de Mme des Mazures, attendant patiemment que César Blaisot revînt avec la clé.

* *

*

Mais César ne devait pas revenir.

La bohémienne le prit par la main, le conduisit vers l'escalier et lui dit :

– Prenez garde de vous casser le cou et appuyez-vous sur moi.

César descendit.

Mais tout à coup, au milieu de l'escalier, la bohémienne s'arrêta.

– Que faites-vous ? dit César.

– Tu vas le voir, imbécile, répondit-elle.

Elle s'était baissée vivement, avait pris un poignard qu'elle portait à sa jarretière, en vraie fille d'Égypte qu'elle était, et César n'eut pas le temps de faire une nouvelle question, car le poignard disparut tout entier dans sa gorge.

Et César, rendant un léger soupir, s'affaissa comme un corps inerte dans les bras de Toinon, qu'il couvrit de son sang.

* *

*

Toinon n'avait pas frappé César Blaisot avec la pensée unique de se débarrasser de lui. César n'était pas si dangereux, mais le sang du pauvre diable et probablement son cadavre étaient nécessaires à la mise en scène qu'elle avait imaginée pour sauver le coffret et sa bonne maîtresse.

Peut-être Mme des Mazures n'avait-elle pas deviné le plan tout entier de Toinon, mais à coup sûr elle avait compris une chose : c'est que la bohémienne allait trouver le moyen de se débarrasser de Blaisot et de revenir ensuite avec du secours.

Qui sait même si Lucien n'arriverait pas assez à temps pour la sauver ?

Toinon laissa donc César s'affaisser sur les marches de l'escalier.

Tout à coup, un bruit arriva à son oreille.

Ce bruit était celui de la sonnette qui correspondait avec la loge du vieux suisse.

Toinon tressaillit.

– Ah ! pensa-t-elle, voilà Lucien !

Elle avait posé la lampe dans l'escalier, à trois marches au-dessus du corps de César Blaisot.

Au lieu de courir à la rencontre du jeune comte, elle demeura accroupie sur l'escalier les vêtements couverts de sang et son poignard à la main...

Le bruit de la porte cochère se refermant arriva jusqu'à elle ; puis elle entendit un colloque entre la personne qui entrait et le suisse, puis encore un pas rapide qui traversait la cour.

Dès lors ; elle ne douta plus ; elle avait reconnu le pas de Lucien.

– Nous sommes sauvées, pensa-t-elle, à la condition de prouver à M. le comte que le bonhomme est un voleur.

Et comme Toinon se disait cela, le jeune comte entra, dans le vestibule, aperçut de la lumière dans l'escalier, leva la tête et ne vit d'abord que la bohémienne.

Toinon brandissait son poignard, avait les cheveux en désordre, le visage bouleversé et elle était couverte de sang.

Lucien étouffa un cri, car il la vit poser un doigt sur ses lèvres. En même temps, elle se rangea contre la rampe et démasqua le corps pantelant de César Blaisot. Le jeune comte sentit ses cheveux se hérisser. Alors Toinon, descendit vers lui, le prit par le bras et lui dit tout bas, mais d'une voix fiévreuse.

– Si vous jetez un cri, votre mère, est perdue !...

Lucien la regarda d'un œil hébété.

– Quel est cet homme ? dit-il.

– Un voleur, je l'ai tué...

– Mais... ma mère...

– Là-haut... dans sa chambre... au pouvoir d'un autre...

Lucien avait vivement porté la main à la garde de son épée. Il voulut gravir l'escalier quatre à quatre. Toinon le retint et d'une voix affolée.

– Écoutez donc... écoutez... fit-elle.

– Parle !

– Le voleur qui est en haut est le chevalier de Combe-rousse.

Lucien pâlit.

– Il vous racontera quelque histoire de l'autre monde, ne le croyez pas... et fondez sur lui l'épée à la main.

Lucien n'en entendit pas davantage. Il monta en courant. Toinon le suivit.

* *

*

Lucien des Mazures ouvrit brusquement la porte, et, l'épée à la main, fit irruption dans la chambre en criant :

– À nous deux, misérable !

Son attaque fut si vive que M. de Maurelière, bien qu'il eût lui-même l'épée à la main, eut à peine le temps de se mettre en garde.

– Ah ! mon fils ! mon bien-aimé fils ! cria la comtesse d'une voix affolée... tu arrives à temps... cet homme est un assassin et un voleur !...

– Je le sais, dit Lucien.

Et il se rua sur le vieillard avec furie.

Lucien avait vingt ans et M. de Maurelière soixante ; l'un, était dans toute la force et l'impétuosité de la jeunesse, l'autre

avait les cheveux blancs, la taille courbée, et il eût semblé à première vue, que le jeune homme devait remporter une facile victoire.

Mais M. de Maurelière était un vieux soldat, il avait guerroyé pendant quarante années et sous tous les climats ; il avait vécu à Versailles au temps des duellistes fameux, et il s'était mesuré avec le chevalier de Saint-Georges.

L'épée de Lucien rencontra donc une épée, et au premier froissement du fer le jeune homme comprit qu'il avait un adversaire digne de lui.

La comtesse des Mazures avait trouvé bon de jeter un dernier cri et de tomber en syncope.

Ce qui fit que Toinon s'élança vers elle, prit le coffret et le fit disparaître sous ses robes, tout en ayant l'air de prodiguer des soins à sa maîtresse.

Depuis quinze secondes le fer heurtait le fer, et M. de Maurelière n'avait point prononcé un mot.

Enfin le vieux gentilhomme s'écria :

– Monsieur, vous le voyez, on ne vient pas à bout de moi aussi facilement.

– Ah ! je sais que vous êtes un coquin habile, riposta Lucien.

– Je n'ai jamais été un coquin.

– Un coquin et un voleur.

– Vous êtes fou !

– Qu'on appelle le chevalier de Comberousse.

Le vieillard, qui continuait à parer avec le plus grand sang-froid, partit alors d'un tel éclat de rire que Lucien en tressaillit.

– Oh ! dit-il, je vois ce que c'est : Toinon, la fille à la langue de vipère, vous a fait quelque histoire. Est-ce donc elle qui vous a dit que j'étais ce voleur fameux qu'on appelle Comberousse ?

– Oui, je le crois.

En même temps, Lucien porta au vieux gentilhomme un vigoureux coup d'épée ; mais le coup fut paré.

– Monsieur, reprit celui-ci qui n'attaquait plus et se contentait de se défendre, je suis le chevalier de Maurelière, ancien garde du corps et récemment officier d'ordonnance, en Amérique, du général Lafayette.

– Je ne vous crois pas, dit Lucien avec fureur.

La chambre était étroite ; le vieillard qui ne voulait pas tuer Lucien, et tenait à se défendre assez longtemps pour lui expliquer sa présence dans l'hôtel, était souvent obligé de rompre ; ils avaient fini par faire le tour de la table, l'un rompant, l'autre attaquant.

Toinon poussait des cris lamentables, penchée sur la comtesse des Mazures évanouie.

– Monsieur, dit encore M. de Maurelière, que vous persistiez à me prendre pour le chevalier de Comberousse, un voleur et un assassin, soit, mais vous m'accorderez que je me bats en galant homme, car j'ai eu deux fois déjà l'occasion de vous tuer, et n'en ai point usé ; à ce titre, il me semble, vous devez m'écouter.

La voix du vieillard était sonore, elle avait une grande expression de franchise, et Lucien sentit tout à coup des doutes s'élever dans son esprit.

Mais il continua à presser M. de Maurelière avec une grande animation et une prodigieuse vitesse de jeu.

Le vieux gentilhomme poursuivit :

– Est-il bien convenable, monsieur, que nous nous battions ici, dans cette chambre, à deux pas de votre mère évanouie, alors qu'il y a un jardin attenant à cette maison.

– Soit, monsieur, dit Lucien, descendons au jardin ; mais partez le premier, je vous prie, et ne cherchez pas à fuir, car je vous enfoncerais mon épée dans les reins.

La lampe que Toinon s'était procurée au rez-de-chaussée, après avoir frappé César Blaisot, et qui, à vrai dire, était une lanterne, avait été déposée par elle à l'entrée du corridor.

Lucien la prit de la main gauche.

– Marchez, monsieur, dit-il, je vous suis.

Le chevalier de Maurelière se mit en marche, arriva à l'escalier et tout à coup s'arrêta frémissant.

Il venait d'apercevoir le corps de César Blaisot en travers des marches, baignant dans son sang et ne donnant plus signe de vie il crût que Lucien, avant d'arriver à la chambre de sa mère, avait rencontré le pauvre César, et l'avait tué, et il s'écria :

– Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait ?

– Moi ? rien, dit Lucien. Cet homme est un de vos complices, et c'est Toinon qui l'a tué en se défendant.

– Qui l'a assassiné ! voulez-vous dire, s'écria le vieillard avec un accent désespéré. Un voleur, lui ? C'est un brave et digne jeune homme... le fils d'une femme du voisinage. Ah ! que son sang retombe sur ma tête et la vôtre, monsieur ! sur la mienne, parce que je suis la cause indirecte de sa mort ; sur la vôtre, parce que vous ne voulez pas me croire.

Et le vieillard, enjambant le corps du malheureux César, arriva au bas de l'escalier.

Dès lors il ne parla plus, il ne chercha plus à éclairer Lucien et à lui faire comprendre sa visite.

Il marcha vers le jardin, s'arrêta au pied d'un arbre, fit volte-face et dit :

– À vos ordres, monsieur.

Lucien posa la lanterne sur le gazon et ses rayons éclairèrent, de bas en haut, le combat qui recommença.

Quelques gouttes de sueur perlaient au front du jeune comte des Mazures.

Quel était ce vieillard qui défendait si vaillamment sa vie ?

Évidemment, Toinon s'était trompée ou elle avait menti.

Cet œil calme, cette voix sonore, cette bravoure chevaleresque ne pouvaient cacher un bandit.

Mais Lucien avait trouvé cet homme chez sa mère au milieu de la nuit, et Lucien avait peur de comprendre qu'il y fût venu pour remplir un rôle de justicier.

Il se remit donc à attaquer M. de Maurelière avec fureur.

M. de Maurelière se défendit vaillamment, mais il ne chercha point à blesser son adversaire.

Enfin, celui-ci exaspéré s'écria :

– Mais vous êtes donc invulnérable !

– Ce n'est pas comme vous, répondit le vieillard avec une ironie mélancolique, car j'ai pu vous tuer déjà une douzaine de fois.

– Pourquoi donc ne l'avez-vous pas fait ?

– Parce que je n'ai aucune haine pour vous.

– Mais que venez-vous donc faire ici ?

– Reprendre mon bien.

– Votre bien ?

– Oui.

– Je ne vous comprends pas, dit Lucien ferraillant toujours.

– Monsieur, dit M. de Maurelière, vous êtes bien le fils de Mme des Mazures ?

– Oui, certes, vous l'avez entendu.

– Eh bien ! cette nuit même ; votre mère a volé un coffret...

– Vous en avez menti par la gorge ! s'écria Lucien d'une voix étranglée... Défendez-vous, monsieur, défendez-vous ! Il me faut tout votre sang... car vous venez d'insulter ma mère.

Et Lucien puisa dans ses propres paroles une vigueur nouvelle.

Peut-être une voix secrète lui criait-elle que ce vieillard avait dit vrai, et que sa mère...

Mais un fils ne doit pas entendre accuser sa mère, fût-elle coupable.

Le combat recommença terrible, acharné.

Lucien, haletant, furieux, attaquait toujours ; le vieillard rompait et parait, mais jamais son épée ne cherchait le chemin de la poitrine de Lucien.

Cette générosité lui fut fatale.

À force de rompre, il se heurta à un caillou, fit un faux pas et se découvrit l'espace d'un quart de seconde.

L'épée de Lucien fila et disparut tout entière dans sa poitrine.

Le vieillard jeta un cri et tomba tout d'une pièce.

Alors, Lucien ému, stupide, demeura un moment la bouche béante, les yeux hagards, épouvanté de sa victoire.

Puis, tout à coup, obéissant à sa généreuse nature, il eut comme une espérance de n'avoir point tué cet homme ; et, s'emparant de la lanterne, il se courba sur le corps de son adversaire, qui respirait encore, mais qui venait de rendre une gorgée de sang.

Affolé, au désespoir, Lucien avait jeté son épée loin de lui ; il soulevait le vieillard sous ses bras ; il lui parlait, l'appelait, lui demandait pardon.

Il le traîna ainsi quelque pas et l'adossa à un arbre.

M. de Maurelière n'était pas mort, mais il rendait par la bouche des flots de sang.

Son œil sans colère était fixé sur Lucien et semblait lui dire :

– C'est la fatalité qui a armé votre bras. Je vous pardonne !

En même temps, il souleva un de ses bras et porta la main à sa gorge.

Lucien comprit ce geste.

Le vieillard étouffait, serré qu'il était dans son justaucorps.

Alors Lucien s'empressa de dégrafer le vêtement, comme le vêtement s'ouvrait, mettant à découvert la poitrine ensanglantée du vieillard, un médaillon qu'il portait au cou lui apparut, éclairé par un rayon de la lanterne. Ce médaillon, en tout semblable à celui que la comtesse Aurore avait trouvé dans les papiers de sa mère, était également un portrait de cette malheu-

reuse Gretchen que Raoul de Maurelière et le comte Armand de Beauvoisin avaient tant aimée ; et ce portrait, comme l'autre, était la vivante image de Jeanne, la pupille du forgeron.

Et Lucien sentait ses cheveux se hérisser, et il crût qu'il avait tué le père de Jeanne, élargissant ainsi l'abîme qui déjà le séparait d'elle.

FIN TOME I

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Décembre 2013

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Jean-Marc, GilbertC, PatriceC.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.